This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MARIE STVART

Reyne d'Escosse

Nouvelle Historique.

[illegible]

[illegible]

M. DC. LXXV.

[illegible] ROY.

[redacted]

MARIE STVART

Reyne d'Escosse.

Nouvelle Historique.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez LOÜIS BILLAINE, au second Pillier de la grande Salle du Palais, au grand Cesar.

M. DC LXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

226. k. 4.

opposition. Tant que d'un costé ses Sujets prirent souvent pour pretexte de leur Rebellion, le desir de maintenir la Religion Protestante, & de l'autre elle ne sauva, que la volonté de tous les pieges que la malice de ses ennemis tendist à son honneur. C'est ce qui est pleinement justifié dans cette Histoire, que j'ay tirée de quinze ou seize Autheurs; que si je cite Candenus plus souvent que les autres, c'est parce qu'estant Sujet d'Elisabeth, ce qu'il dist en faveur de Marie Stuart, doit passer pour une verité incontestable.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Privilege du Roy, donné à Paris le vingt-quatre Aoust 1674. Signé, par le Roy en son Conseil, D[illegible]. Il est permis à CLAUDE BARBIN, Marchand Libraire à Paris, de faire imprimer un Livre intitulé, *[illegible] Stuart Reyne d'Escosse, par le Sieur de B. G.* pendant le temps & espace de *dix années*; & deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, à peine de trois mil livres d'amande, confiscation des Exemplaires, & de tous dépens, dommages & interests, comme il est plus au long porté par lesdites Lettres de Privilege.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 29. Aoust 1674.

Les Exemplaires ont esté fournis

opposition. Et que d'un co-
té ses Sujets prirent souvent
pour pretexte de leur Rebel-
lion, le desir de maintenir la
Religion Protestante, & de
l'autre elle ne sauva que la
volonté de tous les pieges
que la malice de ses ennemis
tendist à son honneur. C'est
ce qui est pleinement justifié
dans cette Histoire, que j'ay
tirée de quinze ou seize Au-
theurs; que si je cite Cande-
nus plus souvent que les au-
tres, c'est parce qu'estant Su-
jet d'Elisabeth, ce qu'il dist
en faveur de Marie Stuart,
doit passer pour une verité
incontestable.

MARIE STVART,
Reyne d'Escosse.

Nouvelle Historique.

LA vie de Marie Stuart Reyne de France & d'Escosse, a quelque chose de si extraordinaire dans toute sa suite, & de si funeste

dans ſa fin, que ſans rien adjoûter à la verité, le recit n'en paroiſtra pas moins ſurprenant, que celuy de quelque Roman que ce puiſſe eſtre. Elle nâquiſt à Edimbourg, Ville capitale d'Eſcoſſe, le 8. Decembre de l'année 1542. de Jacques V. Roy d'Eſcoſſe, & de Marie de Guiſe, féme en premieres nopces de Loüis Duc de Longueville. Six jours apres elle perdiſt ſon pere, qui mourut de déplaiſir d'a-

voir eſté défait par les Anglois en une grande Bataille, où la plûpart de ſa Nobleſſe eſtoit demeurée ſur la place: C'eſt à dire, que Marie reſta mineure dans une conjoncture tres-fâcheuſe. En effet, outre la guerre eſtrangere contre les Anglois, qui dura pluſieurs années, il arriva quantité de deſordres inteſtins cauſez par l'hereſie, qui faiſoit un extrême ravage dans le Royaume. Meſme il eſt ſans doute

que la Reyne Doüairiere auroit esté à la fin obligée de sacrifier sa fille avec la Religion, à Henry VIII. Roy d'Angleterre, qui faisoit agir la faction des Heretiques, afin de l'avoir pour son fils Edoüart; sans que pour parer ce coup, elle l'envoya en France à Henry II. qui y regnoit pour lors, de qui elle avoit esté continuellement assistée de troupes & d'argent depuis le decez du Roy son mary,

Cette jeune Princesse n'avoit que six ans lors qu'elle arriva en ce Royaume ; mais elle ne laissoit pas déja de donner des marques de tant de qualitez de corps & d'esprit, qui furent depuis l'admiration de toute l'Europe. On aporta tous les soins possibles pour luy donner une educacation proportionnée à sa naissance ; elle y respondit si heureusement, qu'elle n'avoit pas encore atteint sa douziéme

année qu'elle entendoit & parloit avec tant de perfection le Latin, le François, l'Italien, & l'Escossois, qu'elle composoit des vers en toutes ses Langues. Nous voyons encore aujourd'huy des Odes Françoises de sa façon, dans lesquelles à travers le changement que le temps a apporté aux Langues vivantes, il est aisé de remarquer la vivacité de son esprit. Pour sa beauté, il seroit diffici-

le de la bien repreſenter; tous ceux qui en ont parlé comme teſmoins oculaires, conviennent qu'il n'eſtoit pas poſſible, non ſeulement de voir, mais meſme de s'imaginer rien de plus beau ſous le Ciel. Sa veuë faiſoit en un inſtant le chemin qu'il y a des yeux juſques au cœur. *De maniere, qu'un Autheur de qualité a eſcrit, que iamais homme ne la viſt, ſans eſtre auſſi-toſt

* *Brantoſme.*

épris de ſes charmes. Ainſi, pour me diſpenſer de faire le détail d'une choſe, qu'on peut mieux concevoir que d'écrire, qu'on abandonne ſon imagination à la plus belle idée d'une blonde que l'eſprit eſt capable de former; & ie ne ſçay pas encore ſi on aura rencontré le portrait de Marie. Ceux que les Peintres tirerent de ſon viſage produiſoient le meſme effet que font aujourd'huy les plus grá-

des beautez ; on ne les pouvoit regarder, sans conceuoir à mesme temps de la passion pour l'objet qu'ils ne representoient qu'imparfaitement. Charles IX. au rapport de Brantosme, ne passoit iamais deuant aucun, qu'il ne s'arrestast tout court pour le considerer, accõpagnant cette action de quantité de discours tres-passionnez : Entr'autres, qu'il estimoit François II. son frere, le plus heu-

reux Prince de la terre, quelque peu qu'euſſent duré ſa vie & ſon regne, d'avoir poſſedé une ſi belle perſonne, & qu'il ne ſouhaiteroit rien au monde à l'égal d'un pareil ſort. Apres que Marie euſt attaint ſa quinziéme année, Henri II. l'a fiſt épouſer à ſon fils le Dauphin François. L'alliance qui avoit eſté de tout temps entre l'Eſcoſſe & la France, facilita cette affaire. Les Eſtats

d'Escosse envoyerent huit Ambassadeurs en ce Royaume, toutes personnes de la premiere qualité, exprés pour ce sujet. De maniere que ce mariage fut accompli au mois d'Avril de l'année 1558. Le Conseil de France ayant ensuitte sollicité ces Ambassadeurs de faire apporter la Couronne d'Escosse, & les ornemens Royaux aux Dauphins, bien qu'ils s'excusassent sur ce que leurs ordres

ne marquoient rien de cela, il ne fût pas difficile de reconnoiſtre qu'ils avoient pretendu donner un mari à leur Reyne, & nō pas un Roy à leur Eſtat, ils furent congediez avec quantité de preſens. Cependant, parce qu'il en mourut quatre en chemin, cela a fait dire à un certain Autheur, * Qu'on ſoupçōna ceux qui gouvernoient pour lors en Frăce, de les avoir empoi-

* Buchanan.

sonnez, les voyant si mal intentionnez pour le Dauphin. Mais il n'y a pas d'apparence qu'on eust voulu commencer par des cruautez, la poursuitte d'une domination qu'on pretendoit faire passer pour fort douce, ny qu'on irritast tout un Royaume, pour s'empescher d'avoir quatre voix cõtraires. Peu de temps apres le mariage de Marie Stuart, Marie Reyne d'Angleterre, femme de Philippe II. Roy

d'Eſpagne mourut ; bien qu'Eliſabeth, ſa ſœur naturelle, s'emparaſt incontinent du Royaume, par la faction des heretiques, Marie ſe pretendant ſa plus proche heritiere, comme petite fille de Margueritte, ſœur de ſon pere, ne laiſſa pas toutesfois de prendre le nom & les armes de Reine d'Angleterre, ce qui fut le premier principe de la haine mortelle qu'Eliſabeth conſerva depuis contre Marie, &

qui la porta enfin à causer sa ruine. Marie ensuitte de cette Couronne en receut une autre plus effective, mais qui n'eust pas une plus longue durée. *Henry* II. estant mort, François II. son mary succeda au Royaume, bien qu'il ne fut Roy que de nom. Les Guises, oncles de la jeune Reyne, disposoient de tout avec Catherine de Medicis, dautant plus facilement, que le Roy paroissoit plus propre à

eſtre gouverné, qu'à gouverner. Sa femme, dont l'eſprit ſurpaſſoit de beaucoup l'âge, le ſouffroit avec peine; & peut-eſtre que quelques marques qu'elle ne ſe pût empeſcher de faire paroiſtre de ſon déplaiſir, luy firent perdre pour iamais l'amitié de Catherine, qui la regarda toûjours depuis comme ſon ennemie. Quoy qu'il ait bien pû arriver que cette haine ne fut qu'un effet de l'envie, qui fait

pour l'ordinaire de grãds ravages dans le cœur des Grands; elle voyoit que toute la Cour n'avoit des yeux que pour sa belle fille, & que les Chefs des deux partis les plus considerables; sçavoir, le Roy de Navarre, & l'aisné des Mõtmorancis, estant ses adorateurs, cela rendoit sa suitte beaucoup plus nombreuse que la sienne. Mais enfin, la mort de François II. qui arriva un an & demi apres

son mariage, l'a tira de peine. Ainsi, bien loin de songer à retenir une si riche heritiere en Frãce, ou pour la garder au Roy Charles IX. son second fils, ou pour en disposer en faveur de qui il luy plairoit, elle fist aussi-tost connoistre aux Guises ses oncles, qu'elle devoit s'apprester à retourner en Escosse. Bien que toutes choses y fussent extrememẽt broüillées, à cause de la mort de la Regente sa mere, arri-

rée six mois avant celle de son mari, l'impatience de Catherine de Medicis fut si grande, que les Guises furent obligez d'envoyer leur Niepce en Lorraine, en attendant qu'elle se pût mettre en chemin. Si Catherine de Medicis souhaitoit avec passion l'éloignement de Marie, plusieurs avoient un extréme desir qu'elle demeurast en France; entr'autres, le Roy de Navarre & le

Mareſchal Danville, pere du Mareſchal de Montmoranci, dernier mort, s'étoient laiſſez ſi fort ſurprendre à ſes charmes, que quoy qu'ils fuſſent tous deux mariés, & euſſent meſme pluſieurs enfans de leurs femmes, l'amour qui ne connoiſt rien d'impoſſible, ne laiſſa pas toutefois de leur faire croire à chacun en particulier, qu'ils pouvoient devenir poſſeſſeurs de Marie par le Mariage.

*Le premier proposa au Cardinal de Lorraine de repudier Jeanne d'Albret, sous pretexte qu'elle estoit heretique, pour épouser sa Niepce. Mais Marie n'y voulut pas consentir par une raison de conscience. D'autres escrivent, que c'est qu'elle n'avoit nulle inclination pour ce Prince. Quand au Mareschal, il est sans doute qu'il l'eust épousée, s'il avoit esté veuf ; l'estime

* *Monsieur de Thou.*

qu'elle tesmoigna avoi[r]
pour luy, en a fait ains[i]
iuger ; & l'indisposi-
tion de sa femme lu[y]
faisant croire qu'elle n[e]
vivroit pas long-temps,
fist qu'il accompagn[a]
Marie iusques en Es-
cosse, & entretint encor[e]
long-tẽps apres Cõmer-
ce avec elle, ainsi qu[e]
nous dirons dans la suit-
te. Lors que les affaire[s]
furent disposées en Es-
cosse pour y recevoir l[a]
Reyne, elle vint à l[a]
Çour de France, qu[i]

eſtoit alors à Saint Germain, prendre congé du Roy Charles IX. & de Catherine de Medicis. Apres quoy elle s'achemina à Calais en la Compagnie du Duc de Guiſe, du Marquis d'Elbeuf, du Grand Prieur de Frãce, du Mareſchal Danville, & de quantité d'autres Seigneurs qui la quitterent tous, lors qu'elle monta ſur mer. Il n'y euſt que le Marquis d'Elbeuf, le Grand Prieur de France, & le

Mareschal Danville, qui l'accompagnerent iusques en son Royaume. Son embarquement fut fort triste, & fort lugubre; * Non seulement elle jetta quantité de larmes avant que de monter sur la Galere; mais encore elle estoit déja bien avant en mer, qu'elle continuoit toûjours à tesmoigner par ses pleurs le regret qu'elle avoit de quitter la France, accompagnant

Monsieur de Brantosme.

ces

ces marques de tristesses de quantité de discours, qui montroient encore mieux la force de sa douleur ; entr'autres, que tous les plaisirs estoient finis pour elle, au moment qu'elle perdoit la France. Enfin apres s'être fait dresser une châbre exprés à la Prouë de sa Gallere, afin de joüir de la veuë de ce Royaume le plus long temps qu'elle pourroit ; lors que la nuict la contraignist de se retirer, elle

commanda à ſon Pilotte en des termes tout à fait preſſants, de l'éveiller le lendemain, quelque matin que ce fut, ſans craindre de luy cauſer de l'incommodité, au cas que la France ſe viſt encore: ce qu'il fit effectivement, à cauſe que les vents ayant eſté contraires toute la nuict, on n'avoit que tres-peu avancé.

Cependant, comme ſi la mer ſe fuſt vouluë opposer à un voyage qui

devoit estre si funeste à une si belle personne, il s'éleva une furieuse tempeste qui engloutist à ses yeux un Vaisseau qui portoit une partie de son Equipage. D'autre costé, Elisabeth Reyne d'Angleterre qui l'avoit envoyé prier de passer par son Royaume à dessein de la retenir, voyāt qu'elle prenoit une autre routte, avoit preparé une flotte pour l'enlever de force; mais le

Ciel la ſecourut d'une façon tout à fait extraordinaire. Car bien qu'õ fut en plein Eſté, il y eût un ſi grand broüillart durant tout le temps, qu'elle traverſa la Manche, qu'on ne ſe voyoit pas l'un l'autre ſur ſa Gallere, ce qui empeſcha la flotte Angloiſe de la découvrir. Elle arriva donc en Eſcoſſe au mois de Septembre de l'année 1561. & y fut receuë avec toute la magnificence qui fuſt poſſible,

dans un païs aussi grossier qu'estoit alors l'Escosse.

Parce qu'on prist terre à la premiere plage du Royaume, à cause que la Reyne estoit extrémement fatiguée, la maniere dont il luy falut gagner avec toutes les Dames de sa suitte une Abbaye voisine pour y passer la nuict, luy fist bien-tost connoistre la difference du païs où elle venoit, d'avec celuy qu'elle quittoit. Elles

dre d'un Peuple ſi peu reſpectueux, & ſi ennemi de la Religion qu'elle profeſſoit. Elle trouva le Royaume diviſé en deux parties ; l'un, qui eſtoit le Catholique, avoit pour Chef le Comte d'Hamilton, qui eſtoit le plus proche heritier de la Couronne, & qui avoit eſté Vice-Roy preſque durant tout le temps de ſa Minorité. Et l'autre, qui eſtoit celuy des Heretiques, obeiſſoit à Jacques Stuart, ou

plûtoſt à Eliſabeth ; qui faiſoit agit celui-cy de la maniere qu'elle vouloit. Lors que Marie parut en Eſcoſſe, les intentions de l'un & de l'autre de ces deux Seigneurs ſe trouverent fort differentes. Jacques Stuart s'imaginoit que la Reyne ne ſe mariant point, luy, ou les ſiens, luy ſucce-deroient, & qu'il luy ſeroit aiſé de faire exclure du Royaume les Hamiltons, ſous pretexte que la naiſſance leur eſtoit

conteſtée. D'autre coſté, le Comte d'Hamilton la pretendoit marier à ſon fils, qui pource ſujet avoit embraſſé le parti des Heretiques. Il ſe perſuadoit que le conſentement de la Reine ſuivroit bien-toſt la neceſſité où Eliſabeth luy promettoit de la reduire de le prendre pour époux, s'il abandonnoit la Religion Catholique. Cependant pour s'attirer moins d'envieux, en faiſant attribuer à l'amour

une recherche qui n'étoit que l'effet de son ambition, il feint d'estre fort épris des yeux de la Reine; * il la suit avec une assiduité plus grande que celle d'un Courtisan, & tasche de luy apprendre par mille marques extraordinaires, une flâme qu'elle eût déja bien voulu ne pas tant connoistre.

L'amour, de qui il s'étoit pretendu mocquer, se vangea bien-tost, & il continua par passion

* *Bucanan.*

des empressemens qu'il avoit cõmencé par Politique. De sorte que la jalousie s'y meslãt,* pour s'oster de devãt les yeux le Mareschal Danville, à qui il luy sembloit que Marie témoignoit beaucoup d'amitié, il luy fist remontrer par son pere, qu'un des articles de la derniere paix faite par sa mere avec les Escossois, lors qu'ils avoient pris les armes, estoit que tous les François sortiroient d'Escosse: De fa-

* *Bucanan, Mr. de Thou.*

çon, qu'elle fut obligée de congedier tous ces Seigneurs qui l'étoient venuë accompagner. Le Mareſchal Danville receut un ſenſible déplaiſir de cette ſeparation; mais afin de ne pas entierement quitter la partie, *il laiſſa en Eſcoſſe un de ſes Gentilshommes nommé Chatelar, pour eſtre ſon correſpondant auprés de la Reyne. Le fils du Comte d'Hamilton, que nous nommerons le Comte d'Aran, ſe voyant

* *Mr de Thou; le Laboureur ſur Caſtelnau.*

delivré de celuy qu'il croyoit empescher la Reine de respondre à son affection, * connût bien-tost par experience qu'il estoit bien loin de son compte, & que les qualitez de sa personne ne l'eloignoient guere moins du mariage de la Reyne, que celles de sa condition. Iean de Gourdon, fils du Comte de Huntlei, le plus riche Seigneur du Royaume, trouvant des charmes dans la Reyne,

* [illegible]

creust qu'il ne luy étoit pas moins permis qu'au Comte d'Aran de luy faire connoistre ses sentimens. Si sa naissance estoit inferieure à celle de son Rival, il le surpassoit de beaucoup dãs les qualitez du corps & de l'esprit. Si bien que Marie ne se pût empescher de luy tesmoigner un penchant, que toutes les femmes du monde conçoivent insensiblement, plûtost pour les uns que pour les

autres, quoy que ce fut sans nul plus haut dessein ; car l'idée de son premier mariage, qui estoit encore toute fraische dans son esprit, jointe à la recherche de tous les Princes de l'Europe qui la demandoient, ne luy permettoit pas de croire en ce temps-là qu'elle pût épouser un particulier. Cependant la jalousie semant la discorde entre ces deux Seigneurs, les voila ennemis declarez. Plusieurs

fois Marie eust besoin que le pouvoir de Maîtresse vint au secours de sa qualité de Reyne, pour les empescher de perdre le respect en sa presence ; lors qu'ils vouloient faire éclater leur inimitié. Cela l'obligea à se contraindre, & à étudier si bien tous ses regards, & toutes ses paroles, que l'un ne crust avoir aucun advantage sur l'autre. Cette conduitte luy reüssit ; car se partageant ainsi entre-

deux gens aufquels elle n'avoit point envie de fe donner, elle les mift dans la neceffité de n'avoir autre contefte que celle de luy eftre plus agreable, chacun fouhaitant que fon Rival fut le premier à faillir, afin de luy voir perdre la faveur de la Reyne. Il y a apparence que leur amour en feroit demeuré en ces termes, & que la crainte qui eft infeparable de cette paffion, jointe au refpect qu'un fujet a na-

urellement pour ſon Souverain, maintenant ces deux Seigneurs dans cette iuſte proportion, auroit ainſi maintenu la Reyne dans une libre poſſeſſion d'elle-meſme, ſans qu'il arriva alors une choſe qui leur diminua fort l'idée de grandeur d'ame qu'ils s'eſtoient toûjours figurez dans Marie, & qui n'avoit pas pû contribuer à les conſerver dans ce reſpect. Chatelard, comme nous 77
avons dit, avoit eſté laiſ-

ſé par le Mareſchal Dan-ville auprés d'elle, lors qu'il partit d'Eſcoſſe. Bien que le Mareſchal n'euſt autre deſſein que d'avoir un agent en ce païs-là, pour preſenter ſes Lettres à Marie, * ce n'avoit pas toutesfois eſté la ſeule raiſon qui avoit fait prendre cette Commiſſion à Chatelar. Le Cõmerce qu'il avoit eu avec la Reyne en France par le moyen de ſes Vers, auſquels elle ſe plaiſoit, avoit fait naî-

* *Brantome.*

re dans son esprit une certaine attache à son service, qu'il connust facilement tenir de l'amour, lors que Marie fut sur le point de retourner en Escosse. Cette separation luy causant une grande douleur, il fist tant, qu'il trouva moyen de ne la point quitter. Estant donc resté comme Agent du Mareschal Danville, il continuë des assiduitez auprés de la Reyne, qui estoient d'autant mieux receuës,

qu'elle en penetroit moins la cauſe. Il fit quantité de Vers, & les luy preſenta, qui n'euſſent eſté que trop ſuffiſants pour découvrir ſa flâme, s'il y euſt eu quelque proportion entre luy & le ſujet qui l'allumoit. Mais la Reine ne conſiderant que ſa qualité, ſans faire reflection que ſes yeux avoiēt le pouvoir d'interdire la raiſon, recevoit toutes ces Galanteries comme des jeux de ſon eſprit,

ou tout au plus, comme des témoignages de l'affection du Mareſchal. Ainſi Chatelar dans les momens qu'il eſtoit à luy, c'eſt à dire, qu'il ne voyoit pas la Reyne, reconnoiſſant qu'il brûloit en vain, & que ſi iamais amour avoit eſté ſans eſpoir de ſoulagement, ce devoit eſtre le ſien, reſolut de ſe guerir par l'unique remede, qui eſt l'abſence.* Ayant dõc pris congé de Marie, il repaſſe la Mer, &

* *Brantome.*

vient en France, où il prend parti dans l'Armée des Huguenots, qui faisoient alors la Guerre au Roy Charles IX. Il se trouve au Siege d'Orleans, & dans plusieurs autres occasions tres-perilleuses, où sa passion qui ne luy donnoit repos ni iour, ni nuict, le faisoit precipiter. Mais s'il fuyoit l'amour & cherchoit la mort, l'amour le suivoit, & la mort s'éloignoit de luy; de façon que se trouvant le mesme

en France qu'en Escosse, il voulut repasser la Mer pour recevoir des mains de l'amour un trépas qu'il n'avoit pû rencontrer dans les champs de la Guerre. Il arrive en Escosse, & est tres bien receu de la Reyne, à qui il apporta des Lettres de recommandation de la part du Mareschal Danville, qui la prioit encore de le souffrir auprés d'elle. Il continuë à luy donner mille marques de ce qu'il n'estoit pas pos-

ſible qu'elle pût voir; ainſi ne ſçachant plus que faire, & ſa paſſion eſtant en un point que c'eſtoit une neceſſité qu'il luy donnaſt du ſoulagement, ou qu'elle le fiſt finir, il accepta ce dernier remede avec le deſſein de tenter vainement l'autre. Un iour qu'il n'y avoit perſonne dans l'appartement de la Reyne, il ſe va cacher ſous ſon lict pour y attendre la nuict, ou que l'on l'en tiraſt pour l'envoyer ſur un

eſchafault ; mais la bonté de Marie fut ſi grande, qu'ayant eſté découvert par ſes filles , elle luy pardonna , voyant qu'il n'y avoit qu'elles qui ſçeuſſent la choſe. Mais cette clemence n'eſtant pas ce que Chatelar cherchoit, ſon aveuglement, ou plûtoſt ſon amour fut ſi grand , qu'il retomba peu de iours apres dans la meſme faute. Il fut encore découvert , & par les filles de la Reyne , & par pluſieurs autres perſonnes qui ſe rencon-

trerent alors dans la chã
bre. De sorte qu
Marie estant obligée d
sacrifier à son honneu
celuy qui se sacrifioit
sa passion, elle le mit en
tre les mains de la Justic
qui le condãna à avoir l
cou coupé. * Il fist pa
roistre une grande con
stance sur l'eschafaut
ayant leu l'Ode que Ron
sard a composée sur
mépris de la Vie, il
tourna vers l'endroit c
il croyoit que la Reyn
fut ; & apres avoir cri

* *Monsieur de Brantosme.*

dieu la plus aimable, &
la plus cruelle Princesse
du monde, il tendist sa
teste à l'Executeur, qui
l'abatist du premier coup.
Bien que la Reyne
n'eust presté que sa seule
beauté à toute cette ad-
venture, toutesfois la ja-
lousie des deux Comtes-
ne l'en crut pas si inno-
cente sur tout lors qu'ils
sçeurent qu'elle luy avoit
déja une fois pardonné
ce crime. Ils se persuade-
rent qu'elle n'avoit pû
ignorer une passion aussi

forte dans une personne qui l'approchoit tous les iours; & que l'ayant connuë, elle luy avoit plû du moment qu'elle ne l'avoit pas éloigné. Enfin, comme si tout eust conspiré pour leur faire prendre pour verité une chose entierement fausse; il arriva que quelques-uns des Vers que Chatelar avoit composez pour la Reyne, & qu'il luy avoit mesme presentez leur tomberent entre les mains

Comme c'estoit les derniers qu'il fist, avant que d'entreprendre la premiere fois le coup qui causa sa perte, ils estoient fort passionnez, & la Reine les prist, dans la pensée qu'ils ne regardoient personne en particulier. Encore que le stile en marque l'Antiquité; neantmoins parce qu'ils expriment assez une forte passion, j'ay cru que le Lecteur ne sera pas fasché d'en voir icy quelques-vns.

I.

Antres, Prez, Monts, Plaines,
Rochers, Forets & Bois,
Ruiſſeaux, Fleuues, Fontaines,
Où perdu ie m'en vois:
D'une plainte incertaine
De ſanglots toute pleine,
Je veux chanter
La miſerable peine,
Qui me fait lamenter.

II.

Mais qui pourra entendre
Mon ſoupir gemiſſant,

Ou qui pourra comprendre
Mon ennui languissant,
Sera-ce cét herbage?
Ou l'eau de ce rivage,
Qui s'écoulant,
Porte de mon visage
Ce ruisseau distillant.

Pour retourner aux deux Comtes, la persuasion de ce que nous venons de dire, diminuant de leur respect pour la Reyne, sans diminuer de leur amour, ils songerent tous deux à quiter la voye de la soûmission,

qu'ils avoient seule pra
tiqué alors pour avoir re
cours à des moyens vio
lens. Le Comte d'Ara
commença le premier
soit qu'il eust moins d'es
pérance du costé de l
douceur, ou que sa pas
sion fut plus forte. Il pos
sedoit à une journé
d'Edimbourg, où l
Reyne se tenoit ordi
nairement, un Chasteau
scitué dans un lieu ma
rescageux, & également
fortifié par l'Art, & pa
la nature. De plus, com

me toute la contrée d'alentour eſtoit à ſa diſpoſition, il ſe tenoit aſſuré que tous prendroient les armes pour ſes intereſts, au premier mot qu'ils auroient de luy. Comptant donc ſur toutes ces choſes, il ſe met en teſte d'enlever la Reyne, & de la conduire en ce Chaſteau, dans la penſée qu'il auroit ſon conſentement, ſi-toſt qu'elle n'auroit plus d'autre moyen de ſauver ſon honneur, & peut-eſtre

ſa Couronne, ou qu'en
tout cas les ſuittes ne
luy en pourroient pas
eſtre ſi funeſtes qu'à
Chatelar, à cauſe de ſon
grand credit, & de ce-
luy de ſon pere. Il fait
tenir preſts quantité de
relais, avertir pluſieurs
de ſes amis, & donne
enfin tous les ordres ne-
ceſſaires pour ſurprendre
la Reyne, lors qu'elle
iroit à la promenade
hors la Ville, à ſon ordi-
naire. Mais comme il
eſt difficile que des cho

ses dont les preparatifs ne se peuvent faire sans bruit, soient long-temps cachées, Jacques Stuart qui affectoit un grand zele pour le service de sa sœur, ayant vû aller & venir par la campagne beaucoup plus de gens à cheval que de coûtume, se douta qu'il n'y eust quelque conspiration ; ce qui fist qu'il l'empescha de sortir le iour qu'on avoit pris pour l'execution. Apres quoy le Comte d'Aran

voyant ſon entrepriſe manquée, ny voulut plus ſonger ; & le Comte de Gourdon remiſt ſes deſſeins à une autre fois, par la raiſon qu'on accorda des Gardes à la Reyne, ſans neantmoins approfondir davantage l'affaire, ce qui n'auroit ſervi qu'à deſcouvrir ſa foibleſſe, de ne pouvoir pas peut-eſtre punir une telle inſolence d'un ſujet. Ie ſçay bien que * l'Autheur de l'Hiſtoire

* *Bucanan*.

d'Escosse qui a pris à tasche de d'écrire toutes les actions de Marie, raconte que tout cecy ne fut qu'une farce qu'elle inventa pour avoir des Gardes; mais il n'est pas plus croyable en ce point, que dans tous les autres, puisque ce fut un de ceux que les Escossois deputerent la premiere fois en Angleterre, pour poursuivre la condamnation de Marie, ainsi que nous dirons dans la suitte. Les Lecteurs me par-

donneront, s'il leur plaist, cette digression en ce que cét Autheur ayant esté suivi par un celebre * Escrivain de ce Siecle, cela a respandu dans le monde une idée de Marie fort contraire à la verité, & à celle que j'en donneray en cette Histoire; ainsi il a fallu en dire les raisons, afin que cela ne surprenne point, & soit receu avec moins de peine.

Au reste, Jacques

* *Monsieur de Thou.*

Stuard, ſous pretexte qu'il avoit garenti ſa ſœur d'un enlevement qui ne luy pouvoit eſtre que tres-funeſte, prend à l'aide des Heretiques une authorité ſur elle, qui reſſentoit preſque la tyrannie : c'eſt luy qui diſpoſe de tout, & elle ne peut faire un pas qu'elle ne l'aye conſulté auparavant ; ſes Gardes dépendoient de luy abſolument, & il les luy avoit moins donnez pour la deffendre des entrepri-

ſes qu'on auroit pû faire contre-elle, que pour l'aſſurer de ſa perſonne. Cependant il n'oublie rien pour profiter de cette occaſion. Le Comté de Murrhay avoit eſté juſques alors entre les mains du Cõte de Huntlei, depuis qu'il avoit eſté reüni à la Couronne par le deceds d'un Prince mort, ſans plus proche heritier que la Reyne; il s'en fait donner l'inveſtituë, & en prend auſſi-toſt le nom; de

re, que nous l'ap-
ons desormais le
e de Murrhai. Or,
que le Comte de
tlei ne fut que dépo-
re de ce Comté;
antmoins se l'estant
esque approprié par le
oyen de son grand cre-
t, il ne s'en pût voir
poüiller sans en con-
voir la derniere indi-
nation. Comme ce
estoit pas à luy seul à
ui Murrhay faisoit sen-
r sa violence, il ne fut
is long-temps sans trou-

ver des compagnons de la haine qu'il luy portoit. Le Comte d'Hamilton ne luy vouloit guere plus de bien ; ſa qualité de premier Prince du ſang, luy faiſant croire qu'il devoit avoir plus de part au Gouvernement qu'il n'avoit pas, il ne pouvoit qu'il ne haït à mort le Comte de Murrhay, ſur qui il en rejettoit la cauſe. Ainſi ces deux Comtes s'eſtant communiquez leurs ſujets de chagrin, ils reſo-

rent de travailler con-
jointement à la perte de
Murrhay, & de se saisir
ensuitte de la Reyne,
pour la reduire dans la ne-
cessité d'espouser un de
leurs deux fils, dont elle
auroit le choix libre. Le
Côte d'Halmiton croyoit
qu'elle prefereroit le sien,
à cause qu'elle se rabais-
seroit moins espousant
l'heritier de sa Couron-
ne, & un homme sorti
du mesme Sang qu'elle;
& le Comte de Huntlei
pensoit au contraire, que

Murrhay se défiast d
suittes, ou qu'il ne cr
pas la chose possible,
n'avoit point voulu l'e
couter. Le Comte
Huntlei, qui comme
plus fin vouloit le moi
paroistre dans toute ce
te affaire, ayant appris
qu'avoit fait Bothuel
l'alla trouver, & luy r
montra, que s'il faisc
la mesme proposition a
Comte d'Hamilton
tuer le Comte de Mu
rhai, il ne le trouverc
pas si difficile sur ce s
j

jet. Bothuel le fit ; il represente au Comte, comme si la chose fut venuë de luy-mesme , & sans que personne l'y eust poussé, qu'il devoit tout aprehender du Comte de *Murrhai* , qu'il gouvernoit la Reyne à sa volonté, qu'il n'y avoit rien qu'il n'en pût extorquer, & iusques à le dépoüiller de tout son bien , comme il avoit déja fait de toute son authorité ; que d'ailleurs il se rendroit si puissant par le moyen des

Religionnaires qui le r
gardoient, comme le
Protecteur qu'il sere
en estat de luy enlever
Couronne, au cas q
Marie vint à mourir sa
enfans; Et qu'enfin
mesme chose estoit ar
vée en Angleterre, c
les heretiques avoie
mise une bastarde sur
Thrône, à l'exclusion
la legitime heritier
Que pour ce sujet il en
peschoit la Reyne de
marier, & sur tout d
pouser le Comte d'Aran

Enfin, il conclut, que l'unique moyen de parer ce coup, estant de le prevenir, il s'offroit à le tuer de sa main.

Le Comte d'Hamilton donne aussi-tost là dedans. Outre qu'il étoit déja resolu de perdre Murrhai à quelque prix que ce fust; il arriva encore une chose dans ce mesme temps qui les confirma extremement dans cette pensée. On avoit regardé iusques alors les Hamiltons, comme les

plus proches du sa
Royal, & ainsi com
les heritiers du Roya
me ; mais le Comte
Murrhay, dont toutes
menées n'alloient q
s'applanir un chemin
Thrône, voulut se bâ
un droit à la Couron
sur les ruines de celuy
ces Seigneurs. Il prop
sa à la Reyne de faire c
donner par les Estats q
les Stuarts succederoie
au Royaume preferabl
ment aux Hamiltons, sa
distinction de Bastards c

legitimes; mais cette
oposition fut rejettée
tout le monde. Ainsi
Comte d'Hamilton
apprehendant qu'il ne re-
tentast une seconde fois
cette affaire avec plus de
succez, resolut de haster
l'accomplissement de son
projet. Il prend donc si
bien ses mesures avec
Bothuel, pour tuer ce
Comte, lors qu'il accom-
pagneroit la Reyne à la
chasse aux Daims en un
bois, proche le Chasteau
de Falkland, où elle

estoit alors, que difficilement eust-il pû éviter ce coup, à cause qu'il alloit à ces parties sans presque aucune escorte. Mais l'affaire se découvrit deux iours avant celuy qu'on avoit pris pour l'execution. Voicy de quelle maniere.

Bien que le Comte d'Aran eust part au complot, & que mesme il en deust retirer le plus grand avantage, puisque s'il reüssissoit, il pouvoit esperer d'épouser la Reine

qu'il aimoit avec passion; toutesfois, parce qu'il avoit toûjours esté fort ami du Comte de Murrhay, qui le levroit de l'esperance de ce mariage, quoy que cela fust fort éloigné de sa pensée, il ne pouvoit gouster une grãdeur qui luy devoit coûter, à ce qu'il croyoit, la perte de son meilleur ami. Il resolut donc de luy donner les moyens de l'éviter. Aprés y avoir long-temps songé, il n'en trouva point de plus

court ni de plus facile que celuy de luy écrire obſcurement de ſe * tenir ſur gardes, & ſur tout de ne pas ſuivre la Reyne à la chaſſe aux Daims, ſans ſe faire bien accompagner. Murrhai luy fiſt reſponſe par le meſme meſſager pour le remercier de ſon advis, & luy teſmoigner à meſme temps qu'il en profiteroit. Mais le porteur qui ne ſçavoit rien de tout le myſtere, n'ayãt pas rencontré le Comte

* *Buchanan, Monſieur de Thou.*

'Aran à son retour, donna la Lettre au Pere. Il n'eust pas plûtost veu que son fils avoit découvert l'entreprise, qu'il le fit mettre en prison; d'où le Comte d'Aran s'étant *échappé*, il alla trouver la Reyne, & luy conta l'affaire, sans neantmoins charger le Comte d'Hamilton, accusant seulement le Comte de Bothuel, & quelques autres. Encore que quantité de circonstances qui avoient esté remarquées

quelques iours aupara-
vant, ne prouvassent qu
trop la verité de sa de
position, toutesfois pou
l'obliger à parler plu
clairement, la Reyne l
fit reserrer, de mesm
que Bothuel, qui nioi
le tout fortement. * L
violence de son amou
pour la Reyne eut le plu
de part à la découvert
de ce secret, il crut qu
luy aprenant une pareil
le conspiration, qui ne l
regardoit pas moins qu

* *Bucanan.*

le Comte de Murrhay, il l'obligeroit par là à l'aimer, & le Comte de Murrhai à le servir. Cependant à travers cét amour l'affection pour son pere agissant encore, il ne le voulut pas perdre. Ainsi pour donner moins de foy à sa deposition, il contrefit l'insensé toutes les fois qu'o l'interrogeoit sur le sujet du Comte d'Hamilthon, continuant neantmoins toujours à accuser Bothuel, & jusques à offrir le

combat faute d'autres preuves, suivant l'ancienne forme. Mais soit que le tout ne fut pas bien ancré, ou que la Reyne voulut garder la mesme conduitte dans cette conjuration que dans la precedente, encore pour les mesmes raisons, l'affaire n'alla pas plus loin, & les prisonniers furent enfin élargis.

George de Gourdon Comte de Huntlei, qui estoit le premier mobile de tout ce complot,

bien qu'il ne parut pas, ayant ainsi manqué son coup, il entreprit de faire tuer le Comte de Murrhai dans une autre occasion; il fait exciter par des gents apostez un tumulte dans la ville, afin que lors que le Comte sortiroit du Palais pour l'appaiser, il fust aisé de le mettre à mort parmi la confusion; mais cecy ayant eu aussi peu de succez que le reste, apres avoir encore tenté vainement de le faire assassiner

en plein Palais, il fut contraint de se tenir pour quelque temps en repos. Durant lesquel les deux Amans de la Reyne recõmencerent leurs poursuittes par la voye des sousmissions, l'autre ne leur ayant pas reüssi. Cependant la conduitte que la Reyne avoit gardée d'abord en forçant son inclination pour ne pas donner aucun avantage par la moindre preference, à l'un sur l'autre, afin de maintenir son author-

rité, estoit ce qui la perdoit en cette rencontre; d'autant que les deux Rivaux, ayant apris par experience qu'il ne leur estoit pas possible d'abatre le Comte de Murrhai, il taschoient alors de l'avoir chacun de leur costé; dans la pensée que ce seroit luy qui feroit pancher la Balance. Ainsi les deux seules puissances qui auroient pû arrester la sienne, croyant au contraire rencontrer leurs interests à l'accroistre par

leurs soufmissions, il se rendit dans peu de temps si authorisé, que pour tout dire en un mot, bien loin de faire la Cour à la Reyne, c'estoit elle qui la luy faisoit.

Le plus grand mal que cela causoit, est que comme il estoit le Protecteur & le Chef des Religionnaires, ce grand credit luy donnoit moyen de faire prendre de si profondes racines à l'heresie dans tout le Royaume, qu'il seroit impossible de

s'en iamais a extirper, & d'y retablir l'ancienne Religion. Comme la Reine estoit dans cette fascheuse conjoncture, où il y avoit un precipice de tous costez, soit à vouloir abbatre le Comte; ce qui ne serviroit qu'à l'irriter, ou à le maintenir, par où elle n'estoit Reyne que de nom, elle eut recours à son ordinaire à ses oncles de Guise, pour sçavoir d'eux la maniere dont elle se tireroit d'un pas si

glissant. Ils luy écrivi
rent qu'il faloit ruiner l
Comte de Murrhei
quelque prix que ce fust
& comme cela ne se pou
voit pas faire qu'en lu
opposant quelque test
qui fut à peu prés de l
force, qu'elle se devoi
servir du Cõte de Hunt
lei, en luy donnãt esperan
ce d'épouser son fils, ve
qu'estant naturellemen
ambitieux, & entrepre
nant on devoit croir
qu'il n'y avoit rien qu'
ne tentast pour élever

haut sa maison. Les Guises le preferérent en cette occasion au jeune Comte d'Aran, qui eust pû servir au mesme dessein, à cause qu'ils haïssoient ce dernier * depuis qu'il avoit esté de la conjuration d'Amboise du temps qu'il estoit à la Cour de France; ce qui luy avoit fait perdre tous les emplois qu'il avoit dans ce Royaume. La Reyne donc suivant ce Conseil commença à traiter en

* Buchanan.

particulier avec le Comte de Huntlei, elle luy representa la tyrannie où le Comte de Murrhei l'avoit reduitte, que c'estoit luy qui estoit Roy, & qu'elle n'estoit que sa captive, & conclut enfin qu'il n'y avoit rien qu'elle ne fist pour un homme qui la delivreroit d'un joug si insupportable, luy faisant connoître, quoy qu'en paroles couvertes, qu'elle n'auroit pas d'éloignement à épouser son fils, s'il vou-

entreprendre de luy
re ce service. C'en fut
an Comte qui ref-
r, une tres-grande
de pouvoir faire par
horité de la Reyne,
action qu'il avoit tant
itentée de la sienne
ore, outre que son
ition estoit élevée au
haut point où elle
voit aspirer. Il se
t, déja, pere du
; & comme il estoit
suadé que le Comte
Murrhai en estoit le
obstacle, il luy sem-

ble que ce Comte dérobe tous les momens qu'il demeure en vie au regne de son fils. Ainsi il advise aux moyens de s'en défaire au plûtost.

L'experience luy avoit fait voir que ce n'estoit pas une chose aisée d'executer ce coup à Edimbourg. Pour ce sujet, il porte la Reyne à faire un voyage dans les parties Septentrionnalles de son Royaume, où il avoit toutes ses terres, & tout le païs à sa disposition, il

produisoit par là deux effets ; le premier qu'il pourroit faire tuer le Comte de Murrhai, avec moins de risque de son costé ; & l'autre qu'il mettroit la Reyne, apres ce coup fait, dans la necessité de luy tenir parole, lors qu'elle se verroit environnée de toutes parts de gens qui estoient à luy. Il s'imaginoit encore, pensant que la Reyne aimast son fils, qu'elle ne seroit pas faschée de l'épouser d'une maniere

qu'elle en pût estre e
cusable, sans qu'on eu
sujet de dire qu'elle se
le eust part à une acti
qui asseurement la raba
soit. Marie se transpor
donc en ces quartier
Cependant que Hunt
prend les devants pour
ler donner ordre à ses r
ceptions, sa femme q
estoit extrémemẽt adro
te & doüée d'un tres-gr
esprit, accompagne
Reyne; *Elle la tente so
vent sur le mariage de s

* *Bucanan.*

fils ; mais elle la trouve fort froide sur cette matiere ; Elle luy allegue tantost une excuse , & tantost une autre. Huntlei vouloit que la minutte du contract de mariage fust dressée , & que mesme la Reyne y signât, afin qu'apres la mort de Murrhai, elle ne s'en pût desdire , & qu'il n'entreprist pas en vain une action aussi perilleuse que celle-là , & qui luy devoit attirer tous les heretiques sur les bras. Mais

la Reyne qui n'avoit
le intention d'épo
son fils, y apporta
jours de la resistance.
sorte que le Comte
Huntlei qui l'estoit
nu rejoindre; apres
de sa femme ce qui
roit passé entre la Re
& elle, connut bien
n'en auroit rien que
force. Ainsi pour l'a
mieux en son pouvoi
l'invite sous pretexte
civilité, de passer par
de ses chasteaux nom
Straborg, qui estoit

trémement fort d'assiette; il adjouste pour l'y resoudre encore davantage, que ce lieu estoit tout à fait propre pour le dessein qu'il avoit de tuer le Cõte de Murrhai.

La Reyne qui ne luy pouvoit civilement refuser cette priere, voyant qu'elle alloit estre reduitte dans la necessité d'épouser son fils, si le Comte de Murrhay estoit une fois bas, * s'avisa d'un moyen pour parer ce coup. Jean de Gourdon

* *Mr de Thou.*

son pretendu epoux avoi
esté mis prisonnier au Châ
teau de Sterling, à caus
de l'émeute excitée à E
dimbourg par son pere
comme nous avons rap
porté. Et quoy qu'il lu
eust esté facile de se fair
élargir dans les formes e
se iustifiant avec d'autan
plus de facilité qu'il n'a
voit point de partie
neantmoins comme cel
demandoit quelque espa
ce de temps, & que c'é
toit un coup d'importan
ce pour luy, à ce qu'

croyoit de se trouver au voyage de la Reyne, il s'estoit sauvé des prisons pour se rendre auprés d'elle. Marie donc remontra à son pere qu'elle ne se resoudroit iamais à épouser un criminel; que bien qu'elle l'estimast innocent, toutesfois comme il avoit brisé les prisons, cela donneroit lieu de croire le contraire, qu'ainsi s'il vouloit devenir son mari, il faloit qu'il se remist dans la Citadelle de

Sterling. Mais le Comte n'avoit garde d'y donner les mains; car outre qu'il voyoit tous ses desseins renversez par l'absence de son fils, comme le Comte de Marrhe oncle de Murrhai estoit Gouverneur de la Citadelle de Sterling, c'estoit luy mettre entre les mains un gage qui l'eust empesché de rien attenter contre la vie du Comte de Murrhai son neveu: Ainsi il s'obstina à n'en vouloir rien faire. Ce qui

sçachant la Reyne, elle
quitta le chemin de son
chasteau, & n'y voulut
point entrer, quoy qu'el-
le en fust proche. Le
Comte s'estant retiré là
dessus, elle continua sa
route; sur laquelle se ren-
contrant une petite ville,
dont le Comte estoit
Gouverneur, de mesme
que d'un Chasteau qui la
commandoit, la garnison
de ce Chasteau qui avoit
pris ce qui estoit arrivé
entre-elle & le Comte
y en refusa les portes.

de façon qu'elle fut obl
gée de passer la nuict dan
la ville qui n'estoit fe
mée d'aucunes muraille
Et dans le mesme temp
on luy vint dire, que l
ieune Comte qui preten
doit l'épouser, paroisso
aux environs avec mill
Cavaliers, sans une infin
té de monde qui le su
voit à pied. C'est pour
quoy prenant conseil d
la necessité, elle fit asseo
des corps de gardes à tou
tes les avenuës du Bourg
& tint des batteaux press

sur un fleuve qui passe par là pour s'enfuir, au cas que la necessité l'y contraignist. Cependant des coureurs de la troupe du jeune Gourdon, s'estant presentez devant les premieres maisons du Bourg, on les laissa avancer, si bien, qu'ayant esté enfermez, on sceut d'eux quel nombre il y avoit au gros.

Apres que la Reyne eust passé la nuict de cette sorte en grande allarme, le lendemain elle ap-

prit qu'une partie
gens du jeune Gourc
l'avoient abandonné,
tost qu'ils avoient s
que c'estoit contre
qu'on les menoit. Ou
cela, une infinité de g
de tous âges, & de tou
conditions, des contr
d'alentour, aprenant
peril où elle estoit,
coururent à son secou
De maniere, que se vo
des forces assez consi
rables, elle fist don
l'escalade au chasteau
luy avoit refusé ses p

tes. Apres l'avoir facilement emporté, elle punit les chefs & accorda la vie aux autres. Ensuitte renvoyant une partie de son monde ; sçavoir ceux qui estoient venus de plus loin, elle se rendit dans quatre iours à Aberdonne escortée des autres. Comme il n'y avoit plus moyẽ de dissimuler l'insolence des Gourdons, & ainsi de se dispenser de les punir, il falut malgré toutes les mesures contraires qu'elle avoit prises auparavant

vant, avoir recours au Comte de Murrhai. Elle luy fait donc force caresses, & luy témoigne que c'est de luy seul qu'elle attend sa delivrance. Le Comte de son costé ravi qu'il se rencontrast une occasion de ruiner une des premieres maisons du Royaume, & qui estoit presque l'unique soûtien de la Religion Catholique, donne incontinent tous les ordres necessaires pour lever une armée. D'autre costé le Comte de Gourdon qui atten-

doit de pied ferme dans un lieu inaccessible, l'issuë de l'entreprise de son fils ; la voyant manquée, sentit bien qu'il n'y avoit plus rien à menager, & que puis qu'il en avoit tât fait, il faloit pousser iusques au bout, & tascher à quelque prix que ce fust de se saisir de la Reyne, & de perdre le Comte de Murrhai. Il s'imaginoit que bien que cette voye fut forte violente, il feroit neantmoins plaisir à la Reyne, qui aimeroit

beaucoup mieux se voir un Epoux bien fait de corps & d'esprit, & pour qui le bruit couroit qu'elle n'avoit pas d'aversion, que non pas un Tiran, autant son ennemi que celuy des Autels ; ce qui seroit tant que le Comte de Murrhay subsisteroit. Il estoit encore sollicité de prendre les armes par quantité de ses Partisans qui s'estoient rendus auprés de Marie, sous pretexte d'affection. Entr'autres George de Gourdon Côte

de Sutherland de sa mes-Famille, luy servoit non seulement d'espion, en luy faisant sçavoir par avance tous les secrets de la Reyne; mais encore il s'offroit à tuer le Comte de Murrhai de sa main. S'asseurant donc sur ces choses, il prit resolution d'assieger Aberdonne, où étoit la Reyne dãs la pensée qu'il luy seroit aisé de l'emporter d'emblée, à cause qu'elle avoit renvoyé une partie de ses troupes, comme nous venons

de dire. Mais ce dessein ayant esté découvert par le moyen des lettres qu'il écrivoit au Comte de Iutherlãd qui furẽt surprises, ses amis, & entr'autres le Cõte de Suterland qui s'étoit enfuy de la Cour, luy conseillerent de se retirer dãs les mõtagnes voisines, & de faire de là sa paix. Mais soit qu'il s'asseurast sur la quantité de ses Trouppes, ou qu'il creust que celles des Ennemis passeroient de son costé lors qu'on les meneroit

au combat, il s'obstina contre l'advis dé tout le monde, à tout abandonner au hazard des Armes. La bataille se donna, l'on combattit avec la derniere vigueur de part & d'autre, & la victoire fut long temps sans se declarer pour aucun costé : Mais enfin les Traistres que le Comte de Murrhai avoit dans son Armée, bien loin de le perdre, comme c'étoit leur dessein, luy firent remporter l'avantage; car le Comte qui les

connoiſſoit bien, en aya
formé un bataillon ſepa
avec deffenſes aux autr
de lés recevoir lors qu'
ſe viendroient méler pa
my eux pour y mettre
deſordre ; l'impuiſſan
où ils ſe virent de rien g
ter, les porta à faire d
merveilles. Ils donnere
le premier branle à la v
ctoire, & le Comte
Huntlei qui ne s'atte
doit à rien moins qu'à l
avoir ſur les bras, fut e
fin contraint de ceder. S
vingt de ſes gens deme

rerent ſur la place, & deux cent furent faits priſonniers, luy-meſme avec ſes deux fils reſta au pouvoir des Ennemis. Mais comme il eſtoit extremement gros, & que d'ailleurs il s'aſſembla une grande foule autour de luy, chacun voulant avoir part à l'honneur de ſa priſe, il fut eſtouffé entre les mains de ceux qui le tenoient. Quant à ſes deux fils, Iean le pretendu Eſpoux de la Reine, & Adam qui n'avoit que treize ou qua-

torze ans, ils furent conduits en triomphe à Aberdonne où estoit la Reine.

La nouvelle de cette victoire ne luy causa pas une grande joye, quelque dissimulation qu'elle apportast, il fut aisé de remarquer qu'elle en prevoyoit les suites. Le Comte de Murrhay qui le reconnut, en voulut faire attribuer la cause à l'amour, bien qu'il sçeust le contraire. Mais comme ses interests estoient de le persuader, afin qu'irritant

ar là contre elle le Com-
: d'Aran ſon Amant, il
e fit pas une ſeconde Li-
ue pour la delivrer de ſa
yrannie ; il l'obligea d'é-
re aux feneſtres lors que
: jeune Comte de Gour-
on paſſeroit lié & garot-
é comme un ſcelerat. *
Ce ſpectacle produiſit l'ef
ect qu'il en attendoit; un
i grand changement de
ortune, le plus bel hom-
ne d'Eſcoſſe ſous les fers,
k l'eſtat indigne de celuy
jui avoit levé les yeux
uſqu'à elle, luy arrache-

* *Bucanan.*

rent des larmes; croyant pouvoir monſtrer de la pitié ſans bleſſer ſon rang, ſa raiſon ne s'opoſa point à ſa douleur, elle s'y abbandonna toute entiere; de façon que le deſſein de Murrhay eut tout le ſuccez qu'il en attendoit. Le Cõte d'Aran en eſt dãs la derniere rage, il regarde le jeune Comte de Gourdon comme un Rival aimé, c'eſt à dire comme ſon plus grand ennemy, & ne ſonge plus qu'aux moyens de le per-

dre, & à mesme temps de se vanger de la Reyne.

Bien qu'il eust combatu dans l'Armée de Murrhay, c'avoit neantmoins esté plutost par politique, ou par necessité, que par haine ; si bien qu'il est à croire qu'il auroit travaillé sans cela à faire obtenir la grace au jeune Gourdon ; mais alors la pitié de la Reine luy estant un nouveau crime ; il fallut son sang pour le laver. Il se joint donc avec Murrhay, & agissant tous deux

de concert pour faire ab-
battre la teste au pauvre
Comte, il est mis entre
les mains de la Iustice, il
est jugé, il est condamné
& son Arrest de mort est
porté à la Reine afin qu'
elle le signast.

Comme elle s'y estoit
preparée, sa douleur bien
que tres-grande, ne se
monstra point au dehors
mais elle acheta d'un re-
doublement de peine, un
exterieur qu'elle jugea ne-
cessaire en cette rencon-
tre pour reparer l'impres-
sion

on causée par ses premieres larmes. Elle signa la mort du Comte, comme celle de son plus grand ennemy, & sa fermeté auroit pu passer pour cruauté, si on eust pû croire qu'il n'y avoit point de contrainte. Cependant, parce que les Amans sont aisez à tromper, le Comte d'Aaran se persuada là dessus que le Comte de Murrhay l'avoit deceu, & que la Reine ne sentoit rien d'extraordinaire pour Gourdon; mais que c'a-

voit esté une feinte du Comte, afin qu'il travaillast à sa ruyne, dont il commençoit à se repentir; si l'un ne disoit pas la verité, l'autre ne la pensoit pas non plus. Car bien que la Reine n'aimast pas le jeune Gourdon d'une façon qui se pust appeller amour; toutesfois on peut advoüer, sans que sa vertu en reçoive aucune atteinte, qu'elle n'estoit pas à son égard sans ce certain milieu entre l'indifference & la passion

qu'on peut accorder avec honneur à l'inclination, si ce n'est pas au merite. Cependant il y en avoit assez pour produire l'effet qu'en attendoit le Comte de Murrhai, qui estoit de persuader au Comte d'Aran, que la Reyne estoit passionnée pour Gourdon; ainsi afin de porter un coup mortel à toute sa dissimulation, & la contraindre de sortir avec d'autant plus de violence, qu'elle auroit esté plus retenuë. Il luy re-

presenta qu'elle dev
assister au supplic
afin de détromper
Peuples de l'erreur,
ils estoient, que ce fust
son consentement que
Comte de Gourdon l
voit voulu enlever, co
me il avoit fait courir
bruit; qu'il y alloit extr
mement de son interes
& mesme de son ho
neur qu'on ne demeur
pas davantage dans cet
pensée; & que l'uniq
moyen de la détruire, éto
d'estre presenté à l'ex

cution, pour montrer qu'elle luy agreoit. Le Comte d'Aran à qui sa jalousie faisoit chercher ce qu'il aprehendoit extrémement de rencontrer, se joignit encore à Murrhai pour sçavoir par cette derniere espreuve une chose qui luy tenoit fort à l'esprit. Comme la Reyne ne pouvoit s'en deffendre sans accroistre encore davantage, & le dessein de l'un, & le soupçon de l'autre, dont la connoissance de leurs dispositions

à son égard, ne la r
doit que trop instr
te, elle leur accorda a
une apparence de gay
ce qu'elle estoit bien
chée de ne leur pou
refuser. Apres mille p
res, ou mille commar
mens à sa constance
sa tendresse, & si
veut à son inclination
ne la pas perdre, s'es
mise aux fenestres vi
vis l'Eschafaut; voicy
nir Gourdon dans l'é
page d'un homme qu
perdre la vie, la Re

eust beau se vouloir retenir, quantité de circonstances extraordinaires, s'unirent pour abbattre ses resolutions ; Gourdon ayant d'abord jetté les yeux sur elle, il luy fit connoistre par ses regards que sa presence luy adoucissoit une mort qu'il ne souffroit que pour l'avoir trop aimée, & se mit à genoux la face tournée de son costé. C'en estoit déja trop, & elle fondoit déja toute en larmes, donnant une joye au Comte

de Murrhai, qu'il ne se soucioit pas d'acheter au prix des pleurs de tout un Peuple, qui ne se pouvoit empescher de prendre part, ou à la pitié de la Reyne, où au malheur du plus bel homme de son temps.

Mais ce ne fut rien à l'égal de ce qui arriva lors qu'on vint à luy couper la teste,* l'Executeur, que le hazard ou la meschanceté du Comte de Murrhai rendoient fort mal

* *Monsieur de Thou*, Bucanan.

adroit, la hacha avant que de l'abattre. Dans ce moment que la Reyne qui n'avoit rien demandé de pareil à sa fermeté en fut entierement abandonnée, elle s'évanoüit, & acheva par là d'authoriser les calomnies de ses ennemis qui ne se cacherent plus pour publier qu'elle aimoit le Comte de Gourdon d'une façon passionnée. La douleur du Comte d'Aran ne fut guere moins grande que sa fieme, bien qu'elle ne

partist pas d'une mesme source ; mais parce que ses reproches n'auroient de rien servi, il les contint, & tascha par quelques divertissemens d'ôter de l'esprit de la Reyne un si triste souvenir. Le bas âge du Cadet luy fit obtenir sa grace. Pour George l'aisné de tous, qui avoit épousé la fille du Comte d'Hamilton, s'estant sauvé dés le commencement du combat son beau-pere, travailla en vain à faire sa paix ; il

faluſt qu'il s'allaſt remettre dans la Citadelle de Dombar, où il fut condamné à tenir priſon perpetuelle, apres avoir eſté convaincu de crime de leze-Majeſté. D'autre coſté Bothuel qui eſtoit priſonnier, depuis qu'il avoit eſté accuſé par le Comte d'Aran, s'eſtant évadé, on luy confiſqua ſes biens ſur le refus qu'il fit de s'aller remettre lors qu'il en fut ſommé.

Cependant la Reyne qui eſtoit retournée à E-

[illegible]
mo
[illegible]
io
[illegible]
[illegible]
mp
dil
pu
p
[illegible]
[illegible]

dimbourg, n'estoit pas sans inquietude, bien qu'elle eut esté solemnellement couronnée, & reconnuë Reyne d'Escosse dans ce mesme temps; toutesfois on pouvoit dire, que iamais sa puissance n'avoit esté plus bornée. Murrhai disposoit de tout à sa volonté; d'autant que les Hamiltons, qui seuls auroient pû luy tenir teste, à cause de leur qualité de premiers Prince; du Sang, estoient sur un si bas pied

depuis le malheur des Gourdons, qu'il n'avoit pas esté en leur pouvoir d'obtenir la grace, ainsi que nous venons de dire, de l'aisné qui étoit leur allié. Et quoy que ce fut la Reyne qui apparémét y resistast, toutesfois elle ne le faisoit que parce qu'elle y estoit contrainte par Murrhay. Or comme c'estoit la faction des heretiques incitez par Elisabeth, Reyne d'Angleterre qui l'avoit élevé à cette grande autho-

rité, il ne crut pas leur en pouvoir mieux témoigner sa reconnoissance, qu'en persecutant la Religion Catholique.

Encore que tout exercice en fut interdit dés auparavant par une Ordonnance des Estats, neantmoins parce que quantité de Seigneurs, outre une infinité de populace, étoient demeurez attachez à l'Eglise Romaine, on ne laissoit pas de dire la Messe en quantité d'endroits. Murrhay fait pu-

blier un Edit par lequel il eſtoit deffendu de la celebrer, ſous de tres-grãdes peines. Et comme l'Archeveſque de ſaint André continuoit à en uſer de la meſme ſorte qu'auparavant, il le fit empriſonner, & punit les autres Preſtres à proportion. Ainſi cela donnant à ſonger à la Reyne qui ne voyoit que trop que ſa ruine ſuivroit bien-toſt celle des Autels, elle connut que le ſeul moyen de l'éviter eſtoit de ſe ma-

rier à quelque puissant Prince, dont l'alliance & les forces la délivrassent des entreprises de ceux qui trouvoient leurs interests à émouvoir des troubles dans son Royaume, & à la dépoüiller de son authorité. Bien que depuis la mort de François II. elle eust esté continuellement recherchée par les heritiers de toutes les Courõnes de la Chrestienté, neantmoins à l'exemple de sa voisine elle avoit toûjours iusques

lors respondu fort froidement à toutes leurs poursuittes. * Elle s'étoit imaginée comme elle, que le moyen de se conserver Reyne estoit de se conserver sans mari. Mais l'experience luy aprenant que la Religion qu'elle professoit changeoit cette maxime à son égard dans un Royaume heretique, elle commença à prester l'aureille aux propositions de mariage qu'on luy faisoit de tous costez.

* *Bucanan.*

Le choix n'en estoit pas aisé, & il estoit difficile de sauver à mesme temps les interests de la France dont elle ne se pouvoit passer, de l'Angleterre avec qui c'estoit une necessité de ne pas rompre, & de ses propres sujets qui ne luy laissoient pas la liberté de disposer de sa personne. Entre les pretendans *Philippe II. Roy d'Espagne la souhaitoit ardamment pour l'Infant Dom Carlos.

* *Le Laboureur sur Castelau.*

Cóme ce ſont les alliãces & les heritiers qui ont élevé la maiſon d'Autriche au haut point de gloire & de grãdeur où elle eſt aujourd'huy, Philippe ſuivant cette maxime avoit une extréme paſſion pour cette affaire, qui remettoit dans ſa Famille les Titres de Roy de France d'Angleterre, d'Eſcoſſe, & d'Irlande qui y avoient eſté naguere du vivant de Marie Reyne d'Angleterre ſa premiere féme. *

* *Le Laboureur ſur Caſtelnau.*

Ce qui l'avoit meſme porté incontinent apres ſa mort, à faire des propoſitions de mariage à Eliſabeth, quoy qu'elle fuſt heretique, à quoy elle n'avoit pas voulu entendre. Ce parti eſtoit de luy meſme fort avantageux, veu que Philippe donnant les Païs-bas à ſon fils par ce mariage, cela euſt tenu Eliſabeth en bride, & l'eût empeſchée de rien broüiller en Eſcoſſe. D'ailleurs le Cardinal de Lorraine, que

Marie consultoit sur tout ce qu'elle avoit à faire, ne souhaitoit pas cette alliance avec une moindre ardeur. Il voyoit que l'heritier de tant de Couronnes, espousant sa niepce, cela apporteroit un nouveau lustre à sa maison. Ainsi l'affaire fut sur le point de se conclure. Mais il faloit que ces deux illustres testes, au lieu de composer le plus grand assemblage d'Estats qui eust esté depuis l'Empire Romain, donnassent au

contraire dans leurs perſonnes le plus bel exemple de l'inſtabilité des grandeurs humaines qu'õ viſt iamais, excitaſſent la pitié de leur ſiecle, apres en avoir excité l'envie, & le teigniſſent d'une couleur qui ne s'effacera iamais.

* Comme ce n'eſtoit pas les intereſts de la Frãce que l'Eſpagne s'agrandiſt davantage, Catherine de Medicis pour traverſer cette alliance, fit propoſer à Marie le mariage de l'Archiduc Charle fre-

* Le Laboureur ſur Caſteln

re de l'Empereur Maximilien, elle luy representa que ce parti luy estoit plus avantageux que l'autre, en ce que l'Archiduc iroit demeurer en Escosse, & luy aideroit à la gouverner, au lieu qu'elle n'auroit pas si-tost épousé Dom Carlos, qu'il la laisseroit seule débroüiller les troubles de son Royaume, à l'exemple de son pere, qui n'avoit pas remis le pied en Angleterre apres son mariage avec Marie. L'Espagnol en ayant eu le vent, voulut

rendre la pareille à la Fra
ce. On traitoit alors
mariage de l'Infante
lisabeth fille de Max
milien pour le Roy Cha
le IX. Philippe, pour rom
pre l'affaire fait courir
bruit, que ce n'esto
qu'un leurre, dautan
que Charles en vouloit à l
Reine d'Escosse, & qu
mesme on avoit envoyé a
S. Pere pour en obteni
les Dispenses. Et parc
que cette fourbe n'estoi
pas pour tenir long-temps
afin de mieux traverse

l'affaire

affaire, & empeſcher que la France ne s'alliaſt avec l'Empire. Philippe fit ſçavoir à Maximilien qu'il vouloit une de ſes filles pour ſon fils. Comme il luy en avoit promis le choix long-temps auparavant, il croyoit que cela arreſteroit tout court, afin de luy laiſſer la liberté de prendre l'aiſnée qui étoit promiſe au Roy de France ; toutesfois cette ruſe eut auſſi peu de ſuccez que l'autre.

Mais s'il eſtoit contrai-

re aux interests de la France que Marie épousât Dom Carlos, il l'estoit encore davantage à ceux d'Angleterre qu'elle prist aucun Prince de la Maison d'Autriche, puis que tous ceux de ce nom faisoient profession d'estre ennemis jurez d'une Religion qui seule maintenoit la Couronne à Elisabeth.

Ainsi sur la premiere nouvelle qu'elle eut de ces deux propositions, elle luy fit dire par son Ambassadeur, qu'elle ne s'atten-

diſt pas à ſucceder jamais à ſon Royaume, ſi elle eſpouſoit un de ces deux Princes. Comme l'eſperance de cette Couronne dont elle eſtoit heritiere preſomptive, luy tenoit extremement à l'eſprit, de ſorte que c'eſtoit le foible par où Eliſabeth la prenoit lors qu'elle la vouloit faire plier de quelque côté. Bien que cela ne luy fiſt pas rompre ouvertement avec ſes Pretendans, neantmoins elle proceda avec plus de lenteur; ce qui

donna temps à l'amour o
plutost à la fortune, de ter
miner cette affaire de l
Chrestienté, par un cou
qui étõna toute l'Europe
& sauva les soupçons de l
France & de l'Angleterre

La Reine pour se deli
vrer en quelque façon d
la tyrannie du Comte d
Murrhaï, tandis qu'ell
travailloit à trouver un E
poux qui l'en affranchis
entierement, commenç
à faire plus d'accüeil qu
auparavant aux Hamilton
& laissa croire exprés pa

ce changement de conduite, au Comte d'Aran, ce qu'un Amant qui prend plaisir à se tromper luy-mesme, n'a pas de peine à se persuader, c'est à dire qu'il pouvoit arriver au comble de ses souhaits en l'espousant. Son dessein estoit de les réveiller par là en quelque maniere de cette letargie où ils étoiẽt depuis le malheur des Gourdons, & ainsi d'exciter la jalousie du Cõte de Murrhai, & rõpre l'uniõ de ces deux maisons, qui estoit si

prejudiciable à ſon authorité. L'affaire eut le ſuccez qu'elle en attendoit ; Le Comte d'Aran met la teſte dans les nuës, & ſe croit deſia mary de la Reine; ſon amour preſque eſteint, ou par le deſpit, ou par le deſeſpoir, ſe rallume plus fort que jamais, & à meſme temps l'inquietude de Murrhay qui voyoit tous ſes projets à bas ſi ce mariage ſe concluoit.

Comme c'eſtoit ſon intereſt que Marie demeuraſt touſiours ſans ſe ma-

c'estoit luy qui avoit
né advis à Elisabeth
propositions qui se fai-
ent de la part de l'Infant
om Carlos & de l'Archi-
uc Charle, afin qu'elle
n empeschast l'effect, ain-
si qu'il estoit arrivé. Ce-
pendant il eust beaucoup
mieux aimé pour époux à
sa sœur un de ces deux
Princes que l'ignorance
des Loix & des Coustumes
du Pays eust obligez de
dependre de luy, que non
pas le fils d'un homme qui
avoit fait profession ou-

verte d'eſtre ſon ennemy.
* Pour parer donc un coup qui n'avoit nulle apparence aux yeux de ceux qui voyoient clair, mais que la ſeule jalouſie du commandement luy rendoit croyable, il jugea que la voye la plus facile eſtoit de faire rappeller d'Angleterre Mathieu Stuart Comte de Lenox, banni d'Eſcoſſe depuis vingt-deux ans par les Hamiltons, dont la Maiſon avoit touſiours eſté ennemie de la ſien-

* *Bucanan.*

ne, ne doutant pas qu'il ne miſt par là une terrible eſpine au pied de ces derniers.

En effet, non ſeulement le Comte de Lenox eſtoit Prince du Sang auſſi bien qu'eux, mais encore pluſieurs eſtimoient qu'il leur devoit eſtre preferé dans la ſucceſſion de la Couronne, à cauſe que la naiſſance eſtoit diſputée au Comte d'Hamilton, ſon pere ayant épouſé ſans Diſpenſe une ſeconde femme, tante du Cardinal de Be-

ton, du vivant de la premiere. D'ailleurs il y avoit une autre raiſon qui leur devoit faire fort apprehender ſon retour. Apres ſon banniſſement d'Eſcoſſe, s'eſtant retiré en France, il y fut quelque temps aſſez bien traitté, & en ſuitte renvoyé en ſon Pays, avec commandement par ceux qui gouvernoient alors les deux Royaumes, dont les intereſts eſtoient meslez en ce temps-là. Mais ſoit par les calomnies des Hamiltons, ou que la choſe

fust veritable. * La France ayant pris ombrage de luy, dans la pensée qu'il estoit Pensionnaire d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, il fut obligé de se retirer auprés de ce Prince qui luy fit grand accüeil; car non seulement il luy assigna quantité de Domaines pour son entretien, à cause que tous ses biens avoient esté confisquez en Escosse, mais encore il luy fit espouser Marguerite Douglas, fille de sa

* *Le Laboureur sur Castelnau.*

elle par les Loix du Royaume, qui ne permettent pas qu'une personne neée ailleurs que dans le Pays, puisse estre Roy. Or il avoit pris naissance en Angleterre, & y avoit tousiours esté nourry.

Murrhay vouloit que toutes ces considerations portassent la Reine à rompre avec le Comte d'Aran, apres quoy il se promettoit de faire avorter ce second mariage comme les autres, par quelque nouveau moyen qu'il invente-

oit de luy-mesme, ou qui
uy seroit suggeré par Eli-
abeth. Pour commencer
donc à executer son pro-
jet, il fait trouver bon à
cette Reine, de qui il dis-
posoit à sa volonté lors
qu'il estoit question de
broüiller l'Escosse, ou de
persecuter la Religion Ca-
tholique, d'accorder trois
mois de congé au Comte
de Lenox pour aller solli-
citer son restablissement
en Escosse. * Ayant obte-
nu cette permission il y

* Buchanan.

vient avec ſon fils, ſe preſente aux Eſtats, & demande d'eſtre remis en tous ſes biens & honneurs. Comme la partie étoit faite, la brigue des Hamiltons ne put empécher que la choſe ne fuſt auſſi-toſt accordée que demandée; de maniere que le voilà rétably en Eſcoſſe. Cependant ſon fils le Comte d'Arlai fit bien du progrez en trois mois; non ſeulement il conceut de l'amour pour la Reine, & devint Rival du Comte

d'Aran, suivant l'intention de Murrhai; mais encore il fut assez heureux ou malheureux pour la rendre sensible à sa flâme, d'une façon à faire apprehender au Comte de Murrhai de ne pouvoir estre Maistre des suites, quelques obstacles qu'il y apportast. * Il s'étoit d'abord si peu attendu que la Reine tesmoignast une grande inclination pour le Comte d'Arlai, ou plutost il avoit si fort à la teste d'arrester

* *Monsieur de Thou.*

les progrez imaginaires du Comte d'Aran, qu'il avoit fait parler Elisabeth en faveur de ce premier, suivant la maxime de tous deux, de rõpre une affaire par la proposition d'une autre. Elle avoit fait sçavoir à Marie qu'elle lui asseuroit la succession de la Couronne d'Angleterre, au cas qu'elle espousast le Comte d'Arlai. Ainsi Marie advoüée d'Elisabeth, avec qui la necessité de ses affaires l'obligeoit de s'entretenir bien, le souffrit d'a-

ord, par la raiſon que ſe
ɔyant dans la neceſſité de
: marier, elle ne pouvoit
ɪnger à d'autres ſans ſe la
:ndre ennemie. Mais cõ-
ıe il eſt plus aiſé à la po-
tique de commencer que
: rompre un amour, Ma-
e s'eſtant permis d'avoir
e la complaiſance pour
n tres-beau Prince, &
'admettre en ſon eſprit la
enſée qu'il alloit devenir
ɔn eſpoux, il ne fut plus
ı pouvoir des uns & des
ıtres d'empeſcher les ef-
:ts d'une paſſion qui a ac-

coustumé d'en produire de tres-violens. Cependant le Comte de Murrhay qui avoit desia l'esprit aux champs pour se mettre à la traverse, par les seuls interests de son ambition, y fut incité par ceux de la vengeance.

* Le Comte d'Arlai se voyant si bien receu commença comme un ieune homme à ne vouloir estre redevable de sa fortune qu'à luy-mesme, ou tout au plus, qu'à l'amour; c'est

* *Canden.*

pourquoy au lieu de continuer à cultiver l'amitié de celui à qui il en avoit la premiere obligation, pour signaler son independance, l'affecte une grande froideur à son égard, ce qui acheva de luy faire perdre patience. Mais s'il estoit travaillé d'une grande inquietude le Comte d'Arran l'estoit encore davantage. Outre que toutes les raisons qui causoient celle du Comte de Murrhai étoient les mesmes pour luy, l'amour & la jalousie

les deux plus puissantes passions aidoient à augmẽter le tourment de son ame. La conduitte de la Reyne envers le Comte d'Arlai, luy aprenoit, ou qu'elle n'avoit iamais rien senti pour luy, quelque feinte dont elle eust usé, ou qu'un autre le supplantoit à ses yeux. Ce qui le jetant dans une tristesse visible à tout le monde le Cõte de Murrhai qui s'en apperçeût comme les autres, crût se devoir servir de son dépit pour renoüer en-

emble. Il luy propose dõc le chercher de concert les moyens de rompre cette affaire qui estoit leur ruine également à tous deux. Le Comte d'Aran qui eust tout fait pour se venger de la Reyne, & empescher son Rival d'estre heureux, ne le pouvant estre luy-mesme accepte aussi-tost le parti. La difficulté estoit de faire entrer le Cõte d'Hamilton son pere dans la mesme ligue ; il vouloit un mal de mort au Comte de Murrhay, depuis qu'il

avoit moyenné le retabliſſement des Stuarts qui étoient les ennemis iurez de ſa maiſon. Cepēdant, parce que la vengeāce en pouvoit étre remiſe à un autre tēps, & nō pas les obſtacles qu'il faloit apporter à la concluſion du mariage de la Reine, il y donne les mains, & promet de faire tout ce qu'on voudra. s'eſtant dōc unis enſemble, ils s'adreſſent à Eliſabeth le recours ordinaire du Comte de Murrhay. Ils luy font ſçavoir, que ſi Marie épouſoit

ſoit le Comte d'Arlay, ils eſtoient tous perdus, que c'eſtoit les Guiſes à qui il avoit promis quantité de choſes prejudiciables à l'Eſcoſſe, & meſme à l'Angleterre, qui faiſoient cette affaire, & qu'aſſeurement ſi elle ne l'empeſchoit bien-toſt, elle alloit eſtre concluë. * Eliſabeth qui vit bien que le Comte de Murrhai s'eſtoit trõpé dans ſes meſures, & ne s'eſtoit pas aſſez défié de l'amour, depeſcha incon-

* *Canden.*

tinent au Comte d'Arlai qui étoit né son sujet, pour luy ordonner de revenir, les trois mois qu'elle luy avoit accordez estant expirez, à faute dequoy elle le menaçoit d'une confiscation generale de tous les biens qu'il possedoit dans son Royaume. Mais le Comte de Lenox son pere, l'ayant priée de ne pas arrêter la fortune de son fils, elle considera que si elle s'obstinoit davantage à luy faire ce commandement, cela seroit trop odieux, &

paroiſtroit d'ailleurs concerté. C'eſt pourquoy elle eut recours à un autre moyen. Elle envoya une magnifique Ambaſſade à Marie, pour luy remonſtrer que le mariage du Comte d'Arlay ne plaiſoit nullement au Parlement d'Angleterre, & que meſme ſans qu'elle en avoit retardé l'Aſſemblée, il y auroit deſia un decret qui l'excluroit de la ſucceſſion de cette Couronne; qu'ainſi ſi elle y pretendoit, il ne falloit plus qu'elle

ſongeaſt au Comte. Elle adjouſtoit que ſi elle eſtoit abſolument reſoluë au mariage, & qu'elle le jugeaſt neceſſaire pour le bien de ſes eſtats, elle luy conſeilloit d'eſpouſer le Comte de Leiceſtre ſon grand Eſcuyer, qui ſeroit également agreable aux deux Royaumes, & qu'en ce cas elle l'aſſeuroit de la faire declarer heritiere de la Courõne d'Angleterre. * Il y a eu divers ſentimens ſur cette propoſitiõ. que fut

* M. de Thou.

Elisabeth à Marie, du Côte de Leicestre. Quelques-uns veulent qu'elle fut elle-mesme éprise d'amour pour luy, & qu'ayant dessein de l'épouser, elle y desiroit preparer le public, en le faisant agreer pour mary à un autre Prince. La grandeur où elle l'avoit eslevé semble fortifier ce soupçon; mais quoy qu'il en soit, Marie luy respondit qu'elle s'estonnoit fort qu'elle voulust traverser une affaire dont elle luy avoit fait elle mesme la pre-

miere ouverture; que quãd au Comte de Leiceſtre, elle ne ſe reſoudroit jamais à épouſer une perſonne qui n'eſtoit naguiere qu'un particulier; qu'ainſi elle la ſupplioit d'agreer ſon mariage avec le Comte d'Arlai, qui eſtant né en Angleterre, ſon couſin germain, & ſon plus proche heritier apres elle, ne luy devoit pas eſtre ſi deſagreable non plus qu'à ſes Sujets, avec leſquels il avoit demeuré toute ſa vie.

Cependant voyant bien qu'elle n'en demeureroit pas là ; mais que pour arrester l'affaire, elle feroit succeder les actions aux paroles. Elle jugea que l'unique moyen de luy rompre ses mesures, estoit de se haster : d'autant plus que la meschanceté des Factieux qui avoient semé de mauvais bruits de la faveur qu'elle témoignoit au Comte, ne la laissoit plus dans la liberté de ne le pas prendre pour mary; de maniere que quelque

inegalité qu'il y euſt entre elle & luy, ſa reputation étoit beaucoup moins intereſſée en l'épouſant, qu'en ne l'eſpouſant pas. Ayant donc pour ce ſujet convoqué les Eſtats de ſon Royaume, elle propoſe & fait approuver ſon mariage avec le Comte d'Arlai; & à meſme temps afin de le faire monter comme par des degrez, à la qualité de Roy, elle le crea Duc de Rethesai, & Comte de Roſſe.

D'autre coſté les Hamil-

tons & le Comte de Murrhai ne perdoient pas tẽps; mais ils tesmoignoient autant d'empressemẽt à traverser l'affaire, que la Reine en monstroit à l'avancer. Apres mille autres moyens essayez en vain, ils dresserent une embuscade au Comte d'Arlai, pour le surprendre avec son pere lors qu'il accompagneroit la Reine au retour de la ville de S. Jean à Edimbourg. Leur dessein étoit de les tuer tous deux, de confiner la Reine dans

uue prison, & puis de partager le Royaume entre eux, à l'aide d'Elisabeth qui leur devoit envoyer des Troupes. Mais l'entreprise fut découverte, ce qui la rendit aussi inutile que les autros. Marie ne doutant donc plus qu'elle ne les eust sur les bras avec toutes les forces qu'ils pourroient ramasser, aussitost apres l'accomplissement de son mariage. Pour fortifier sa faction elle rappelle d'exil Bothuel, & le Comte de Sutherland, qui

s'estoient retirez, l'un en Flandres, & l'autre en France, à l'occasion des desordres dont nous avons parlé cy-dessus, & tire à mesme temps de prison George de Gourdon Comte de Huntlei, le restablissant en tous ses biens & honneurs. Elle acheva par là d'irriter le Comte de Murrhai qui estoit ennemi declaré des deux exilez; * de sorte que la Dispense estant venuë pour son mariage, à cause de

* Camden.

la parenté qui estoit entre les parties, afin de le rendre odieux par avance, & au Peuple & aux Grands, il fait courir le bruit que le Pape ne l'avoit accordée qu'à condition qu'on rétabliroit la Religion Catholique, & qu'on restituëroit aux Ecclesiastiques tous leurs biens dont la Noblesse s'estoit emparée. Cette ruse étoit tout à fait propre à son dessein, d'autant que la pluspart des Grands n'ayant embrassé l'heresie que pour envahir

les biens d'Eglise, il n'y a rien qu'ils n'eussent fait pour s'en maintenir la possession. A cela il adjouste encore une autre chose qui n'estoit pas moins delicate; sçavoir que la Reine estoit dans le dessein de se faire relever de l'amnistie generale accordée à son advenement dans le Royaume; ce que les Rois d'Escosse sont tousiours en pouvoir de faire jusques à vingt cinq ans. Par ce coup quantité de personnes, & sur tout les parens & les

alliez des Hamiltons qui avoient pris leur temps que le Comte d'Hamilton estoit Viceroy, pour commettre une infinité de violences & de concussions, cessoient d'estre en seureté, & il falloit qu'ils émeussent de nouveaux desordres pour se guarantir dans le trouble.

Les choses estant donc disposées de cette sorte, si-tost que le mariage fut celebré, ce qui arriva le 26. de Iuillet de l'année 1564. le Comte de Murrhai &

s Hamiltons levent le
aſque, & laiſſant auprés
: la Reine le Comte de
ſorton un de leurs plus
fidez Partiſans, qui ne
:ignit de luy demeurer fi-
elle, qu'afin de la perdre,
omme nous verrons dans
ı ſuitte; ils ſe mettent à
ı teſte des Trouppes qui
'attendoient que le mot,
ε paroiſſent en campa-
ne. Henry qui avoit eſté
:connu Roy le lendemain
e ſon mariage, met de
on coſté des gens ſur pied
ε marche contre les Re-

belles. Les Armées estant venuës en presence l'une de l'autre, bien que celle desFactieux fust beaucoup plus nombreuse, & que le Comte deMorton qui menoit l'avant-garde des Royalistes, leur eust promis de passer de leur côté, si-tost qu'on auroit commencé la mélee; ils refuserent toutesfois le combat, & apres avoir longtemps reculé devant les autres, ils se retirerent enfin en Angleterre. Ce n'estoit pas l'intention des

Hamiltons d'en user avec tant de retenuë. Mais le Comte de Murrhay qui avoit le plus d'autorité dans l'Armée, voulut laisser la voye des Armes pour avoir recours aux ruses. Il consideroit que si on venoit à respandre dans ce combat le sang de la Reine, il luy seroit impossible d'empescher les Hamiltons, dans l'estat qu'estoient les choses, de s'asseoir sur le Thrône, comme les plus proches heritiers de la Couronne. Or comme il n'a-

voit pas eu deſſein par toute cette levée de bouclier, de leur en applanir le chemin, mais ſeulement de ſe ſaiſir du Roy & de la Reine, il prit d'autres meſures lors qu'il vit que cela ne ſe pouvoit executer ſans grand maſſacre de part & d'autre.

Cependant le Roy & la Reine affranchis de cette crainte, gouſtent outre les douceurs inſeparables de la Royauté, celles qu'un mariage long-temps traverſé cauſe à deux perſon-

nes qui s'aiment parfaitement ; à peine leur amour les preſtoit-il à leurs ſujets, & cette paſſion plus forte dans le Comte que l'ambition, rempliſſoit ſi fort ſon eſprit de la penſée qu'il eſtoit eſpoux de Marie, c'eſt à dire de la plus belle perſonne du monde, qu'elle n'y laiſſoit aucune place pour ſonger qu'il eſtoit mari de la Reine; de ſorte qu'il ne s'apercevoit pas qu'il ne l'étoit que de nom, & que la Reine continuoit à gou-

verner avec la mesme
dependance qu'aup
vant. Les choses deme
rent en cet estat, tant
dura un feu qui ne s'ét
jamais plutost que lors
il est plus violent. M
enfin la possession du
qui l'avoit rendu aveu
luy ayant ouvert les ye
sa prudence qui n'e
pas mesme à quelque
se prés, plus grande
celle d'un homme de v
deux ans, ne put v
au secours de l'amour
commençoit à dimir

pour maintenir la paix dans son mariage. Il se plaint de n'estre pas devenu Roi en épousant la Reine, & sans regarder ce qu'elle avoit fait pour luy, il n'a des yeux que pour voir ce qu'il s'imagine qu'elle devroit faire encore. Ses plaintes ne purent estre si secrettes, que la Reine n'en eust connoissance; de sorte que cela joint à un refroidissement qui arrive du costé des hommes dans tous les mariages, luy fait envisager son mary cõme

un ingrat : ce qui ſe tournant auſſi-toſt en mes-intelligence , les voilà du refroidiſſement à la deſunion. Alors comme ſi l'amour euſt voulu donner dans ce Prince une marque qu'il n'eſt pas un des moindres moyens dont la fortune ſe ſerve pour monſtrer le pouvoir qu'elle a d'abbattre des grandeurs, avec la meſme rapidité qu'elle les avoit élevées , il eut aſſez d'imprudence pour tomber dans une faute que l'obligation qu'il avoit à la

cyne rendoit autant cri-
nelle en luy, aux yeux
s hommes mesme, qu'el-
l'est tousiours à ceux de
...

On dit que les plus
ands ennemis des Roys
nt les plaisirs, & qu'ils
nt autant de peine à s'en
effendre que les autres
nt à en joüir. Mais si ja-
mais cette maxime fut ve-
ritable, il faut demeurer
d'accord que ce fut en la
personne de Henry; puis-
que l'amour donna l'ori-
gine à sa perte comme il

avoit donné à son esleva-
tion. Non seulement il
laissa esteindre une flam-
me, à laquelle la raison
& la reconnoissance ne
devoient jamais souffrir
aucune diminution, mais
encore il conceut de la
passion pour un autre ob-
jet, aux yeux mesme de
Marie; elle ressentit vi-
vement alors ce repentir
qu'on dit suivre touts les
mariages fabriqués par l'a-
mour. Comme il est diffi-
cile de ne se pas ranger
lors qu'on se croit offensé
inju-

ſtement & qu'on a le
voir de le faire. La
ne ne garda plus de
aires avec ſon mary. El-
voit mis juſques alors
om du Roy avant le
dans toutes les expe-
ons qui ſe faiſoient;
ne ſe met plus qu'a-
, & enſuite le ſien
Cela ne ſuffiſant pas
ore pour le ramener à
on, Elle ſe tient en une
e avec ſon Conſeil,
lis qu'il eſtoit dans une
e ſans preſque autre
; que des equipages

de Chasse qui estoit son occupation la plus serieuse. Or comme il ne pouvoit pas estre reduit en cét estat sans en ressentir un extrême deplaisir, il ne le renfermoit dans luy-mesme, que parce qu'il se voyoit hors de pouvoir de le faire esclater au dehors.

* Le Comte de Morton, que nous avons dit avoir esté laissé par les rebelles aupres de la Reyne exprés pour la trahir, ne perdit pas une si belle occasion

* *Monsieur de Thou.*

eſtant allé trouver le Roy, il luy remonſtre que c'étoit une choſe également honteuſe, & au Royaume, & à luy, qu'une femme fut Maiſtreſſe, tandis qu'il y avoit un Roy capable de gouverner, que toute la Nobleſſe en eſtoit extrémémẽt indignée, & qu'ainſi; il ne devoit point douter qu'il ne l'euſt toute pour luy à la moindre démarche qu'il feroit pour l'empeſcher. Le premier Miniſtre de la Reyne eſtoit un David Riſſo Pied-

montois, homme fort entendu aux affaires, & que cette seule qualité avoit esleve à la charge de Secretaire d'Estat, il avoit jusques alors éventé par sa prudence toutes les mines des rebelles : c'est pourquoy Morton receut ordre de ceux qui estoient en Angleterre, de travailler avant toutes choses à sa ruïne. Apres donc qu'il eust disposé le Roy à écouter ses pernicieux conseils, il luy represente d'abord qu'il ne devoit pas

souffrir qu'un homme sorty de la poussiere, occupast une place qui n'appartenoit qu'à luy seul, puisqu'il disposoit absolument de tout dans le Royaume. Ensuite voyant que l'applaudissemẽt qu'il avoit donné à son chagrin, l'avoit rẽdu susceptible de tout, il luy iette quelques discours obscurs qui luy donnoient à entendre que la Reyne avoit plus que de l'estime, & de l'amitié pour ce Ministre; Qui est une meschanceté que plu-

ſieurs ont debitée comme veritable, mais iamais calomnie n'euſt moins de vrayſemblance. Car outre que Riſſo eſtoit vieil, c'étoit l'homme du monde le plus mal fait & le moins propre à donner de l'Amour. Que ſi la Reyne l'avoit élevé ſi haut, la raiſon en eſt viſible. C'eſt qu'étant environnée de tous coſtez de traîtres, d'Heretiques, & de Suiets mal affectionnez, il falloit bien qu'elle euſt recours à des Eſtrangers ſi elle vouloit

avoir quelqu'un, dont tous les interests fussent attachez à sa conservation.

Le Roy, comme ieune homme, donne là dedans, & prend un coup de la plus grande perfidie qui fut iamais, pour des marques asseurées de zele à son service. Morton ayant si bien reüssi aupres du Roy, se transporte vers la Reyne. Il luy represente l'ingratitude de Henry, d'avoir des Maistresses à ses gens,

apres qu'elle l'avoit éle-vé au plus haut point de grandeur où un homme puisse atteindre. Il adioû-te, que non content d'é-tre son compagnon, il travailloit à devenir son Maistre, pour la priver tout à fait d'une authori-té qui estoit à elle seule. Qu'elle devoit donc son-ger à l'empécher de bon-ne heure, en luy bornant si fort son pouvoir, qu'il ne fut pas en estat de rien entreprendre. Enfin il conclud que la Noblesse

ayant receu quantité de suiets de plainte de Henry, dont la superbe & l'arrogance estoient extrémes, il n'y avoit point de doute qu'elle ne la trouvast disposée à faire toutes ses volontez. Morton fist cette demarche aupres de la Reyne, non pas à dessein qu'elle entreprist rien, mais afin de luy envenimer si fort l'esprit contre son mary, qu'elle ne fut plus capable de reconciliation; à quoy quantité de person-

nes, & sur tout des gens d'Eglise, travailloient incessamment. Cependant ayant continué ses pratiques vers le Roy, il le fait consentir à se declarer Chef d'un Party qui se devoit former dans le Royaume, pour rappeller les fugitifs, oster le maniement des affaires à la Reine, la resserrer dans un Chasteau, & luy faire peut-estre encore un plus mauvais traitement, ainsi que le Roy luy advoüa depuis luy-même.

Les Estats du Pays avoient esté assemblez à la sollicitation de la Reine, qui voulant tirer avantage de l'absence de Murrhay, pour faire quelque chose en faveur de la Religion Catholique, avoit convoqué les Grands du Royaume pour ce sujet. Apres donc qu'elle eut demandé à l'Assemblée qu'on eust à permettre par toute l'Ecosse aux Catholiques, l'exercice libre de leur Religion, sans les con-

traindre d'aller aux Temples des Calvinistes ; étant venuë en un second chef qui regardoit la reformation des abus qui se commettoient ; dans l'administration de la Justice, comme il entraisnoit avec luy la condamnation des Rebelles refugiez en Angleterre, les Factieux crurent que c'étoit là le point où il se faloit découvrir, afin d'empescher qu'on ne passast outre sur cet article. La mort de Risso devant

estre le premier acte de la Tragedie. On commença par là.

* Le mesme soir que la Reine soupoit dans sa chambre avec la Comtesse d'Argathel, ayant Risso à ses costez; voilà que tout à coup on voit entrer le Roy suivy du Comte de Morthon, du Mylord Reuven, du Bâtard d'Angluse, & de quelques autres gens armez. Reuven qui avoit un casque en teste, s'étant

* *Monsieur de Thou.*

assis prés de la Reine, elle luy dit que ce n'estoit pas là l'équipage d'un homme qui eust bonne intention. A quoy ayant reparty qu'on ne luy feroit aucun mal, mais qu'on en vouloit à un coquin qui estoit assis proche d'elle, Risso fut à mesme temps assailly par toute la Trouppe, sans que la Reine dont il saisit aussi-tost la robe, en criant *Giustitia, Giustitia*, le pût sauver; mesme on luy porta plusieurs coups par

dessus l'espaule de la Reine, que le Roy cependant tenoit embrassée, en luy disant que tout ce qu'on en faisoit estoit pour son bien: le sang de Risso rejaillit jusques sur elle; & quelques-uns adjoustent que le fils de Reuven eut l'insolence, apres le meurtre achevé, de luy presenter le pistolet contre la gorge, quoi qu'elle fust enceinte & preste d'accoucher, & de la menacer de la tuer elle-mesme, si elle conti-

nuoit à tesmoigner son ressentiment par ses paroles, comme elle faisoit. On a voulu dire que l'intention des conjurez estoit de faire blesser la Reine avec son fruit; & que la chose mesme seroit arrivée, sans qu'on destourna le pistolet de Reuven. On se fonde, sur ce qu'il leur eust esté bien plus facile de tuer le Secretaire le iour precedent qu'il avoit joüé durant plusieurs heures à la paulme avec le Roy.

En suitte de ce massa-
cre, tous les Officiers de
la Reine sont chassez du
Palais, & quatre-vingt
soldats du party des Fa-
ctieux laissez dans son
appartement, & jusques
aux portes de sa cham-
bre, pour empescher
qu'elle n'eust communi-
cation avec personne.

Le lendemain matin,
c'est à dire douze ou
quinze heures apres ce
meurtre, voicy arriver
le Comte de Murrhai,
les Hamiltons & les au-

tres refugiez en Angleterre, par où on peut juger si Elisabeth estoit de la partie. Comme c'étoit le dernier iour du temps qu'on leur avoit accordé pour comparoistre, à faute dequoy leurs biens alloient estre confisqués, leurs Escus brisez, & eux degradez de Noblesse. La premiere chose qu'ils firent, fut de se presenter aux Estats; mais les affaires estoient en telle confusion, qu'ils ne trouverent aucune forme d'As-

semblée. En suite ils tinrent conseil avec le Roy, le Comte de Morton, & leurs autres Partisans qui les avoient si bien servis durant leur absence, pour sçavoir ce qu'ils feroient de la Reine. La pluspart estoit d'advis qu'on devoit passer outre dans la Tragedie, & s'en défaire à quelque prix que ce fust. Leur raison estoit, que l'ayant offensée d'une maniere à n'en pouvoir iamais obtenir de pardon, il ne restoit au-

tre eſperance de ſalut que celle-là. Ils adjoûtoient, qu'il falloit publier par toute l'Europe, qu'on l'avoit ſurpriſe en adultere avec Riſſo, ce qui ſeroit un moyẽ plauſible pour appaiſer non ſeulement la fureur du peuple qui s'eſtoit ſoûlevé, mais encore le Roy de France & les autres Princes Catholiques qui ſe croiroient obligez à la vanger. Ils promettoient à Henry, qu'apres cela ils ne reconnoî-

oient autre authorité
ue la sienne, & pour
ſſeuráce de leurs paroles,
que tout à l'instant on
publiast quelques Edicts
par les Carrefours d'E-
dimbourg, sous son nom,
sans celuy de la Reine.
L'affaire fut sur le point
de s'executer; mais voi-
cy ce qui la rompit heu-
reusement.

* Murrhai pour faire
le bon valet, ou plutost
le traistre à son ordinai-
re, s'estant presenté à la

* Bucanan.

Reine, ſans en avoir rien dit aux autres, il luy parla de meſme que s'il euſt eſté tout à fait innoçent, & qu'il n'euſt eu aucune part à la conjuration. Apres luy avoir demandé pardon de ſa premiere faute, d'avoir pris les armes contre elle, & de s'eſtre retiré d'Eſcoſſe, il luy remonſtra que ſi elle n'accordoit la méme grace à ceux qui venoient de tuer ſon Secretaire, elle ſe mettoit en danger elle-meſme, puis que le

desespoir d'obtenir quartier, les porteroit infailliblement à quelque violence. La Reine luy repartit qu'il n'avoit iamais remarqué en elle un esprit cruel ny vindicatif; au contraire, que quantité de ses Sujets avoient souvent experimenté sa clemence; qu'elle ne s'en repentoit pas, puis que cette vertu estoit la plus éclatante de toutes celles qui font distinguer les Roys; mais que pour l'heure, elle n'estoit pas

en eſtat de la pouvoir pratiquer à leur égard; puiſque tout ce qu'elle feroit n'eſtant pas libre ſeroit inutile, & ne leur pourroit ſervir de rien. Le Comte ſortiſt là deſſus fort embaraſſé de cette reſponſe.

Cependant le Roy qui eſtoit entré en ombrage de cette viſite, cruſt qu'il y avoit une contre-mine, & que Murrhay le vouloit perdre luy-meſme, ſur tout l'ayant veu fort reſveur depuis qu'il avoit

quitté la Reyne.
pourquoy ne pou-
s mieux davanta-
s'en esclaircir,
ute repugnãce qu'il
avoit à aborder sa
e apres ce qui s'e-
passé, il ne laissa pas
ler voir. Elle ne l'a-
it pas plustost, que
luy donner temps
rler elle luy tinst
scours. Est-ce là
sieur ce que ie dois
dre de vous pour
pense de la Cou-
…, que ie vous ay
K

miſe ſur la teſte. Si i'a
merité la mort, quel cr
me a commis la creatu
que ie vous porte, & do
ſeule depend voſtre pe
te ou voſtre conſerv
tion, ſongez que ces f
ctieux qui vous trom
pent ne vous pouſſent
renverſer l'arbre, qu'af
d'en faire tomber l
fruit, & de vous accabl
ſous ſa cheute. Ces par
les prononcées avec to
les charmes qui ſe re
contrent ordinaireme
dans une belle affligée

produisirent à l'instant un effet merveilleux; non seulement elles changerent tout à coup le cœur du Roy, mais encore elles firent une si vive impression dans son ame, que se iettant aussi-tost à genoux, il fut quelque temps sans luy parler qu'avec deux ruisseaux de larmes, l'estat pitoyable de sa femme ne la luy faisant plus regarder comme une Maistresse imperieuse, son amour que la pensée du contrai-

re avoit presque estouffé, se reveilla tout à coup, & le mit dans l'estat qu'est un homme qui se voit à la veille de devenir le bourreau d'une personne qu'il aime plus que sa vie.

Il seroit demeuré d'avantage à exprimer son deplaisir seulement par ses pleurs & par son silence, sans que le repentir de sa faute, faisant naistre à mesme temps dans son esprit un puissant desir d'en arrester l'effet,

n amour malgré l'ex-
z de sa douleur qui suf-
ndoit presque toutes
s fonctions de ses sens,
y fist connoistre qu'il
y avoit point de temps
perdre. Il découvre
nt à la Reyne tout le
tail de la conjuration,
luy raconte comme
s coniurez estoient con-
nus d'abatre quantité
s principales testes du
oyaume, de noyer ses
remieres Dames d'hon-
eur, afin que personne
e pût dementir les ca-

lomnies qu'ils avoient deſſein de publier contre elle, & enſuite de la faire mourir elle meſme. Quoy que il n'euſt iamais voulu conſentir à cét article, quelque authorité ou ils luy promiſſent de l'élever apres celà. Il luy apprit auſſi comme ils faiſoient leur conte d'eſtre ſecourus des Huguenots de France, au cas que le Roy Charles IX. ou les Guiſes vouluſſent vanger ſa mort. Puis il conclud

tout ſon diſcours par une forte proteſtation, d'eſtre dans le deſſein de quitter toute leur caballe pour avoir meſme ſort qu'elle, & que comme apparement, elle n'avoit pas longtẽps à vivre, il ne vouloit point partir ſes pieds de peur de mãquer le ſeul moyen qui luy reſtoit de reparer ſa faute, & d'empeſcher la poſterité d'avoir un exemple en luy de la plus grande ingratitude qui fut iamais. Comme il n'y a rien de

plus touchant que les su-
jets de plainte qu'on re-
çoit de la part d'une persō-
ne qu'on aime; la Reine, à
qui les deportements du
Roy avoit causé plus de
douleur que tout le re-
ste de ses afflictions, res-
sentit une tres-grande
joye de son repentir, de
sorte que l'amour venant
au secours aussi de son
costé, à peine cette pas-
sion leur presta t'elle ja-
mais de moment plus
doux.

Cependant, parce que

elle avoit appris par son recit qu'on n'en vouloit pas seulement à sa Couronne & à sa vie, mais encore son honneur, l'interest de ce dernier plus puissant sur elle que le reste, luy fit songer aux moyens de conserver les deux autres, qu'elle estoit toute resoluë sans cela d'abandonner à la furie de ces Barbares. Ainsi, elle pria son mari de retourner vers eux, & de les asseurer qu'il l'avoit trouvée dans la dispositi-

tion de leur accorder tout ce qu'ils voudroiét; mais qu'elle estoit en un estat si perilleux, qu'il y avoit danger qu'elle ne passast pas la nuict, si on ne luy ostoit ses Gardes qui la traittoient avec la derniere & inhumanité, & si on ne souffroit à ses Officiers, & à ses femmes de la servir, sa foiblesse estant si grande, qu'il ne faisoit aucune difficulté de leur en répondre.

Les Conjurez qui at-

tendoient impatiemmẽt le Roy, pour sçavoir ce qu'il auroit traitté avec la Reine, apprenant ces nouvelles, furent long-temps à deliberer. Les uns disoient qu'il ne falloit pas perdre l'occasion de se défaire de celle, à qui ils ne laisseroient la vie que pour la leur oster en suitte, & que puis qu'il la falloit faire mourir, il valloit mieux que ce fust de cette sorte, que non pas en trépant leurs mains dans son sang. Les

autres representoiét qu'-
on devoit craindre une
émeute du peuple; Et les
autres enfin concluant
aussi à la mort, vouloient
qu'on attendist qu'elle
eust signé leur grace. Du-
rant cette diversité d'o-
pinions, quelqu'un leur
estant encore venu an-
noncer la foiblesse de la
Reine, comme ils ne sça-
voient pas ce qui s'estoit
passé entre elle & le Roy,
ils consentirent qu'il la
gardast cette nuit, & que
les soldats qui estoient

dans le Palais en fortifiét. Incontinẽt que cette permission fut accordée, la Reine envoya sur le champ à un Seigneur des environs d'Edimbourg, qu'elle sçavoit luy estre demeuré fidelle, pour l'advertir d'assembler à la haste deux cent hommes à cheval de ses amis, & de se presenter aux portes de la ville environ la minuit. Cette heure venuë, le Roy & la Reine montent à cheval, & sortant par une petite

porte du Palais, vont trouver la Trouppe qui les attendoit à l'endroit assigné. En suitte, quoy que l'indisposition de la Reine, jointe à sa grossesse, l'eust obligé de prendre la croupe d'un Gentilhomme, neantmoins comme le peril estoit pressant, tous se mettent à galoper; ils firent si grande diligence, que le lendemain de grand matin ils estoient à Dumbar, éloigné d'Edimbourg de prés de

quinze lieuës. Lors que les Conjurez eurent appris leur évasion, leur rage fut telle qu'on peut s'imaginer. Cependant parce que les Comtes de Huntlei & de Bothuel, qui s'estoient sauvez par les fenestres au bruit du meurtre de Risso, avoient desia ramassé huit ou neuf mille hommes avec lesquels ils marchoient cõtre eux en diligence, ils furent contrains de pourvoir à leur salut par la fuitte. Les uns, comme

Morton, Reuven & Linseray, se retirerent en Angleterre, refuge ordinaire des Factieux d'Escosse, & les autres dans la Partie Septemtrionale du Royaume, avec Murrhai qui se doutoit bien qu'il seroit incontinent rappellé à la Cour pour y venir achever le dernier acte de la Tragedie.

En effet, apres que la Reine fut de retour à Edimbourg, & que la fuite des rebelles eut rendu le premier calme aux af-

ires ; comme elle n'é-
oit environée que d'he-
tiques, dont Murrhay
stoit le Protecteur, elle
laissa enfin fléchir à
urs importunitez, ou-
e qu'elle ne le croyoit
as coupable du meur-
e de Risso ; ainsi elle le
establit en tous ses biens
honneurs. Luy de son
osté, couvre du pretex-
de reconnoissance un
int zele qu'il affecta de
ire paroistre à son ser-
ice, afin de la mieux
ahir; si bien que la Rei-

ne trompée par ces apparences, luy communique ses plus secrettes pẽsées, & l'admet dans sa confidence avec Bothuel qui estoit en tres-grand credit depuis qu'il avoit retiré le Roy & la Reine des mains de leurs ennemis.

Fin de la premiere Partie.

MARIE STVART

Reyne d'Escosse.

Nouvelle Historique.

SECONDE PARTIE.

A PARIS,
Chez LOÜIS BILLAINE, au second Pillier de la grande Salle du Palais, au grand Cesar.

M. DC. LXX V.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

xéme le Roy de Fra
ce, & pour Marraine
lisabeth Reine d'Angl
terre. Cela continT que
que temps les Factieu
outre que le Roy vivai
en fort bonne intelliger
ce avec sa femme, cett
union rompoit toutes l
mesures qu'ils eussent p
prendre pour l'executio
de leurs pernicieux de
seins. Mais enfin, la rag
du Comte de Murrha
estoit trop grande pou
laisser long-temps l'Et
sans broüilleries. Afi

donc d'en commencer les preparatifs ; il employe son credit & celuy de Bothuel, avec lequel il avoit renoüé, par les raisons que nous dirons dans la suitte, pour obtenir le rappel du Comte de Morthon, & des autres fugitifs ; de maniere que tous ces traîtres furent rétablis, & se virent plus puissans que jamais. Pour profiter de l'occasion ils crurent devoir travailler à rompre cette concorde qui pa-

moyen d'y parvenir é
de jetter Henry dan
mesme jalousie du g
vernement , qui ve
de le faire tomber d
les extremitez dont n
avons parlé. Pource
jet il s'attache plus
iamais à la Reine ;
rend toutes les marq
possibles de deferenc

à rentrer dans l'Eglise Catholique lors qu'elle luy en parloit, & enfin n'oublie rien de tout ce qu'il crut necessaire pour luy persuader qu'il estoit veritablement dans ses interests. Comme sa faction estoit puissante, Marie ne se vit iamais si absoluë, ni si authorisée. Ainsi pour se maintenir en cet état, dont la nouveauté luy redoubloit la douceur, elle ne sçait quelles caresses faire au Comte; elle n'expedie

roiſſoit entre le Roy & la Reine. Murrhai le plus fin & le plus meſchant de la bande, iugea que le moyen d'y parvenir étoit de jetter Henry dans la meſme jalouſie du gouvernement, qui venoit de le faire tomber dans les extremitez dont nous avons parlé. Pour ce ſujet il s'attache plus que iamais à la Reine, luy rend toutes les marques poſſibles de deference & d'amitié, ne luy témoigne pas d'éloignement

entierement à l'amour qui eſtoit alors plus fort que iamais, du maintien de leur intelligence.

* Cependant comme il eſtoit encore le meſme qu'autrefois, c'eſt à dire lors qu'une pareille conduite l'avoit penſé porter à ſe perdre avec la Reine, il en reſſentoit le méme chagrin. Neanmoins ſans en vouloir mal à ſa femme, qu'il croyoit ceder en cela à la neceſſité, il ſe va met-

* *Bucanan. Monſieur de Thou*,

tre en teste que s'il pourvoit une fois se défaire du Comte, il seroit apres cela absolu, & que persõne n'oseroit plus occuper une place que luy seul devoit rẽplir. Ayant tenu quelque temps ce dessein secret, il le communique à la Reine, dans la pensée qu'il ne luy deplairoit pas; mais elle qui abhorroit les meurtres, & qui croyoit le Comte dans les mesmes dispositions à son égard, qu'il vouloit faire paroi-

e, luy tesmoigna un
:réme éloignement
ur cette action, & luy
ffendit mesme par tout
pouvoir qu'elle avoit
: luy, d'y songer de sa
. Le Roy fut d'autant
is surpris de cette ref-
nse, que son ambition
i recommençoit à l'a-
ugler, fit qu'il n'en at-
oua point la cause à la
uceur & à la sincerité
sa femme. Il crut au
ntraire qu'elle estoit
n aise d'avoir un pre-
xte de ne luy faire au-

tre en teste que s'il pou
voit une fois se défaire d
Comte , il seroit apr
cela absolu , & que pe
sõne n'oseroit plus occu
per une place que lu
seul devoit rẽplir. Ayai
tenu quelque temps c
dessein secret, il le com
munique à la Reine, da
la pensée qu'il ne l
deplairoit pas ; mais el
qui abhorroit les meu
tres , & qui croyoit
Comte dans les mesm
dispositions à son égar
qu'il vouloir faire part

ftre, luy tesmoigna un extréme éloignement pour cette action, & luy deffendit mesme par tout le pouvoir qu'elle avoit sur luy, d'y songer de sa vie. Le Roy fut d'autant plus surpris de cette responſe, que son ambition qui recommençoit à l'aveugler, fit qu'il n'en attribua point la cause à la douceur & à la sincerité de sa femme. Il crut au contraire qu'elle estoit bien aise d'avoir un pretexte de ne luy faire au-

cune part du gouvern
ment, & qu'elle appr
hendoit si elle perdoit
Comte, d'estre oblig
de luy donner plus d'a
thorité qu'elle ne vo
loit. Ainsi sans rien t
moigner davantage,
se retira fort resolu d
xecuter son coup à
premiere occasion.

Comme cela n'av
pû arriver sans produ
à mesme temps quelc
nouvelle froideur, l
concorde precedente
fit remarquer aussi tr

de sorte que le Comte de Murrhay voyant ses intentions au point qu'il les souhaittoit, redouble ses soins aupres de la Reine, & affecte de paroître plus zelé que iamais à sõ service. Ce qui l'engageant à redoubler les marques de ses bontez à son égard, le Roy pour n'estre pas tesmoin d'une chose qui le picquoit au vif, laissa sa femme à Edimbourg & se retira à Glasco.

C'estoit là le point où

le Comte l'attendoit, pour donner commencement à la plus lasche & à la plus noire trahison que l'on verra iamais. Il avoit fait la paix avec Borhuel pour s'en servir à ses desseins ; car comme il le voyoit hardy & entreprenant, il ne vouloit pas le trouver pour obstacle à ses desseins, ainsi qu'il estoit arrivé la derniere fois. Ce Bothuel qui n'estant doüé de nulle prudence, ne croyoit rien au dessus de

son courage ou de sa temerité, avoit esté si hardy que de concevoir de l'amour pour la Reine, & bien que sa personne qui n'estoit nullement propre à inspirer cette passion, cachast sa flamme aux yeux de la pluspart, neantmoins les plus esclairez voyoient bien que ses empressemens pour sa Majesté partoiẽt d'une cause plus forte que celle du respect. Murrhai qui s'en apperceut un des premiers,

connoiſſant l'humeur du perſonnage, en voulut profiter. Il luy repreſente l'indignité du mariage de leur Maiſtreſſe; que Henry eſtoit un jeune fou, tout à fait incapable de gouverner un Royaume, & ainſi de remplir la place où il eſtoit; que la Reine ſeroit tres-aiſe d'en eſtre défaite, ſi la choſe ſe pouuoit faire ſans qu'elle paruſt y avoir trempé; que ſon ingratitude l'en rendoit tout à fait laſſe, de manie-

re qu'elle ne le pouvoit presque voir sans chagrin ; & qu'enfin on luy rendroit un service tres-considerable en le faisant mourir. Il adjouste pour l'animer davantage, que c'estoit un homme tres-cruel, & que non seulement il avoit fait tuer devant ses yeux le Secretaire Risso, mais encore que son dessein estoit de luy en faire autant, sans qu'il s'estoit sauvé par les fenestres. Enfin il conclud pour achever de le

gagner, qu'il pourroit aſpirer apres cela à épouſer la Reine, qui eſtant obligée d'avoir un mary qui ſçeuſt commander, pour contenir ſes Sujets dans le devoir, le prefereroit apparemment à tout autre, tant en conſideration des ſervices qu'il luy avoit rendus, que parce que luy & tous ceux de ſa faction, appuieroient fortement ſa recherche, & la mettroient, pour ainſi dire, dans la neceſſité de pren-

ce parti faute de pouvoir faire autrement, outre que la grande amitié qu'elle luy témoignoit, ne marquoit pas qu'elle en dust estre fort esloignée. Quelques-uns adjoustent qu'il luy donna une asseurance * de toutes ces choses par escrit.

* Cette proposition fit un merveilleux effet dans l'esprit de Bothuel, qui estant de son naturel tres-ambitieux & fort

* Apologie de Marie Stuart.

* Canden.

amoureux de la Reyne, voyoit ces deux passions également satisfaites par ce coup. Ainsi sans examiner davantage ny ce qu'il alloit faire, ni quelle pouvoit estre l'intention de Murrhai en cela, il promit aussi-tost plus qu'on ne voulut. Le Comte s'estant asseuré de Bothuel va trouver la Reyne, & luy apprend comme un grand secret qu'il feignoit d'avoir découvert, que le Roy avoit assemblé ses plus

Confidents à Glasco, pour chercher les moyens de la priver de l'administration du Royaume, adjoustât que si elle n'y donnoit ordre de bône heure, elle se verroit tout à coup surprise. Son dessein estoit de la porter par là, à entreprendre quelque chose de violent contre son mari, affin que Bothuel venât à le tuer sur ces entrefaittes, on ne fist aucune doute que ce ne fût par sô ordre.

Bien que la Reine qui

ne sçavoit pas leur complot, ne vit pas directements quelle estoit son intention, neantmoins comme elle connoissoit assez qu'il ne souhaitoit rien à l'égal de la voir en discorde avec son mari, elle n'y adjousta aucune foy. Mesme peu de temps ensuite, le Roy estant tombé malade à Glasco, elle se transporta, aussi-tost nonobstant leur froideur precedente, aupres de lui, & tesmoigna toute l'inquietude

possible de sa maladie, ce qui en donna une bien grande aux coniurez, de voir que ces caresses detruisoient fort les mesures qu'ils avoient prises pour la faire accuser du meurtre qu'ils alloient commettre: Comme elle ne le trouva pas bien à Glasco, où l'air n'étoit pas sain, elle le fit amener à Edimbourg, en la maison du Prevost qui estoit sur un lieu relevé tout joignant les murailles de la ville. Ce

bras de Mer, qu'il faut passer pour aller d'Edimbourg chez luy. Hereis le luy soustint depuis en la Ville d'Yorc devant les deputez de la Reine d'Angleterre, par où on peut voir s'il est aussi innocent de ce meurtre, que Bucanan, qui estoit son pensionnaire, & qui avoit receu promesse de luy, d'estre fait Patriarche des Religionnaires en Escosse, s'il devenoit Maistre, l'a pretendu faire passer. Pour repren-

reprendre le fil de nostre Histoire, apres le depart de Murrhai la Reine estāt allée voir son mari, demeura aupres de luy iusques à minuict; & cependant les gens de Bothuél & de Morton, mirent plusieurs barils de poudre dans une cave, qui estoit directement sous la chambre du Roy. Minuit sonné, la Reine se retira en son appartement qu'elle avoit pris dans une maison voisine, celle du Prevost n'estant

pas assez ample pour les loger touts deux: en chemin ayant rencontré un des gens de Bothuel, elle luy dit devát plusieurs personnes qu'il sentoit, extremement la poudre à canon.

Apres qu'elle fut couchée, Bothuel Morton, & cinq ou six autres entrerent dans la chambre du Roy, où ne trouvant qu'un Valet de chambre couché auprés de luy & endormi, ils se iettent separément sur chacun, &

es estranglent sans leur donner temps de crier, puis sortant aussi-tost, ils entrent dans la Ville par une petite porte derobée qu'ils avoient fait faire à la muraille voisine, peu de iours auparavant, expres pour ce suiet, afin que le lendemain se trouvant dans la Ville où on les avoit veüe le soir, on ne les soupçonnast pas de ce meurtre. Environ deux heures apres qu'ils furent sortis la poudre ayant

pris feu par le moyen d'une mesche, elle fit sauter la maison & ébranla une grande partie de la muraille. La Reine se réveilla à ce bruit; & témoigna par un grand étonnement, & son ignorance de ce que c'estoit & sa crainte de ce que ce pouvoit estre, elle fut long temps en cét estat; parce que l'on fut longtẽps à luy venir annõcer une pareille nouvelle. Enfin l'ayant aprise, ses larmes & ses regrets ne, la

iustifieront que trop a-lors de toutes les calomnies que ses ennemis ont semées depuis contre elle sur ce suiet.

Le lendemain matin il arriva un Courier de la part de l'Archevesque de Glasco Ambassadeur d'Escosse en France, que ce Prelat avoit depesché de Marseille où la Cour estoit alors, pour donner advis à la Reine, sans luy specifier les Autheurs, qu'il y avoit une grande conspiration contre-elle,

ou contre son mari ou contre son fils.

Cependant la nouvelle de cét accident s'étant repanduë par la Ville, chacun en parle diversement suivant sa passion. Ceux qui sans estre dans nulle sorte d'engagemét avec ces rebelles, avoient quelque lumiere, en devinoient assez les veritables autheurs, mais d'autres apostez par les factieux sement des bruits sourds, que la Reine avoit fait commettre cét

aſſaſinat par Bothuel, dont elle eſtoit eſpriſe d'amour, & qu'elle vouloit eſpouſer à quelque prix que ce fuſt. Elle de ſon coſté ne ſcachât rien de tout cecy ne ſonge qu'à découurir les Autheurs. Elle en donne commiſſion au Comte d'Argyl grand Iuſticier du Royaume, avec ordre de faire appliquer à la torture tous les voiſins de la maiſon du Prevoſt; afin de ſçavoir d'eux qui y eſtoit entré, ou qui en

ou contre ſon mari ou contre ſon fils.

Cependant la nouvelle de cét accident s'étant repanduë par la Ville, chacun en parle diverſement ſuivant ſa paſſion. Ceux qui ſans eſtre dans nulle ſorte d'engagemét avec ces rebelles, avoient quelque lumiere, en devinoient aſſez les veritables autheurs, mais d'autres apoſtez par les factieux ſement des bruits ſourds, que la Reine avoit fait commettre cét

assasinat par Bothuel, dont elle estoit esprise d'amour, & qu'elle vouloit espouser à quelque prix que ce fust. Elle de son costé ne sçachāt rien de tout cecy ne songe qu'à découurir les Autheurs. Elle en donne commission au Comte d'Argil grand Iusticier du Royaume, avec ordre de faire appliquer à la torture tous les voisins de la maison du Prevost; afin de sçavoir d'eux qui y estoit entré, ou qui en

eſtoit ſorty. Mais elle eſtoit bien loin de ſon conte, ce Seigneur étoit complice de la conjuration, & ainſi au lieu de travailler à l'execution de ſes ordres, il tâcha au contraire à étouffer toutes les preuves qui ſe trouvoient.

* A meſme temps les conjurez pour faire ſuivre les Scenes de leur tragedie dãs l'ordre qu'ils avoient projetté, affichent des placarts par la

* Camden.

ville qui accusoient la Reine & Bothuel d'estre autheurs de la mort du Roy. Leur dessein estoit d'engager par là la Reine dans ie ne sçay quelle communauté d'interests avec Bothuel, qui luy fit unir sa iustification avec celle d'un homme qu'il estoit aisé de convaincre de crime sur ce suiet.

Bien que Marie pour estre trompée dans toute cette affaire, n'estimast pas Bothuel coupable, toutesfois elle iugea que

le plus court moyen de faire cesser ces bruits, étoit de le mettre entre les mains de la Justice, afin d'un costé de l'obliger à se justifier dans les formes, & de monstrer de l'autre, que sa conscience ne luy reprochoit rien, puis qu'elle gardoit si peu de mesures avec un homme qui la pouvoit convaincre si elle eust esté criminelle. Ce coup où sa seule bonne foy avoit part, étoit pour renverser toute la Politi-

que, ou plutoſt toute la malice des Conjurez. Car non ſeulement le pere du Roy s'eſtoit rendu accuſateur, mais encore il produiſoit quantité de teſmoins qui conuainquoient Bothuel de cet aſſaſſinat ; de maniere qu'il alloit eſtre obligé de tout découvrir pour trouver ſon ſalut dans la multiplicité des Complices. Mais parce que les plus conſiderables du Royaume trembloient dans la con-

juration, il ne leur fut pas difficile de remedier à cet inconvenient. Ils font en sorte que la Commission de faire le procés à Bothuel, est donnée à des Juges qui estoient de leur complot, & mandent quantité de Trouppes dans la Ville, le jour qu'on devoit entendre la deposition des témoins; si bien que le Pere du Roy, à qui d'ailleurs on avoit fait faire secrettement des menaces, voyât qu'il n'y étoit pas en seu-

reté de sa vie, en sortit aussi-tost ; ce qui faisant prendre le mesme party aux tesmoins, la poursuitte cessa, & Bothuel fut absous & declaré innocent du meurtre du Roy. Surquoy il est à remarquer en passant, que ses Juges furent les mesmes qui allerent depuis en Angleterre, accuser Marie d'avoir fait tuer leur Roy par Bothuel.

Les choses estant en tel estat, que la pluspart pour ne pas sçavoir le

mary François II. qu'on n'avoit iamais voulu reconnoiſtre pour Roy; mais que s'il luy plaiſoit d'agreer quelque Seigneur de ſon Royaume, elle le pouvoit choiſir à ſa volonté, luy promettant de ſa part avec ſerment d'obliger toute la Nobleſſe à le reconnoître, & à luy obeyr fidellement. Etant enſuite paſſé en France, les autres de ſa faction continuent ſur les mémes briſées, & apres avoir long

:mps tourné autour de
: chose, ils nomment
:nfin Bothuel à la Reine.
ls luy tesmoignent que
c'estoit un Seigneur ex-
tremement accomply,
brave, genereux & tout
fait aimé de la Nobles-
e. Luy de son côté, n'ou-
blie rien pour avancer sa
ortune, ou pour mieux
ire sa ruyne, il redou-
le ses soins aupres de la
Reine, & l'asseure à tous
momens d'une fidelité,
ôt elle devoit estre d'au-
ant plus persuadée, qu'-

elle en avoit fait exp
rience. Cela la jetta da
de terribles embarras. E
le voyoit d'une part qu
l'inégalité de son pr
mier mariage ayant o
fensé tous les Princ
d'Europe qui l'avoie
demandée, attiré le m
pris de ses Sujets, & éto
né tout le monde; cel
qu'on luy proposoit e
me plus ravalé, produ
roit tous ces mesmes e
fets d'une façon enco
bien plus estrange,
fortifieroit outre cela,

çon de plusieurs, qui
rant aux calom-
de ses ennemis, la
oient coupable du
rtre de son mary. De
re, elle ne sçavoit
me se deffendre des
rsuites de ceux qui
luy avoient que trop
voir à ses despens,
leurs conseils luy
oient tenir lieu de
essité. Enfin, qu'on
agine une jeune Rei-
de vingt-deux ans,
nulle experiẽce, en-
nnée de tous costez

[illegible] Fac-
[illegible] & de
[illegible] avec
[illegible] pre-
[illegible] fi-
[illegible] avec
[illegible]
[illegible] vie
[illegible] commi-
[illegible] aux
[illegible] on
[illegible] cel-
[illegible] commence
[illegible]
[illegible] de
[illegible] nouvelle
[illegible] l'in-

conveniens, & ne pas irriter à mesme temps le Comte, que ce qui s'étoit passé autresfois, luy persuadoit estre le seul sur qui elle se pust asseurer, elle fit réponse qu'elle ne pouvoit pas épouser un homme desià marié à une autre femme. Mais bien loin de se tirer par là d'affaire, ce fut au cõtraire ce qui la perdit; car les Coniurez luy ayant reparti qu'il seroit aisé de faire casser le mariage de Bothuel, sur

des nullitez qu'on pretendoit s'y rencontrer, * ils prirent à meſme tẽps ſa réponſe pour un adveu qu'elle l'épouſeroit, au cas que la diſſolution ſe fiſt; ainſi pour ſuivre leur pointe, ils y font proceder. Comme c'eſtoit devant des Juges à leur poſte que la choſe ſe traittoit, ils l'eurent auſſi-toſt obtenuë que demandée De ſorte que Bothue fuſt demarié, & à meſme temps creé par le

* Camd.

ıſtats Prince des Orca-
es. Et tout d'une file,
es conjurez dressent la
minutte d'un Contract
e mariage entre la Rei-
e & luy, qu'ils font
gner à quantité des
rincipaux Seigneurs du
oyaume. Bothuel enflé
e toutes ces choſes ſom-
e la Reine, d'une paro-
qu'il s'imaginoit qu'el-
e luy avoit donnée, en
iy obiectant qu'il eſtoit
arié, mais elle qui ne
y avoit apporté cette
iſon, que parce qu'el-

le croyoit qu'il ne pou
roit surmonter cét obst
cle, & qu'ainsi c'esto
la mesme chose que o
luy dire qu'elle n'y con
sentiroit jamais, le voya
en effet surmonté, eu
recours à d'autres moyen
pour se deffendre d
ses poursuittes. Tanto
elle luy objecte que cet
te dissolution n'estoit pa
dans les formes, & tan
tost qu'il falloit attendr
qu'elle eust nouvelle d
ses Oncles de Guise, a
qui elle en avoit envoy
deman

advis. Ce qui faisant en-
fin iuger à Bothuel qu'il
n'en auroit rien que par
force, il s'y resolut d'au-
tant plus volontiers, qu'-
il se voyoit fortement
appuyé.

Apres donc avoir pris
le Contract de mariage
signé par les Conjurez,
un iour que la Reine re-
venoit de Sterlin où elle
estoit allée voir le Prin-
ce son fils, il paroist sui-
vi de quantité de gens
armez *, l'enleve & la

* Candem. Monsieur de Thou.

mene au Chasteau d
Dombar. Cette insbler
cé la jetta d'abord dar
la colere qu'on peut s
representer, elle ne sça
voit lequel estoit plu
grand, ou la hardiesse d
Bothuel de commetti
à l'égard de sa Reine, u
crime qui est enorm
mesme envers une per
sonne privée, ou de so
malheur qui ne luy per
mettoit pas seulement d
s'imaginer un remede
sõ desastre. Apres que Bo
thuel eut donné quelqu

... à sa iuste douleur,
estant à genoux pour
demander pardon
violence à laquel-
celle de son amour le
contraignoit ; il luy re-
sente qu'ayant veu ses
... , ses prieres, les
sollicitations de ses amis,
les conseils des Grands
... inutils pour
fléchir, il s'estoit enfin
resolu à cette extremité
qui ne produisoit rien
d'extraordinaire, que de
luy monstrer l'exceds de
passion, puis qu'étant

touſiours dans la meſme liberté, elle pouvoit laver de ſon ſang toute la tache qu'elle croiroit y avoir dans cette action. Mais que ſi par un excés de bonté il luy plaiſoit de ne le pas regarder avec plus de dédain qu'elle avoit fait naguiere le Cõte d'Arlei qui eſtoit né ſon Sujet comme luy, elle ſe pouvoit aſſeurer d'avoir un homme qui employeroit iuſques à la derniere goutte de ce ſang qu'elle luy laiſſeroit

pour la rendre absoluë dans un Royaume, où la rebellion de ses Sujets ne luy donnoit qu'un pouvoir fort borné ; qu'il y auroit d'autant moins de peine, que son élevation seroit agreée de la Noblesse, ce qui ne se rencontroit pas dans celle de Henry ; & à mesme temps * tirant le contract de mariage signé de tous les Grands, il luy fit voir comme il n'avançoit rien que de tres-ve-

* *Camden. Monsieur de Thou.*

ritable. Marie qui av
esté fort surprise de l
ction du Comte, les
encore davantage de v
dans ce contract le no
de tous ceux de qui e
eust esperé tirer du
cours pour le punir
son insolence.

Ne sçachant donc qu
conseil prendre dans u
conjoncture où elle
pouvoit suivre auc
party qui ne fust per
leux à sa vie ou à son h
neur, & peut-estre à t
deux, afin de voir si

temps ne feroit point paroistre quelque milieu entre ces deux extremitez ; elle luy répondit que puis que cette affaire estoit si generalement approuvée des Grands, elle l'épouseroit , pourveu qu'il la remist en sa liberté , de peur qu'on ne dist qu'elle y avoit été contrainte le cousteau sur la gorge , & qu'il luy fist voir aussi la rupture de ses deux mariages, ayant encore deux femmes vivantes. Ce discours le mit

au comble de la joye. Ainſi pour obeyr à la Reine, & faire à meſme temps qu'elle n'euſt qu'une liberté apparente, lors qu'il l'auroit remenée à Edimbourg : il mande aux Coniurez d'y eſtre les plus forts le iour qu'il l'y conduiroit. Comme ils ne manquerent pas à cette aſſignation, la Reine pour changer de lieu ne changea pas d'eſtat, elle ſe vit priſonniere dãs la capitale de ſon Royaume où elle trouve toute

la Noblesse liguée pour la perte de son honneur. De façon, que l'Evesque des Orcades qui estoit du nombre des factieux, ayant tesmoigné que les deux mariages de Bothuel avoient esté cassez dans les formes, il luy falust ceder à une violence à laquelle elle ne pouvoit plus resister. Les bans se publierent à une basse Messe, & les Nopces se celebrerent sans aucune pompe. L'Ambassadeur

de France meſme ne s'y vonlut pas trouver, quoy qu'il en eût eſté fort ſollicité par Bothuel. Il n'y avoit pas encore un mois que ce mariage eſtoit conſommé, que voila des Libelles ſemez de tous coſtez par les Factieux, qui contenoient que Bothuel ayant tué le Roy, & enſuitte enlevé la Reyne, ſe vouloit ſaiſir du petit Prince, afin de le faire perir. Là-deſſus ceux qui ne ſçavoient rien des affaires

prennent les armes, & paroissent en Campagne sous la conduitte du Cõte de Morton pour delivrer, à ce qu'ils disoient, la Reyne de la tyrannie de Bothuel, bien que le Comte de Morton & leurs autres Chefs eussent tous signé au contract. D'autre costé Bothuel qui estoit brave de sa personne leve du mõde de sa part, & comme il estoit aidé du nom de la Reyne, il ne tarda guere à se mettre aux

champs avec une Armée beaucoup plus nombreuse que celle des rebelles. Quoy qu'il luy eût esté tres aisé de faire voir leur trahison en montrant comme c'estoit par leur ordre, & en leur Compagnie qu'il avoit commis le meurtre du Roy, neantmoins comme il sçavoit bien que la Reyne ne le souffriroit pas davantage; si elle venoit une fois à apprendre qu'il en fust veritablement coupable, il se

reux & eust recours à la force pour se vanger de ces perfides. Il y a apparence si on en fut venu aux mains, comme on fut sur le point prés Mussel-bourg, où les deux Armées se trouverent en presence, que l'avantage seroit demeuré à la Reine, qui paroissoit en personne à la teste de ses troupes. Mais les conjurez se défiant du sort des armes, voulurent encore en cette occasió avoir recours à la fraude, à leur

ordinaire. Apres avoir long-temps crié qu'ils n'en vouloient point à la Reyne de qu'ils étoiēt tres-fidelles sujets, mais seulement à Bothuel l'assassin de leur Roy, & le ravisseur de leur Reyne, qui pretendoit avoir le petit Prince à sa disposition, afin de luy faire mesme traittement qu'à son pere, ils luy deputent le Baron de la Grange en qu'ils sçavoient qu'elle avoit confiance, pour la supplier tres-

humblement de separer ses interests d'avec ceux d'un execrable, & d'un infame qui la deshonnoroit. Quelques-uns disent qu'il luy fist voir des pieces qui convainquoient visiblement Bothuel du meurtre de Henry. De maniere que cela joint à plusieurs autres preuves qu'elle en avoit eu depuis son mariage, par l'artifice des rebelles qui avoient des espions iusques dans son cabinet, fit qu'elle com-

mença à le croire criminel. Concevant donc aussi-tost de l'horreur pour luy, outre qu'elle ne vouloit pas donner davantage sujet à ses Ennemis de crier, elle luy deffendit sur le champ de se representer iamais devant elle, ce qu'il fit en se retirant, comme nous dirons dans la suitte. Aprés quoy le Baron qui agissoit de bonne foy, ne sçachant pas qu'on le faisoit entremeteur d'une fourbe, tesmoigna à la

Reyne, que s'il luy plaiſoit de paſſer dans leur Armée, elle trouveroit tout le monde fort diſpoſé à la recevoir ; de ſorte qu'elle retabliroit le calme ſans perte de ſang. Les plus éclairez des ſiens l'en diſſuadoient ouvertement, ils luy repreſentoient qu'elle n'avoit déja que trop eſprouvé la perfidie des Chefs pour s'aller ainſi mettre, à leur diſcretion au moment qu'elle étoit en pouvoir de les punir;

de toutes leurs trahisons passées, qu'elle permist seulement qu'on donnast le signal du combat, & qu'aussi-tost leurs trouppes dont l'intention n'estoit pas de combattre contre-elle les luy ameneroient, pieds & mains liez. Ce Conseil estoit tres-sage, & on peut dire que ce fut l'unique occasion où la fortune sembla montrer à cette Reyne la porte de son Salut, mais elle la referma bien-tost. Et la

bonté de la Reine qui agissoit de concert pour la perdre, avec la malice des Factieux, luy inspirant un sentiment de tendresse, avec la crainte de répandre le sang de gens qui n'en avoient pas assez pour payer toutes leurs perfidies, elle passa dans leur Armée, se persuadant qu'elle gagneroit aussi-tost les Chefs. Mais elle n'y fut pas plûtost que les Traistres la saisissent. Ils estoient extremement resjouys de

se voir au cõble de leurs souhaits, c'est à dire la Reine entre leurs mains, & Bothuel en fuite, qui l'auroit pû décharger par sa confession du crime dont il la vouloit accuser. Ainsi apres lui avoir presenté deux Estendarts sur lesquels le Roy étoit peint assassiné, & son fils à ses pieds qui demandoit vengeance au Ciel, ils la menent en triomphe à Edimbourg, où elle parut si couverte de poudre & de sueur, qu'on

ıſt dit qu'elle eſtoit
mbée dans la boüe. Ils
logent , non dans le
dais , où au contraire
pillent tout , & em-
rtent les plus precieux
eubles , mais dans la
eſme maiſon où ſon
ary avoit eſté tué. Y
'ant paſſé la nuit ſans
l'on vouluſt ſouffrir
u'aucune de ſes Damoi-
lles l'approchât, le len-
main matin ils la con-
iſent ſur un méchant
ıeval qu'ils trouverent
r hazard dans un préau

Chasteau de Lochlenin, appartenant à un fils de la mere de Murrhai.

Comme elle estoit aussi dans ce Chasteau, la haine qu'elle luy portoit depuis long-temps, n'eut pas de peine à luy faire accepter la commission de la maltraitter, suivant l'intention des Rebelles. Elle luy fit souffrir mille indignitez, luy disant entre autres choses qu'elle avoit envahi la Couronne sur le Comte de Murrhai son

ils, à qui elle apparte-
ioit de droit, puis qu'-
:lle estoit femme legi-
:ime de Iacques V. de
qui Marie de Guise sa
mere, n'avoit pû estre
que la concubine. Ils
:hoisirent cet endroit,
parce que la place estant
située au milieu d'un Lac
le six lieuës d'estenduë,
elle seroit là entieremẽt
à leur pouvoir, sans que
personne luy pust par-
ler, suivant leur dessein,
comme ils monstrerent
en refusant la permission

de la voir à l'Ambassadeur de France qui la demanda d'une maniere fort pressante. Enfin on ne peut mieux exprimer la rigueur de cette captivité, qu'en rapportant des deux Lettres qu'elle trouva moyen d'escrire à Catherine de Medicis.

* *MAdame, i'ay receu la lettre dont il vous a plû me consoler dans mon pitoyable*

* *Le Laboureur sur Castelnau.*

estat,

estat, le Porteur a esté mis en prison, & y est encore. Ie vous remercie tres-humblement de vos offres de service, mon miserable sort me met hors de pouvoir de faire autre chose que de vous presenter une volonté qui vous a esté acquise de tout temps. I'ay eu toutes les peines du monde à vous depescher ce Messager pour vous faire sçavoir ma misere, & vous supplier tres-humblement d'avoir pitié de moy. Bien que M. de Murrhay m'aye fait dire

comme un secret, qu'un des articles du Traitté de Paix que le Roy vostre fils a fait avec les Rebelles de son Royaume, est qu'il m'abandonnera. Plusieurs François mesme publient que le Prince de Condé & l'Admiral leur ont escrit qu'ils ne feront iamais aucun accord qu'à cette condition. Mais ie ne veux rien croire de tout cela, & apres Dieu ie mettray toute mon esperance en vous deux. Croyez ce Porteur comme moy-mesme; car ie n'ose escrire da-

vantage, sinon que ie prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. De ma prison ce dernier Mars. Vostre tres-humble & tres-obeyssante fille, MARIE. La subscription estoit ; *A la Reine de France, Madame ma belle mere.*

L'autre dit à peu prés la mesme chose.

MAdame, ie vous escris à mesme temps qu'au Roy vostre fils par ce Porteur qui vous di-

ra tout ; car ie ſuis veillée de ſi prés par mes Gardes, que ie n'ay autre temps pour eſcrire que durant leur diſner, ou bien lors qu'ils dorment, encore faut il que ie me releve, car leurs filles couchent avec moy. Ce porteur vous apprendra donc toutes choſes, faites-le s'il vous plaiſt recompenſer ſi vous m'aimez, avec ceux qu'il vous preſentera. Je vous ſupplie tous deux d'avoir pitié de moy ; car ſi vous n'employez la force pour me delivrer, ie ne ſor-

ray jamais de prison j'en suis assurée ; envoyez des troupes en Escosse ; & ils se revolteront contre Murrhay, & Morton, s'ils voyent que vous preniez la chose à cœur. Croyez ce Porteur. Je prie Dieu qu'il vous comble des graces, & des felicitez que je vous souhaite. De ma prison, le 1. de May, &c. Le reste comme à la precedente.

Ce stile certes paroîtra fort extraordinaire à qui fera reflexion, que

c'estoit une Reyne qui écrivoit ; mais une Reine qui avoit non seulement porté la premiere Couronne du monde ; mais encore qui estoit heritiere de son chef de trois Sceptres à la fois. Cependant bien-loin que les rigueurs qui l'obligeoient à tenir un langage si indigne de son rang eussent amolli le cœur de ces barbares, ayant tenu conseil pour sçavoir ce qu'ils feroiēt, il y en eut qui furent

assez cruels pour propo-
ser de l'estrangler aux
pilliers de son lict, afin
de persuader qu'elle s'é-
toit fait mourir elle-mes-
me, dans la peur de rece-
voir ce chastiment de la
main d'un bourreau,
voyant son crime decou-
vert. D'autres plus poli-
tiques craignant que
cette barbarie ne les ex-
posast à la fureur du peu-
ple, dirent qu'il ne fa-
loit rien faire que Mur-
rhay ne fust venu. Car
bien qu'il fut le premier

autheur de tout ce qui s'estoit passé iusques alors, neantmoins comme les traistres se défient pour l'ordinaire les uns des autres, ils apprehendoient en faisant mourir la Reyne que Murrhai ne feignist d'en estre offensé; & qu'ainsi il ne les en punist, afin qu'éloignant de luy la haine d'une action si odieuse, il retirast le fruit qu'il attendoit de sa perte, qui estoit d'avoir l'administration du

Royaume durant la minorité du jeune Prince. Il estoit alors en France, où le Roy, la Reyne, & les Guises luy faisoient mille caresses, afin de l'obliger à servir Marie, ne sçachant pas que c'étoit son plus grand ennemi, & qu'il traitoit mesme avec l'Admiral des moyens qu'il devoit tenir pour s'emparer de la Couronne, dans ce boulleversement des affaires.

Sur ces entrefaites,

ayant receu nouvelle de tout ce qui s'estoit passé par la voye de l'Ambassadeur d'Angleterre, à qui Elisabeth avoit aussitost depesché un Courrier exprés, pour ordonner à Murrhay de revenir au plus viste en Escosse, * il fist responce qu'on tuast la Reyne, & qu'il ne mettroit iamais le pied dans le païs tant qu'elle seroit en vie. Mais le Comte de Morthon, & les autres conju-

* Histoire du Martire de Marie Stuart.

tez ne vouloient point se charger d'un crime de cette nature, n'y s'attirer tout le peuple sur les bras. C'est pourquoy ils trouvererent un autre expedient pour contenter Murrhay, en attendant son arrivée. Ils dressent un acte par lequel la Reyne se demettoit de la Couronne en faveur de son fils sous la Regence du Comte de Murrhai, & le luy presentent à signer; mais elle respondit courageusement que

c'eſt ce qu'elle ne feroit jamais, & que tenant la Couronne avec la vie, elle ne les quitteroit point l'une ſans l'autre. Eliſabeth ſçachant cette reſponſe, comme ſous couleur d'une feinte amitié, c'eſtoit elle qui travailloit le plus à ſa ruine, elle luy envoye un Ambaſſadeur extraordinaire pour luy conſeiller en bonne amie, à ce qu'elle diſoit, de ſigner cét Acte, qui ne luy pouvoit porter aucun prejur

dice, puis qu'elle n'étoit pas en sa liberté, au lieu que si elle s'obstinoit au refus, elle mettoit sa vie au danger. Et un moment apres qu'elle eust receu cét advis d'Elisabeth, elle voit entrer le Milort Lyndesai, l'homme le plus brutal de son siecle, lequel sans luy rendre aucune marque du respect dû par un sujet à sa Souveraine, luy presente tout d'un coup l'acte, en luy disant, que si elle ne le si-

gnoit toute à l'heure, on estoit resolu de l'y contraindre par voye de fait. Elle eut beau luy representer que la Noblesse du Royaume n'avoit aucun droit de l'obliger à cette cession, que Murrhai vouloit envahir la Couronne, & que son fils, qui n'avoit encore qu'un an, n'estoit pas en estat de gouverner. Lyndesay, sans luy donner temps d'achever, luy repartit en jurant, & jettant le feu par les

yeux, que si elle ne le signoit sur l'heure, il luy feroit signer avec son sang. Bien que sa constance ait toûjours esté tres-grande dans tous ses malheurs; neantmoins la crainte de la mort estant alors augmentée par celle de perir avant que de se justifier des crimes dont on l'accusoit, fit qu'elle signa sans s'informer de ce qui luy estoit assigné pour son entretien. Elle pria seulement qu'il luy

fut permis de faire entendre ses raisons aux Estats du Royaume, protestant qu'elle se soûmettoit à toute sorte de châtiment, comme la moindre personne, si on trouvoit qu'elle eust trempé dans la mort du Roy son mari. Mais tout cela fut inutile. Les rebelles cependant fort aises d'avoir cét acte qui les dispenseroit de verser le sang de leur Reyne avãt l'arivée de Murrhai vont aussi-tost à Sterlin,

où estoit le ieune Prince, & se servant de son innocence pour luy faire commettre un crime, ils le couronnent Roy à dessein de luy oster bientost la Couronne avec la vie. Murrhay voyant les choses à peu prés au point qu'il les souhaitoit, part de France, où il eût le vent qu'on l'alloit arrester sur les advis de l'Archevesque de Glasco, Ambassadeur d'Escosse, qui avertit que c'estoit un traistre qui estoit cau-

ſe de tous les maheurs de Marie, & que quelques promeſſes qu'il fiſt à leurs Majeſtez de la ſervir, il en faiſoit de toutes contraires aux Collignis. Il paſſe par l'Angleterre où il traitta avec Eliſabeth qui luy promit quatre mil livres ſterlin de penſion, c'eſt à dire quarante mil livres de France, & toute ſorte d'aide & de ſecours pour achever ſes deſſeins.

A ſon arrivée en Eſ-

cosse il convoque aussitost les Estats, bien qu'il n'en eust aucun pouvoir, & fait ratifier l'Acte signé par la Reine, luy qui venoit de promettre avec serment aux Guises, de la remettre en son premier estat, & qui avoit mesme receu d'eux plusieurs presens pour ce sujet.

Apres cette declaration des Estats, bien que Murrhai fust Maistre absolu de tout; neantmoins comme l'ambition n'est

iamais rassassiée, il ne se contenta pas d'estre Roi en effet, il voulut encore l'estre de nom. Il fait donc courir des bruits, que sa mere estoit la veritable femme de Iacques V. qui luy ayant fait des promesses de mariage, comme on pouvoit voir dãs les Registres de l'Officialité de S. André, la consommation qui s'en estoit suivie avoit rendu le mariage parfait. Mais ce coup ne luy ayant pas reüssi, parce que cela

estant il auroit fallu que non seulement Marie de Guise n'eust esté qu'une concubine, mais encore que Madame Magdeleine de France, premiere feme de Iacques V. l'eust aussi esté; il eut recours à un autre moyen pour tâcher d'en venir à bout. Il fait encore publier par des gens apostez, que le jeune Roy n'estoit pas legitime, n'estant pas fils de Henry d'Arlay, mais de David Risso, qu'ainsi on n'estoit pas obligé de

le reconnoiſtre, quoy qu'ils l'euſſent eux-meſmes couronné Roy. Bien loin de rien avancer par là, il fit au contraire ouvrir les yeux à quantité de Seigneurs, & ſur tout aux Hamiltons, pour voir le pitoyable eſtat de leur Reine, & l'inſolence de ce Baſtard. Ils forment donc la reſolution de la delivrer à quelque prix que ce fuſt. Apres avoir tenté pluſieurs moyens qui leur avoient eſté également inutils,

Il y a apparence qu'ils n'en seroient iamais venus à bout, sans que cette beauté à qui elle doit la plus grande partie de ses malheurs, la voulut favoriser en cette rencontre. George Douglas le plus ieune des enfans de la mere de Murrhay, demeurant avec elle dans ce mesme Chasteau où Marie estoit prisonniere, la visitoit souvent, pour luy aider par une espece de pitié, à passer les ennuis de sa prison. Il luy

arriva ce qui n'eſt que trop ordinaire aux ieunes gens lors qu'ils converſent avec ces perſonnes qui ſemblent eſtre nées pour ſe ſoûmettre tous les cœurs. Il conceut de l'amour pour Marie, & à méme temps un deſir de mettre en liberté celle qui l'avoit enchaiſné. : dans la penſée qu'elle feroit quelque choſe pour luy, lors qu'il auroit tout fait pour elle. Il gagne premierement les Gardes par ſes libera-

beralitez, & met de la
partie Guillaume Dou-
las son neveu, qui n'é-
toit âgé que de seize ou
dix-sept ans. L'affaire
n'ayant pû estre si secre-
te que Murrhai n'en fust
adverty, comme il ne
doutoit point de la fidé-
lité de sa mere, & que
d'ailleurs il estoit em-
pesché à piller tout le
Royaume, sous pretex-
te des Grands-Iours qu'il
faisoit tenir à Glasco, il
se contenta de mander
qu'on mist George hors

de la forteresse, mais ce la ne servit de rien qu'à luy donner moyen d'a vancer encore plutost se desseins. Car non seule ment il continua ses pra tiques dans la Place ave la Reine, son neveu, & les Gardes qui estoien du complot, mais enco re il advertit les Hamil tons de tenir deux cen chevaux prests pour s presenter sur le bord d Lac le iour qu'il leu marqueroit. Un Diman che donc que ses frere

disnoient avec leur mere, le neveu tira adroitement les clefs de dessus la table où ils étoient auprés de l'aisné des freres, & apres avoir enfermé la compagnie dans cet appartement qui estoit separé de celuy de la Reine, il luy alla ouvrir une petite porte de derriere qui donnoit sur le Lac, où rencontrant une Barque qui estoit venuë exprés pour ce sujet, il mõta dessus avec elle & deux de ses filles. Comme el-

le estoit desia dans le batteau, une de ses Damoiselles qui ne l'avoit pas suivie par quelque empeschement, ne pouvant passer par la porte qui avoit esté refermée, sauta par la fenestre sans se faire aucun mal. Apres que la Reine eut pris terre, elle fut receuë par les deux cent chevaux qui l'attendoient, & tira aussi-tost à Hamilton qui n'est qu'à quatre lieuës de Glasco où se tenoit Murrhai. Quantité de

monde que le bruit de sa delivrance attira auprés d'elle, grossit si fort sa Troupe, que Murrhai fut sur le point de quitter Glasco pour se retirer à Sterlin auprés du ieune Prince, afin d'obtenir par ce moyen favorable cõposition de la Reine. D'autre costé Marie ayãt tenu conseil sur ce qu'elle devoit faire, tous luy conseillerent de gagner Dumbrinton, Place imprenable, jusques à ce que les Trouppes qui lui

venoient des contrées éloignées du Royaume qui estoient demeurées dans la fidelité fussent arrivées ; parce qu'alors sans rien risquer elle auroit tout moyen de punir les rebelles. Ils étoiẽt neantmoins d'avis, que si leur armée se presentoit durant la marche, on acceptast le combat dont on devoit esperer de remporter l'avantage, attendu que leurs trouppes estoient de beaucoup inferieures en

nombre à celles de la Reyne. Mais un de ces traistres, dont Marie fut toûjours environnée, ayant averti Murrhay de cette deliberation, il luy donna advis à mesme temps de s'aller poster avec ses gens en un endroit, où il falloit que la Reyne passast ; adjoûtant qu'il fit tout son effort contre l'avantgarde, parce qu'il luy respondoit du reste. La chose arriva comme il l'avoit projettée, la Reyne se

mist en marche, Murrhay l'alla attendre, & attaqua ses trouppes à l'endroit designé. D'abord l'avangarde fit tres-grande resistance, & il n'y a point de doute, que si on eust cõbattu par tout avec une mesme vigueur, ou plûtost avec une égale fidelité, la Reine n'eust remporté une pleine victoire. Mais le grand nombre accablant ces premiers qui estoient mal soûtenus, ils furent presque

tous mis en pieces, apres quoy les autres prirent la fuitte. Quarante-sept Seigneurs de la Famille des Hamillons signalerẽt en mourant glorieusement leur fidelité pour leur Princesse. Ceux qui tomberent vifs entre les mains des Ennemis furent liez & garottez, comme des Scelerats, & traittez avec la derniere indignité. Pour la Reine, si-tost qu'elle vit la bataille perduë, elle tira avec deux ou trois Cor-

nettes de Cavalerie qui luy estoient restées vers les Frontieres de son Royaume qui regardent l'Angleterre, sans s'arrester qu'elle ne fust à Dundrenen, où elle se mit à deliberer avec les siens quel parti elle prendroit. Plusieurs estoient d'avis qu'elle se tinst en cette place, où ils prometoient de la deffendre contre toutes les forces d'Angleterre & d'Escosse, jusques à ce que ses fidelles Sujets la vinssent

vrer, d'autres vou-
nt qu'elle se retirast
quelques autres for-
sses qui paroissoient
s tenables, & d'au-
enfin qu'elle prist la
te de France. Ils luy
resentoient que le
g qu'elle y avoit au-
fois tenu, le credit de
oncles, & la posses-
n où ce Royaume a
é de tout temps d'être
refuge des Princes op-
mez, luy estoient cō-
autant d'assurances
elle y seroit bien re-

ceuë. Mais comme ſi ce n'euſt pas eſté aſſez à la fortune de faire ſervir ſes ſujets d'inſtrument à ſa perte, & qu'il euſt fallu encore qu'elle agiſt de concert avec eux ſur ce ſujet, elle ſeule ne pût gouſter ces conſeils, quoy que tres-ſalutaires. Elle témoigna ne pouvoir eſtre en ſeureté en aucun endroit de ſon Royaume, ne ſçachant à qui ſe fier, & que quant à la retraitte en France, elle ne reſoudroit jamais

à aller comme une fugitive ſans flotte, & ſans équipage en un Royaume, dont elle avoit autresfois porté la Couronne avec tant d'éclat. Ainſi elle tourna toutes ſes penſées vers l'Angleterre. Eliſabeth par une continuation de ſes ſtratageſmes la venoit d'envoyer aſſurer de la continuation de ſes ſervices, & iuſques à luy promettre, ſi elle venoit chez elle, de l'aller reſtablir ſur le

Trône à main armée. Ainsi tous les efforts de l'Archevesque de Saint André qui la vouloit détourner de ce dessein, furent inutils ; il eust beau apres mille raisons alleguées en vain, se jetter jusques dans l'eau pour arrester son cheval par la bride, lors qu'elle passoit un ruisseau qui separe les deux Royaumes ; il falust qu'elle se precipitât elle mesme dans sa ruine, ne se pouvant imaginer qu'Elisabeth

'oulust en sa personne
tioler tous les droits di-
'ins & humains, & don-
ier à la posterité le plus
ernicieux exemple que
Prince donnera iamais.
Ce que neantmoins elle
ie laissa pas de faire,
omme nous dirons dans
a suitte.

Quelques tristes que
oient les advantures dõt
ious venons de parler,
n peut dire toutesfois
que ce sont comme les
leurs des espines qui
ont suivre. Nous allons

voir Marie dans la necessité de deffendre son hóneur contre l'Escosse, de disputer sa vie contre l'Angleterre, & de mandier dequoy vivre en France. Des Sujets vont décrier leur Reine par les plus noires calomnies qu'une malice enragée puisse inventer; une parente paroistra alterée du sang de sa parente, & le plus riche Royaume du monde accordera à peine, par les malheurs du temps, la subsistance

à celle à qui il avoit autresfois donné sa Couronne avec tant de plaisir.

Apres que Marie eust quité les Frontieres d'Escosse, elle depécha aussitost un Gentilhomme à Elisabeth, avec le signe d'amitié qu'elle avoit receu d'elle, qu'on appelle en ce pays-là *token*; c'estoit un Diamant qu'Elisabeth luy avoit envoyé, lors qu'elle revint de France en Escosse, à quoy elle avoit respon-

du par un ſemblable preſent ; & elles eſtoient convenuës toutes deux, lors qu'elles auroient beſoin l'une de l'autre, qu'elles n'auroient qu'à mõtrer ces Diamans. Bien que Bucanan ait composé une Epigramme qui ſe trouve encore dans ſes Poëſies, ſur celuy que Marie envoya, toutefois il n'en dit rien dans ſon Hiſtoire, mais c'eſt aſſeurement parce qu'ayant pour principal but de cacher les defauts d'E-

lisabeth, il n'a point voulu toucher une circonstance qui découvre son manquement de foy, Marie escrivit aussi cette Letre à Elisabeth.

* *MA tres-chere sœur, sans vous faire le recit de tous mes malheurs, puis qu'ils vous doivent estre connus, ie vous diray que ceux d'entre mes Sujets à qui i'avois fait plus de bien, & qui m'avoient le plus d'obligation, apres s'estre soûlevez con-*

* Canden.

tre moy, m'avoir tenu en prison & traittée avec la derniere indignité, m'ont enfin entierement chassée de mon Royaume, & reduite en un estat, qu'apres Dieu ie n'ay plus d'autre esperance qu'en vous; permettez donc s'il vous plaist, ma chere sœur, que i'aye l'honneur de vous voir au plustost, afin que ie vous puisse entretenir au long de mes affaires. Cependant ie prie Dieu qu'il vous comble de ses faveurs, & qu'il me donne la patience & les

nsolations que i'attends e recevoir de sa sainte gra- par vostre moyen.

Marie en partant de)undrenen descendit à Vvirkinton, premiere lace d'Angleterre, de à Cokirmont, & de Cokirmont à Carlei, toû-ours sur la route de Lon-re, où elle pretendoit oir la Reine. Mais elle stoit bien loin de son onte, Elisabeth qui l'a-oit envoyée prier par un Gentilhomme depesché

exprés pour ce ſujet, a-
pres la perte de la der-
niere bataille, de ſe re-
tirer en ſon Royaume,
où elle offroit de l'aller
recevoir juſques ſur la
Frontiere, ne la vit pas
plutoſt en ſa puiſſance,
qu'elle luy fit connoiſtre
quelles avoient eſté ſes
intentiōs paſſées, & quel-
le ſeroit ſa conduitte à
l'advenir. Elle luy apprit
par une reſponce qu'elle
receut à Carlei, qu'elle
pretendoit eſtre le Iuge
des crimes dont on l'ac-

cusoit, & non pas l'azile de son innocence; de maniere, qu'elle la pria de trouver bon de ne le la pas voir encore qu'elle ne se fust purgée d'une infinité de choses que ses Sujets publioient contre son honneur. Et tout d'un temps elle envoya ordre qu'apres l'avoir retenuë à Carle, le Milort Scrup, qui commandoit aux Contrées qui regardent le Septentriõ, la conduisit à Bolton, où elle despescha enco-

re François Knollis, Capitaine de ses Gardes, couvrant le tout du pretexte d'assurer sa personne contre les entreprises de ses Sujets qui pourroient faire attenter à sa vie, au milieu mesme de l'Angleterre. Et toutesfois ce Capitaine des Gardes la traitta tres-cruellement, & luy fit souffrir mille indignitez.

Ce fut à Marie à dissimuler ce qu'elle n'étoit pas en estat d'empescher, ainsi bien qu'elle

le connuſt qu'eſtant née Reyne, elle ne pouvoit avoir d'autre Iuge que Dieu de qui ſeul tous les Souverains tiennent leur Couronne, neantmoins s'apercevant aſſez qu'il luy faudroit accepter telles conditions qu'il plairoit à Eliſabeth de luy impoſer, elle la reconnut pour Iuge, de peur de l'avoir pour partie. Elle luy écrivit donc qu'elle eſtoit tres-aiſe qu'elle voulut ſe rendre arbitre des differends qui

estoient entre-elle, & ses Sujets s'assurant que son innocence luy paroîtroit si claire & si évidente, qu'elle quitteroit bien-tost en sa faveur la qualité de Juge pour prendre celle de Protectrice; mais qu'elle la supplioit à mesme temps tres-humblement de ne donner cette commission à personne qu'à elle-mesme. Elle luy remontroit qu'outre que sa qualité sembloit ne pas permettre qu'une Reyne parût

supplia͞te devant d'autres que devā͞t une Reine cō͞me elle, la meshanceté de ses adversaires, estoit si grande que cela joint à cō͞noissance qu'ils avoiē͞t de leur peu de Iustice, feroit qu'ils n'espargneroient rien pour corrompre les Juges. Elisabeth ne parut pas d'abord éloignée de ce parti, elle luy donna par sa réponse toute sorte d'esperance; de maniere que la Reyne trompée par cét artifice, rompit un der-

nier coup qui la pouvoit sauver.

Tandis qu'elle fuyoit en Angleterre, ceux de ses Sujets qui luy estoiēt demeurez fidelles, ramassoient du monde de tous costez pour venir à son secours. Entr'autres, le Comte d'Argil avoit déja passé la riviere de Dinnone, à la teste de trois mille hommes, & les Hamiltons l'attendoient avec pareil nombre de gens à Glasco, rendez vous de toutes

les trouppes, les Comtes de Carsilis & de Montgōmeri les y estoiēt aussi venus joindre ; de façon que Murrhay ne se sentant pas le plus fort, eut recours à Elisabeth. Il luy remontra que tout ce qu'il avoit fait iusques alors alloit devenir inutile, si elle n'y mettoit la main. Elisabeth donc pour ne pas perdre le fruit de toutes ses pratiques passées, dépescha à Marie pour luy representer combien ses Su-

jets seroient opprimez par cette Guerre, qui n'estoit point du tout necessaire, puis qu'elle luy promettoit en parole de Reine de l'aller restablir sur le Thrône avec toutes les forces de son Royaume. Marie adjoûtant foy à toutes ces belles promesses, pour tesmoigner à Elisabeth la confiance qu'elle avoit en elle, enne voulãt point d'autre secours que le sien, manda à ces Seigneurs de licencier leurs

Trouppes, & de ſe retirer chez-eux Si bien que l'intention d'Eliſabeth, ayant eu tout le ſuccez qu'elle en avoit attendu, * Murrhay qui vit les ſerviteurs de la Reyne diſperſez, ſe ſerviſt de leur deſunion pour les ruiner ; il fait mourir les uns, exile les autres, & les contraint enfin tous d'aller chercher ailleurs un azile contre ſa fureur. Ce n'eſt pas qu'il ſe trouva bien eſtonné, lors que pour donner quelque

* *Canden.*

couleur à toute sa conduitte passée, ayant voulu faire le procedz à ceux qu'on soupçonnoit d'avoir trempé dans la mort du Roy, ils l'en chargerent avec Bothuel, ce qu'ils maintinrent iusques au dernier soupir. Neantmoins, comme il estoit en estat, & de ne rien aprehender, & de tout entreprendre, il ne laissa pas de faire nommer par les pretendus estats du païs, des Commissaires pour aller pour-

suivre devant Elisabeth la condamnation de leur Reyne, ceux qui eurent cette commission furent le Comte de Morton qui avoit tué le Roy, l'Evesque des Orcades qui avoit presidé à la cassation du premier Mariage de Bothuel, afin de luy faire espouser la Reine, le Commandeur de Dumfermelin, le Baron de Lindesay, Jacques Macgil, & Henry Balneaux, qui avoient tous quatre esté des Iuges qui

avoient absous Bothuel du crime dont ils l'alloient alors accuser avec la Reyne. Ils avoient pris pour leur Advocat George Bucanan, qui apres avoir fait vingt métiers au sortir du premier, qui estoit d'estre Cordelier, couronnoit une si belle vie par l'accusation de celle qui l'avoit sauvé du feu, comme il alloit estre brûlé pour crime d'heresie. Ces infames avoient la hardiesse de prendre la

qualité de Deputez de Iacques VI. Roy, n'ayant pas honte de faire demander à un enfant la mort de sa mere. D'autre costé l'Evesque de Rosse, Guillaume Baron de Levinthon, Robert Baron de Boidin, Gauvin, Commandeur de Kilvinin, Jean de Gourdon, & Iacques Cocfurn, parurent pour la deffense de leur Reine, faisant en cette occasiō un personnage aussi glorieux pour eux,

& pour leur posterité, que celuy des autres paroistra infame à tous les siecles futurs.

Cependant Marie qui avoit esté long temps entretenuë de l'esperance de n'avoir point d'autre Iuge qu'Elisabeth mesme qu'on luy promettoit de iour à autre de luy faire voir, connût à la fin que ce n'estoit qu'un artifice dont on l'avoit deceuë, pour en obtenir ce que nous avons dit. Ainsi elle de-

meura d'accord de reconnoiſtre tels Iuges qu'il plairoit à la Reine de nommer. L'Angloiſe n'avoit garde de permettre que la choſe ſe paſſaſt devant elle , l'évidence des raiſons de Marie luy eut cauſé ou la neceſſité de l'abſoudre , ou la honte de faire paroître ſa malice, ſans ſe pouvoir décharger du blaſme ſur ſon Conſeil, comme elle faiſoit ordinairement lors qu'il falloit donner quelque action

violente à ses soupçon
ou à sa politique; ou
qu'une infinité de Le
tres que Marie luy en
pû monstrer, par lesque
les elle luy promett
toute sorte de bon tra
tement & d'accüeil, l'en
sent convaincuë trop
siblement de sa perfid
Apres donc luy avoir
legué pour excuser u
conduitte si barbare, to
tes les raisons qu'on pe
apporter lors qu'on n'
a aucune qui soit non se
lement legitime, m

encore apparente, elle nomma Commissaires, pour connoistre de cette cause en sa place, Thomas Houvard Duc de Nortfolc; Thomas Raclif Comte de Suffex, & le Chevalier Rodolphe Sadler, les envoyant à la ville d'Yorc où cette affaire se devoit vuider. Cependant le Comte de Murrhai qui se défioit de la capacité, ou plutost de la méchanceté des pretendus Deputez du Roy, ne s'en vou-

lant rapporter qu'à luy-mesme, se rendit aussi à la mesme ville, sous pretexte d'aller de là rendre conte à Elisabeth de ce qu'il avoit fait en Ecosse. Il s'estoit fait accompagner du Baron de Levingston qu'il avoit trompé, en luy faisant croire qu'il n'entreprenoit ce voyage que pour moyenner une bonne paix, mais le Baron voyant tout le contraire par sa cõduite, non seulement il le quitta, mais encore il passa

du costé de la Reine, & se monstra un de ses plus zelez deffenseurs.

* D'abord que Marie fut entrée en Angleterre, comme la fuitte de Bothuel jointe à ce que ses ennemis publioient de son mariage, la faisoient regarder comme une veuve encore à marier, le Comte de Leicestre à qui Elisabeth avoit autresfois donné esperance de l'épouser, ne se put empécher de for-

* *Canden.*

mer quelques idées là dessus, il crut que sa mauvaise fortune & le besoin qu'elle avoit d'une Reine qu'on estimoit qu'il gouvernoit à sa volonté l'auroit radoucie. Ainsi lorsque Elisabet entroit en matiere sur la Reine d'Escosse, le Comte de Leicestre témoignoit une certaine pitié, qui se faisoit, d'autant plus remarquer que le souvenir de ce qui s'étoit passé autrefois, avoit jusque alors produit un ef-

tout contraire en luy.
Iſabet qu'on peut dire
oir eſté la femme la
us adroite de ſon ſiecle
en eſtant aperceuë, cela
e ſervit pas peu à aug-
menter la haine qu'elle
portoit déja à cette Rei-
ne, de façon qu'apres
avoir fait en ſorte que le
Duc de Nortfolc decou-
vrit cette diſpoſition du
Comte, elle le nomma
pour preſider à ce Iuge-
ment. Elle s'imaginoit
qu'eſtant extremement
jaloux de la puiſſance du

Comte, la crainte qu'il auroit qu'il ne devint heretier de la Couronne d'Angleterre en espousant Marie, le porteroit à la condamner. Mais elle se trompoit alors dans ses mesures, & l'amour estoit de la partie en cette occasion, non pour la faire condamner, mais pour la faire absoudre. Le Duc qui estoit Gouverneur de la partie d'Angleterre qui regarde l'Escosse, s'y estant rencontré lors du passage de Ma-

, l'estoit allé saluer.
disgrace pour ainsi di-
, adjoustant de nou-
les graces à sa beauté
:urelle, elle luy avoit
:u si charmante , que
is qu'il connoissoit
umeur de sa Maistres-
qui prenoit ombrage
tout, sa civilité ne se
oit pas terminée à une
ıle visite. Ainsi bien
ıe cette entreveuë
:ust pas eu de suitte à
gard d'Elisabeth, elle
ı eut neantmoins une
:s grande au sien, la

pitié qu'il conceut pour cette belle infortunée, fut bien-tost soustenuë de l'amour, & cet amour approuvé par l'ambition; & s'il n'en fit rien paroistre, comme la Commission qu'Elisabeth luy donna est une marque asseurée, c'est qu'il sçeut mieux dissimuler en cette occasion que le Comte de Leicestre.

Estant donc allé à Iorc avec les autres Commissaires, les deputez de la

Reine d'Ecosse presenterent les premiers ses deffenses par escrit ; elles contenoient qu'apres que le Comte de Morton & les autres Factieux eurent levé une Armée sans son ordre. ils l'avoiét menée en prison. & traitée avec la derniere indignité, & qu'en suitte le Comte de Murrhai s'étoit emparé du Royaume, & rendu Maistre absolu de tout ; de sorte que s'estant sauvée de prison elle avoit esté obli-

gée apres une ſeconde deffaite de ſes trouppes, de venir chercher un azile en Angleterre. Quelques iours enſuitte les pretendus Deputez du ieune Prince preſenterent un cahier rempli de mille calomnies contre l'honneur de la Reine. Ils l'accuſoient entr'autres crimes d'avoir fait tuer le Roy Henry, par Bothuel, puis d'avoir permis qu'il l'enlevaſt, & de l'avoir épouſé. Ce qui avoit pouſſé à

ce

ce qu'ils disoient, les principaux Seigneurs du Royaume à prendre les armes pour punir le meurtrier de leur Roy, & pourvoir au salut du petit Prince, dont la vie n'estoit pas en seureté. Quant à ce qu'ils avoiēt mis la Reyne en prison, ils alleguoiēt que c'étoit, parce que bien qu'elle eust commandé à Bo-buel de ne se representer jamais devant elle, l'ayāt reconnu coupable, elle n'avoit pas laissé de faire

force menaces à re
ces Seigneurs; de faç
qu'ils avoient esté ob
gez de la mettre h
d'estat de leur pouv
nuire. Ils concluoie
enfin que s'estant dem
se du Royaume en
veur de son fils, qui av
esté couronné Roy s
la Regence du Con
de Murrhay, comme
bon ordre que ce Con
avoit mis aux affair
avoit aussi-tost rendu
calme au Royaume,
estoit necessaire si

'ouloit procurer le bien le l'Escosse de laisser les hoses en l'estat qu'elles stoient, en declarant la ession de la Reyne valable.

Tout cela ayant esté plainement refuté par es Deputez de la Reyne, qui firent voir comme c'estoient eux qui avoiét fait tuer le Roy par Bothuel, & ensuitte contraint Marie, le cousteau sur la gorge, à l'espouser, l n'estoit pas necessaire d'avoir des yeux pour

voir la meſchanceté de ces Rebelles. Ainſi le Duc de Nortfolc joignant à ce qu'il ſentoit déja pour cette Reyne une connoiſſance parfaite de ſon innocence, il luy ſembla que l'honneur autant que l'amour & l'ambition le devoient obliger à luy rendre ſervice. Cependant ce n'eſtoit pas une choſe facile; car le malheur de cette Reyne infortunée, eſtoit ſi grãd, que quoy que ſes Iuges euſſent pouvoir de la

condamner, ils n'avoient pas celuy de l'absoudre. Ils sçavoiét qu'Elisabeth qui avoit fait joüer toute cette tragedie, avoit moins pretendu luy donner des Iuges que des bourreaux, ce qui faisoit qu'ils ne luy pouvoient sauver la vie, sans mettre la leur en danger. Toutesfois, comme l'amour est ingenieux, cette passion fit trouver le moyen au Duc de Norfolc d'éviter ces deux precipices. Les preten-

dus Deputez du ieune Roy avoient avancé force calomnies contre la Reyne, mais sans en prouver aucune; aprés quoy ils concluoient comme nous avons dit, à cequ'elle fust privée de la Couronne. Le Duc leur ordonna de montrer les pieces qui iustifioient tant d'accusations, & qui faisoient voir qu'ils avoient esté en droit d'user de cette violence envers leur Souveraine. Comme ils n'en avoient

aucune, dont la fausseté ne fust visible, le Comte de Murrhai qui connut bien à l'air dont le Duc fit cette demande que quelque puissant mobille le faisoit agir, songea aussi-tost à luy oster la connoissance de cette affaire. Il iugea qu'étant instruit des intentions de la Reyne, il ne vouloit pas les executer, puis qu'il pretendoit agir dans les formes en une affaire qu'il sçavoit être contre toutes les formes.

Cependãt, il ne luy
pas aisé de devir
cause qui luy faisoi
immoler sa fortune
le salut d'une incoı
La perfidie qui luy
naturelle ne luy pei
toit pas de croire q
conscience fut plus
sante dans un Court
que les volontez d
Reyne, & de sa Mais
se. Venant donc à se
venir là-dessus, qu
Duc avoit veu Marie
qu'elle vint en An
terre, il ne fist plus au

doute de ce qui ne se trouva que trop vray. C'est pourquoy, comme c'en eust déja esté trop pour luy de rencontrer un Juge integre sans en trouver un favorable à sa partie, pour accrocher l'affaire, & chercher cependant le moyen d'avoir d'autres Juges; il fit responce qu'il ne produiroit aucun des papiers qu'il avoit, que les Juges ne promissent au nom d'Elisabeth d'abandonner entieremẽt Ma-

rie, & de prendre la protection du jeune Prince. Cette chicane estoit ridicule, mais quand elle l'eust esté encore davantage, elle n'eust pas laissé de produire l'effet qu'il en attendoit, puis que s'il desiroit passionnemẽt d'oster la connoissance de cette affaire au Duc, le Duc ne le souhaitoit guere moins. Ainsi les Iuges ayant réparti qu'ils n'avoient aucun pouvoir d'Elisabeth de promettre ce que le Comte

r. Murrhai demandoit,
a envoya un Deputé à
tre Reine de chaque
osté pour sçavoir ses in-
ntions. Murrhai ayant
oulu accompagner le
in sous quelque pre-
texte supposé, il obtint
autres Commissaires
d'Elisabeth nomma sur
heure, ce furent le Châ-
lier Bacon, & les Cô-
s d'Arondel, de Lei-
stre & de Clinton Ad-
iral du Royaume. Mur-
ray ayant donc produit
vant eux premierè-

ment quantité de Lettr
& de Vers tres-passion
nez, & remplis mesm
d'infamies; qu'ils pre
tendoient que Marie a
voit escrits à Bothuel
en suitte trois Contract
de mariage faits avec l
mesme Bothuel; l'un d
vivant du Roy Henry
l'autre incontinent apre
sa mort; & le troisiesme
lors qu'elle l'épousa, &
plusieurs autres chose
semblables, toutes d
l'invention de Bucanan
Il y fut si bien respondu

par les Deputez de Marie, qui firent voir que Murrhai contrefaisoit l'écriture de leur Reine; que céla joint à quantité de contrarietez qui se rencontroient dans tous les actes, l'a firent absoudre de tous les crimes dont on l'accusoit. MURHAI ne l'ayant pû perdre par cette voye, il en essaya une autre apres avoir lié amitié avec le Comte de Leicestre, le plus grād favory d'Elisabeth, * il luy découvrit l'intentiō

* *Canden.*

de ſa Maiſtreſſe ſur le ſujet de Marie, comme elle la vouloit ruiner à quelque prix que ce fuſt. Il adjouſta qu'il en ſçavoit le moyen, pourveu qu'il l'y vouluſt ſervir, & à meſme temps il luy apprit l'amour du Duc de Norfole. Le Comte à qui l'ambition avoit fait reſſentir plus que de la pitié pour les malheurs de Marie, voyant par ce recit qu'il n'y falloit plus ſonger, ne fut pas faſché d'avoir un moyen

ntre les mains de per-
e le Duc de Nortfolc,
ont la grandeur faisoit
mbre à la sienne, & de
vanger à méme temps
e mépris que Marie a-
oit autresfois témoigné
our sa recherche; ainsi
promit à Murrhay de
ire tout ce qu'il vou-
oit. Celuy-cy donc as-
uré du Comte, abor-
un iour le Duc, &
res plusieurs discours
luy témoigne que l'u-
ique remede aux mal-
eurs de Marie & de

d'Escosse, estoit qu'elle se mariast à quelque Seigneur Anglois dont les biens répondissent à Elizabeth, que sa cousine n'entreprendroit rien cótre ses interests. Et pour mieux couvrir encore sa fraude, il ajouste que celuy qui luy sembloit le plus propre à cela, estoit le Comte de Leicestre; qu'estant Favory d'Elisabeth, elle seroit ravie de le voir sur un Throsne, & occuper une place qui luy donnoit de grands

mbrages ; qu'ainsi, il le
upplioit de le servir dans
ette affaire qu'il vouloit
hoyenner pour rendre
e calme à sa Patrie, a-
res tant d'années de
troubles.

Le Duc de Nortfolc
ue son amour rendoit
veugle, ne considerant
as qu'un homme qui
enoit de monstrer tant
e perfidie envers sa
eine, ne pouvoit pas
estre si fort changé tout
coup, qu'il fust dans
 dessein sincere de la

servir, crut tout de bonne foy; ce qui luy fit recevoir ce discours de la mesme maniere que fait un homme à qui on propose de marier une personne qu'il aime ardemment, à un autre. Ainsi apres avoir fait une réponse embarassée qui apprit bien tost au Comte le succez de son dessein, il luy tesmoigna qu'il ne croyoit pas que Marie fust fort disposée à épouser le Comte, que l'ayant desia refusé, son honneu

eroit indispensable-
nent engagé à ne le pas
ccepter dans un temps
u'on ne pourroit attri-
uer son consentement
u'à la violence, outre
ue sa naissance n'estoit
as assez relevée pour as-
irer à un party si consi-
erable. * Murrhay luy
epartit à cela que s'il y
ouloit songer pour luy-
néme, il seroit encore
lus disposé à le servir,
uis qu'estant le plus
uissant Seigneur d'An-
leterre, il possedoit tou-

* *Canden.*

tes les qualitez necessaires à un mari de la Reyne d'Escosse qui estoit heritiere d'Elisabeth. Que premierement il estoit né dans le païs dont les Loix interdisoient la Couronne aux Estrãgers; il y possedoit quantité de biens, de parents, & d'amis, qui le mettoiẽt hors de crainte du costé mesme d'Elisabeth : Et en dernier lieu, cõme il n'avoit qu'une fille environ de l'âge du Prince d'Escosse, il seroit aisé de

faire un double mariage pour plus grande ſeureté. Enfin il conclud que Marie apres avoir épouſé * un enfant, un fol, & un furieux devoit ſe marier encore une fois, afin de pouvoir dire qu'elle avoit épouſé un homme. Il n'en faloit pas tant à une auſſi grande paſſion que celle du Duc; les remercimens qui furent toute ſa reſponſe, acheverent de faire goûter au Comte la ſatisfactiõ d'a-

* *Canden.*

voir extrémement bi
reüssi dans son entrep
se. Ce n'estoit toutesfi
que le premier pas, &
faloit que Marie y e
part, afin que ce co
attirast sa ruine. Il luy f
dõc sçavoir par un nom
mé Melvin, que si el
vouloit espouser un gr
Seigneur d'Angleterr
elle seroit incontina
restablie dãs son Roya
me; Marie qui connoi
soit assez le Comte,
donna pas d'abord da
le piege; elle respo

dit qu'elle attẽdoit sa delivrãce de sa bonne sœur la Reyne d'Angleterre. Cela ne rebutta point toutesfois le Comte; mais voyant que l'Evesque de Rosse Agent de Marie remuoit tout pour le service de sa Maistresse, il jugea qu'il seroit plus aisé de le tromper, c'est pourquoy l'ayant abordé, il luy tesmoigna que tout ce qu'il avoit fait iusques alors contre sa sœur n'estoit que parce qu'il l'avoit cru

coupable du meurtre de ſon mari; mais maintenant qu'il avoit reconnu ſon innocence, il eſtoit tout à fait diſpoſé à la ſervir, & à la tirer d'un eſtat où la haine d'Eliſabeth étoit pour la retenir long-temps; qu'il en avoit rencõtré le moyen, qui étoit de la faire épouſer au Duc de Nortfolc, à qui en ayãt parlé, il l'avoit trouvé diſpoſé à tout entreprẽdre pour ce ſujet. L'Eveſque qui ne pouvoit pas ſe perſuader que le Duc

Duc voulut eſtre de la partie pour perdre Marie par une trahiſon, aprés avoir paru eſtre fort dans ſes intereſts, ce qui avoit meſme fait dire publiquement à Eliſabeth, que cette Reyne ne mãqueroit iamais d'Advocat, tant que ce Duc vivroit, crut d'abord toutes choſes ; de maniere qu'ayant traitté là-deſſus avec le Duc de Nortfolc, il ne fiſt enſuitte aucune difficulté de ſe rendre le Mediateur de la recon-

ciliatiõ de Murrhay av
ſa Maiſtreſſe. Cepend
parce qu'il faloit p
d'un moyen pour fa
reüſſir cette entrepri
Murrhay fait courir
bruits par ſes Partiſa
que Marie * avoit c
tous ſes droits, & ſur l'
coſſe, & ſur l'Angleter
à Henry de Valois D
d'Anjou, & meſme
cette ceſſion avoit
ratifiée en Cour de R
me. Eliſabeth qui ig
roit comme les autr
la cauſe de ces bruits

* *Canden.*

fut extrémement allarmée ; & sa crainte s'augmenta encore bien davantage, lors qu'elle eust surpris des Lettres que Murrhay faisoit escrire à Marie exprés, afin qu'elles tombassent entre les mains d'Elisabeth. Elles s'adressoient à ses Sujets d'Escosse ; Elle leur tesmoignoit apres plusieurs plaintes de mauvais traitemens qu'on luy avoit fait, qu'elle seroit bientost secouruë par une autre voye que par celle

d Elizabeth. Cela jetta l'Angloise dans une grande inquietude, elle ne sçavoit s'imaginer d'où pouvoit venir ce secours. Car du costé de la France, bien loin d'avoir sujet de rien aprehender, le Roy Charles IX. l'avoit envoyé prier par un Ambassadeur extraordinaire de ne se point mesler des troubles de son Royaume, qui l'empeschoient assez de broüiller ceux de ses voisins. Quand au Duc d'Albe, il avoit si mal

t ses affaires l'année
ecedente cõtre les Re-
:lles des Païs bas, ap-
llez Gueux, qu'il n'é-
it pas en estat de pou-
oir rien entreprẽdre de
ng-temps. Pendant
'elle estoit dans ces
aintes, où le Comte
Murrhai ne la jettoit
ie pour l'en tirer bien-
st d'une façon qui avá-
st ses desseins, le Com-
de Leicestre pour iouer
n personnage, & en-
ger le Duc de Nortfolc
une maniere qu'il ne

s'en pût ny dédire, ny se guarentir de peril: apres le dénouëment l'extrigue, fait monter Trocmorton sur le theâtre pour y joüer le personnage que nous allons dire. Celui-cy à sa priere va trouver le Duc, & luy remontre de bonne foy en ami, & comme en secret, que sçachant qu'il songeoit à la Reyne d'Escosse, il le venoit avertir que le Comte de Leicestre avoit la mesme pensée, & qu'ainsi y ayant

apparence que la faveur de la Reyne le feroit preferer, il devoit quitter cette recherche qui ne feroit qu'accroistre les soupçons d'Elisabeth, sans qu'il en tirast aucun avantage; mais bien que le Duc fut fort surpris de discours, toutesfois parce qu'il craignist que Throcmorton n'eust autre intention que de le sonder là-dessus, il nia fortement d'y avoir iamais pensé, adjoûtant qu'il seroit tres-aise que

peril, outre qu'il se char-
geoit d'obtenir l'agrée-
ment de la Reyne, qui
estoit ce qu'il y avoit de
plus delicat en cette af-
faire ; luy advoüa nette-
ment sa disposition à
l'égard de Marie, & mes-
me en quels termes il en
estoit avec le Comte
de Murrhay. Le Comte
de Leicestre luy fist une
repartie conforme à son
premier discours ; c'est à
dire, remplie de mille
offres de services. En
maniere que le Duc p

faisant plus aucun doute du succez de ses pretentions, en escrit à Marie, comme d'une affaire faite, & en obtint mesme le pardon de Murrhay qu'il luy montra devoir estre le premier instrument de leur mariage, & ainsi de sa delivrance. Si bien que comme la plus grande marque de bonté est de ne pouvoir croire la meschanceté des autres, la Reyne ne se doutant de rien moins que de ce qui estoit, l'en-

voya en Escosse avec des Lettres adressantes à ses Lieutenans, qui avoient remis son parti sur pied. Elle leur mandoit encore de mettre bas les armes, & de faire tout ce que le Comte de Murrhay voudroit. Murrhai avant que de partir instruisist le Comte de Leicestre de ce qu'il avoit à faire, qui estoit principalement de ne rien découvrir à Elisabeth du mariage du Duc de Nortfolc, que l'affaire ne fut

n un eſtat qu'elle euſt
ujet de croire que c'é-
oit le dernier article,
où les parties avoient
ongé, que d'avoir ſon
onſentement, & qu'ain-
i cela paſſaſt pour un
rime à ſes yeux. Le Duc
ndormi par le Com-
e de Leiceſtre qui le
payoit ſuivant ces or-
dres, tantoſt d'une ex-
cuſe & tantoſt d'une au-
tre, pourſuit toûjours ſa
pointe, non en politi-
que, & en homme qui
traitoit d'une affaire qui

estoit sa fortune ou sa ruine ; mais en amoureux. Il escrit tous les iours à Marie des Lettres qui ressentoient cette passion, & en reçoit d'elle qui y respondoient autant que son honneur luy pouvoit permettre. Comme le Duc & le Comte de Murrhay l'avoient assurée qu'ils ne faisoient rien que du consentement d'Elisabeth, elle gardoit moins de mesures; iusques-là mesme, qu'elle avoit es-

crit aux Estats d'Escosse pour avoir la dissolution de son mariage avec Bothuel, pretendant qu'il l'avoit trompée, & que la rupture des deux mariages de ce Comte n'estoit pas valable; ce qui estant venu aux aureilles d'Elisabeth, augmenta extrémement son inquietude; de façon, que faisant observer sa prisonniere plus que de coûtume, on remarqua quantité d'allées & devenuës des gens du Duc chez l'Evesque de Rosse,

Ambassadeur de cette Reyne. Ce n'estoit toutesfois rien, & il n'y avoit pas apparence de prendre ombrage du plus grand Seigneur du Royaume sur de si legeres preuves. Ainsi le Duc continuë ses pratiques, ou plûtost ses amours. Mesme ils en vinrent si avant, que les articles du mariage furent dressez, & presentez à Marie, afin qu'elle les signast au mois de May de l'année 1568. Ils contenoient, qu'elle n'entreprendroit

n contre Elisabeth,
contre les enfans
'elle pourroit avoir
: le suiet de la succes-
n d'Angleterre; qu'il
uroit alliance & ligue
ensive & deffensive
tre les deux Royau-
es; qu'elle souffri-
it l'exercice de la Re-
ion Protestante; ac-
rderoit une Amnistie
neralle à ceux de ses
jets qui avoient porté
armes contre son ser-
e; revoqueroit la ces-
n faire de tous ses

droits au Duc d'Anjou, & épouseroit enfin le Duc. Marie promit de signer tous ces articles, à la reserve de celuy qui parloit de la ligue entre les deux Royaumes, qu'elle disoit ne pouvoir passer sans en donner auparavant advis à la France.

* Mais pendant qu'ils contestent sur ce point, Elisabeth découvrît toute cette intrigue ., soit que l'advis luy en fut ve-

* *Canden, Monsieur de Thou.*

nu de la part du Comte de Murrhai , comme il y a apparence , ou que les femmes de Marie n'eussent pû garder le secret, ainsi que plusieurs ont escrit. * Enfin elle en toucha un mot adroitement au Duc un iour qu'elle estoit au Palais de Vvermonster. Elle luy dist de prendre garde sur quel aureiller il appuyoit sa teste. Ensuite estant allé voir le Comte de Leicestre, qui

* *Bucanan.*

eſtoit malade, ou qui faignoit de l'eſtre, comme il avoit ſçeu que la Reyne avoit eu connoiſſance de ce qui ſe traitoit, la crainte qu'il euſt que ſon ſilence ne l'euſt rendu criminel, luy fiſt monter le ſang au viſage ſi-toſt qu'il l'a viſt, Eliſabeth qui s'en apperçeuſt, le remit incontinent par quelques diſcours qui ne témoignoient pas qu'elle fuſt faſchée contre luy; de ſorte que le Comte

prenant alors l'occasion, luy raconta le détail de tout ce qui se passoit ; & comme il n'avoit rien fait que par le conseil du Comte de Murrhay, luy demandant à mesme temps pardon d'avoir tant tardé à luy découvrir ce secret. Elisabeth bien étonnée qu'on en fut venu si avant, sans qu'elle en sçeust rien, pardonna, d'autant plus volontiers au Comte qu'elle n'estoit pas sans amour pour luy, iusques-

là, qu'elle fut long-téps à ne chercher qu'un pretexte honneste pour l'épouser ; elle luy remontra toutesfois doucement le tort qu'il se faisoit de s'embarquer dans des affaires qui ne luy pouvoient apporter que du dommage contre sa bonne Maistresse, de qui il avoit receu tant de graces, & tant de bien-faits. Mais le Duc n'en fut pas quitte à si bon marché ; l'ayant fait appeller, elle luy re-

rocha sa temerité de
retendre estre quelque
hose sans elle, & de
ire ainsi des pratiques
ans son Royaume, &
vec ses ennemis à son
nsçeu, adjoutant que
eu s'en faloit qu'elle ne
e mist entre les mains
le la Justice, d'où il luy
eroit impossible de se
irer sans y laisser la
este; & conclud enfin,
que s'il entreprenoit de
a vie de pareilles cho-
es, elle ne manqueroit
pas de le faire. Le Duc

repartit fort arrogar
ment qu'il n'avoit poi
regardé le mariage
Marie comme une a
liance fort au dessus
luy, qu'il ne s'estim
guerre moins puissa
qu'elle en l'estat où l
troubles avoient redu
l'Escosse : Et enfin, q
s'il avoit songé à l'épo
ser, c'estoit parce que
Comte de Leicestre s
toit chargé d'obten
son agréement ; ma
puisque sa Majesté y t
moignoit tant de rep
gnanc

nance, il estoit tres-
sposé à n'y iamais pen-
r. Quelque colere
l'Elisabeth tesmoi-
nast au dehors de cet-
entreprise, elle en
ssentoit une tres-gran-
ioye. Cela la tira de
peine où elle estoit,
n'avoir rien de plau-
le à respondre aux
mbassadeurs de Fran-
& d'Espagne, sur les
andes instances qu'ils
y faisoient pour la li-
rté de Marie. Comme
a innocence avoit esté

plus forte, & que les ca-
lomnies de ses Sujets,
que la corruption des J
ges, il n'y avoit plus au
cune raison apparen
qui luy pust faire ret
nir une Reyne dans s
prisons; mais lors que
complot fut découver
elle repartit fort rud
ment à l'Ambassade
de France, qui faiso
paroistre le plus de ch
leur pour cette affa
re, que les siens
luy conseilloient p
de donner des moyen

à une perſonne qui faiſoit des pratiques ſecrettes dans ſon Royaume pour le renverſer, qu'ainſi il ceſſaſt de luy en parler davantage qu'elle ne ſe fut miſe entierement hors de crainte. Et tout d'un temps elle fiſt mener Marie du Chaſteau de Bolton, où ſa priſon eſtoit en quelque façon adoucie par une honneſte liberté, en celuy de Vvindefeld, qui eſtoit dans un païs éloigné de

tout Commerce. I
Comte de Hundin
ton qui en este
Gouverneur, la trait
avec la derniere cruaut
Outre qu'il estoit pous
à en user de la sorte p
un desir de faire sa Cou
à Elisabeth, il y avo
encore une raison part
culiere qui l'y obligeoi
Il avoit quelques pr
tentions sur la Couron
ne d'Agleterre ; ain
comme Marie en esto
la premiere heritiere,
vouloit avancer son dro

en la faisant mourir à force de la maltraiter. Il reüssit presque dans ce dessein ; & sans que le Ciel qui gardoit cette Reyne à de plus rudes éprouves la soûtinst par un secours surnaturel, il n'y a point de doute que ses ennemis n'auroient pas esté contraints de verser son sang pour s'en voir delivrer. Les Lettres qu'elle en écrivit au Roy de France, & à Catherine de Medicis, témoignent iusques à quel

exceds elle estoit r
traittée.

Cependant le Co
de Murrhay estoit
Escosse, où il fai
bien ses affaires.
Lettres de la Re
ayant fait desarmer c
qui tenoient pour e
il ne les vist pas plû
hors de deffense, c
acheva par leur ri
de se rendre absolu c
le païs; de sorte qu'ay
écrit au Duc de Nort
de ne se point étor
des menaces d'E

beth, d'autant qu'il avoit des pratiques secrettes en Angleterre, qu'il viendroit bien-tost soûtenir en main armée, le Duc fut assez simple pour se rembarquer encore dans cette affaire sur la foy de ce Comte. L'amour sur lequel la crainte n'a que peu de pouvoir, lors qu'il est violét, y aida beaucoup. D'ailleurs, comme il pensoit qu'il y procedoit avec sincerité, il croyoit le voir en estat

de tirer d'affaires ceux qui s'y engageroient par son Conseil. Ainsi il fait responce au Comte, qui estoit alors Vice-Roy, & tout puissant en Escosse, de faire ratifier la proposition de son mariage par les Estats du Royaume; & que pour la delivrance de la Reine, il s'en déchargeast sur luy, qu'il sçavoit le moyen d'en venir facilement à bout. Murrhay n'eust pas plûtost cette Lettre, qu'il l'envoya à Elisa-

beth. Mais cependant, comme il estoit vray que le Duc avoit une intelligence dans la place, où Marie estoit prisonniere, ce qu'il avoit fait afin d'entretenir un commerce de quelques Lettres avec elle; apres qu'il eust receu celle de Murrhai, il lia si bien une partie pour l'élever par le moyen d'un certain Dacres, Officier du Chasteau, que la chose eust eu assurement le succez qu'il

en attendoit, sans qu'il en empescha luy-mesme l'effet à la veille de l'execution, par la raison que nous allons dire. * L'Ambassadeur d'Espagne avoit paru depuis quelque temps plus échauffé qu'à l'ordinaire pour les interests de Marie, & il avoit fait mesme diverses propositions à Elisabeth pour sa delivrance par l'ordre de son Maistre. Ces empressemens faisant déja soupçonner au Duc, que

* *Camd. &c. Monsieur de Thou.*

ce grād zele n'eust quelque cause qu'il ne connoissoit point, plus forte que le desir de servir une Infortunée, il découvrit une chose qui luy fist craindre que la proye ne fust pas pour luy, si l'affaire qu'il tramoit par le moyen de Dacres s'accomplissoit. Il sçeust qu'il avoit receu une somme considerable d'argent de cét Ambassadeur, & qu'on l'avoit vû plusieurs fois entrer & sortir de chez

luy de nuict. De façon, que cela joint à ce que plusieurs Vaisseaux Espagnols parurent sur la coste d'Angleterre, vers la place où Marie estoit prisonniere, sous pretexte de prendre la route de Flandre, il ne doutta plus que Dacres ne la voulut faire tomber entre les mains des Espagnols pour la marier à Dom Jean d'Austriche, dequoy on avoit déja parlé. Ainsi comme ce n'estoit pas sa pensée de

se charger de tant de risque pour faire present à un autre d'une chose en laquelle il faisoit consister tout son bonheur, il arresta l'affaire. Elisabeth sur ces entrefaites qui avoit esté avertie de tout par le moyen du Comte de Murrhai, qui luy envoyoit toutes les Lettres que le Duc luy écrivoit, apprenant qu'il songeoit encore au mariage de Marie, resolut de le faire arrester, & de l'envoyer à la Tour;

de Londres ; mais le Duc en ayant eu le vent par le moyen de quelques-uns du Conſeil de Marie, qui luy en donnerent ſecrettement advis, il para ce coup en ſe retirant ſans prendre congé de la Reyne, dans la partie Septemtrionnalle d'Angleterre, où il avoit tous ſes biens, & dont meſme il eſtoit Gouverneur. Il fiſt ſçavoir ſeulement en partant à Eliſabeth, qu'il eſtoit bien faſché que

:s calomnies de ses en-
emis l'obligeassent à
ourvoir à sa seureté par
ette voye ; mais qu'il
e l'avoit prise qu'à tou-
:extremité, & que lors
u'il les avoit vû si puis-
ints auprés d'elle, qu'il
'y avoit aucun doute
u'ils ne le perdissent,
il demeuroit davan-
ige exposé à leurs at-
iintes. Elisabeth qui ne
: pouvoit pas avoir de
ərce en une contrée
ù il estoit plus puis-
int qu'elle, luy fist res-

ponse qu'il avoit grand tort de s'estre rendu criminel, ne l'estant pas; que bien qu'on luy eust fait quelques legers raports contre luy, elle n'y adjoûtoit neanmoins aucune foy, le croyant trop zelé à son service pour ne rien faire qui y pust prejudicier; qu'ainsi il ne fist aucune difficulté de revenir à la Cour, puis qu'il l'a trouveroit toûjours disposée, & à écouter ses raisons, & à luy faire

grace dans les choſes où il pourroit s'eſtre écarté de ſon devoir. Ces Lettres, quoy que tres-apparentes, eſtoiẽt trop groſſier pour tromper un homme qui connoiſſoit parfaitement la cauſe ; qui faiſoit tenir ce langage à une perſonne qui gardoit une conduite toute contraire, lors que rien ne l'obligeoit à diſſimuler. Pour la payer donc en meſme monnoye, apres l'avoir remerciée de tant de

bontez, il luy representa qu'on parloit de quelques troubles dans son Gouvernement; ce qui l'empeschoit de s'en pouvoir absenter encore de quelque temps; mais qu'ensuitte il ne manqueroit pas de se rendre auprés de sa Majesté pour recevoir ses commandemens, & luy montrer avec son innocence, qu'elle n'avoit point de plus fidelle sujet que luy. * Mais Eli-

* *Canden. Monsieur de Thou, Journal d'Escosse.*

ſabeth qui en ſçavoit trop pour prendre le change, ne ſe payant pas de ces raiſons, fiſt ſçavoir au Duc par une voye indirecte, que la teſte de Marie luy reſpondroit de toutes les pratiques qui s'étoient braſſées entre-elle & lui. Elle n'ignoroit ni l'amour du Comte, ny le pouvoir de cette paſſion. Ainſi elle prefera cette voye à toutes les autres, qui euſt auſſi le ſuccez qu'elle en attendoit. Le

Duc se vist pris par la partie la plus sensible de luy-mesme, & une si delicate occasion luy fist connoistre iusques à quel point il estoit amoureux ; quoy qu'il sceust bien que les raisons qui faisoient vivre Marie estoiēt trop fortes pour recevoir aucune attainte d'une si foible cause ; son amour toutesfois ne luy vouloit pas permettre de regler sa conduitte suivant ces reflexions. Il se trompoit

néme quelquesfois pour se faire plaisir de ce change de la fortune, en se persuadant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver sa Maistresse, que de donner sa teste. Et si l'amour de la vie paroissoit encore quelquesfois en luy, le tout se terminoit à blâmer sa jalousie d'avoir empesché l'evasion de la Reine, lors que l'affaire fut sur le point de s'executer. Ainsi il se rendit à la

Cour, où il ne fust pas plûtost qu'on le mena à la Tour de Londres. Elisabeth estoit sur le point de nommer des Commissaires pour luy faire son procez ; mais les amis qu'il avoit auprés d'elle firent tant, qu'ils empescherent ce coup, qui eust esté infailliblement celuy de sa ruine. De maniere qu'il en fust quitte alors pour quelques mois de prison, apres quoy il fut élargi & remis au mesme estat

auparavant.
'en estoit assez pour
retirer de toutes ces
tiques, s'il y eust esté
gagé par quelque
re cause que par l'a-
ur. Mais qu'il est
n vray que cette pas-
n bien loin de se gue-
par la resistance, en
vient au contraire plus
olente. Le Duc donc
naginant avoir rendu
grand service à Ma-
par sa prison, ne se
st empescher de luy
écrire, & de l'advertir

à mesme temps de ne se plus fier au Comte de Murrhai, qui avoit découvert tout le complot ; ce qu'il avoit sçeu par le moyen des amis qu'il avoit en Cour. Marie à qui les rigueurs dont on usoit depuis peu envers elle, faisoient rechercher alors tous les moyens possibles de s'en voir délivrée par quelque autre voye, que par celle d'Elisabeth, de qui elle ne devoit plus attendre de liberté

liberté, fist sçavoir au Duc qu'il y avoit un traitté secret entre les premiers Princes de l'Europe, pour moyenner sa delivrance, & rétablir l'ancienne Religion, tant en Angleterre qu'en Escosse, & qu'il y pouvoit entrer, s'il vouloit promettre de se faire Catholique. Luy qui n'estoit pas en estat de rien refuser de tout ce qu'il eust cru estre un acheminement à la possession de celle qui estoit

l'objet de tous ſes vœux, promiſt plus qu'on ne vouluſt. De maniere que cela joint à ſes demarches precedentes qui n'avoient que trop mõtré ſa bonne foy dans le deſir de ſervir cette Reyne, fiſt qu'on ne luy cacha rien d'un complot qui ſe braſſoit alors, dont voicy le détail.

Le Pape Pie V. qui a eſté beatifié depuis peu de jours, n'ayant rien tant à cœur que

de ſignaler ſon Pontificat par quelque grand ſervice rendu à l'Egliſe, exhortoit inceſſamment par ſes Nonces, les Princes Chreſtiens à unir leurs forces pour extirper l'hereſie, qui eſtant alors dans ſa force, faiſoit un extréme ravage preſque par toute la Chreſtienté.

Et bien que ſes ſoins regardaſſent plus particulierement les E-

ſtats ſoûmis au Saint Siege, il reſſentoit neantmoins une tres-grande peine d'entendre dire qu'en Angleterre on menoit tous les iours des Catholiques au ſupplice. Il en avoit eſcrit pluſieurs fois au Roy de France, afin qu'il s'entremiſt à faire adoucir la rigueur des Edits qu'Eliſabeth avoit publiez contre eux. Mais outre que cette matiere eſt extrémement delicate, &

qu'on nuit souvent plus qu'on ne sert à ceux qu'on recommande de cette sorte, le malheur du temps avoit reduit ce Royaume en un estat qu'il avoit alors de plus puissants interests à mesnager avec Elisabeth, que ceux des Catholiques de ses Estats. Ainsi le Saint Pere voyant qu'il n'avançoit rien de ce costé-là, resolust de secourir ces opprimez par une autre voye. Il y estoit encore inci-

té par les Lettres de Marie, qui luy representoit sans cesse que toute son esperance, de mesme que celles des Catholiques des deux Royaumes, estoit en luy. Comme il estoit dans la difficulté d'en trouver l'occasion, * un certain Ridolphi Florentin de nation, qui avoit demeuré quinze ans à Londres dans l'employ de Banquier; de maniere qu'il connoissoit par-

* *Bucanan.*

faitement cette Cour, de mesme que l'estat du Royaume, estant allé à Rome, soit de luy-mesme, ou qu'il en eust charge des Catholiques d'Angleterre, remontra à sa Sainteté les mesmes choses qu'elle avoit déja entendus si souvent. Il adjoûta que le nombre des Catholiques en ce Royaume, étoit beaucoup plus grand qu'on ne croyoit, à cause que sous le regne de Marie d'Angleterre, presque

tout le monde avoient repris l'ancienne Religion, & que si depuis les Grands l'avoient quittée, ce n'avoit esté que par cette pernicieuse maxime qui fait regler dans tous les Cours l'exterieur sur l'exemple du Prince. Qu'ainsi, la pluspart estant encore Catholiques dans l'ame, ils ne cherchoiét qu'une occasion pour découvrir leurs sentimens. Concluant que s'il plaisoit à sa Sainteté de fournir

quelque argent, & obliger le Roy d'Espagne d'envoyer des Païs-bas quelques trouppes de Cavalerie & d'Infanterie ; il n'y avoit point de doute qu'on ne vist bien-tost arriver du remuëment, & que plusieurs ne secoüassent le joug d'une femme, qui n'ayant acquis sa Couronne que par des voix injustes, & illegitimes, estoit obligée d'avoir recours à des moyens de mesme nature pour se la

conſerver. Bien que le Saint Pere n'ajoûtaſt pas foy tout d'un coup au diſcours d'un homme qui pouvoit avoir plus de zele que de prudence, neantmoins comme il ne vouloit rien negliger pour l'avancement d'une affaire qui luy tenoit ſi fort à l'eſprit, il renvoya Ridolphi en Angleterre avec douze mille Ducats pour diſtribuer aux Catholiques, qui eſtoient dans la neceſſité, & luy comman-

da de s'informer plus particulierement des choses qui pouvoient promettre du succez en cette occasion, & de luy en donner advis, avec ordre d'asseurer Marie, & generalement tous les Catholiques, de son affection paternelle, & qu'il n'épargneroit rien pour leur procurer du soulagement. Ridolphi estant de retour à Londres, fait sçavoir à Marie le succez de sa Negotiation; comme elle estoit in-

ſtruite du grand nombre de mécontens qu'il y avoit en Angleterre, ne faiſant aucun doute que l'affaire ne reüſſit, elle connuſt bien qu'il eſtoit neceſſaire avant toutes choſes de s'aſſurer de quelque Chef de conſideration, dont le nom & l'authorité obligeaſſent le Saint Pere à s'y engager. Ainſi ſur ces entrefaites, le commerce ayant recommencé entre elle, & le Duc, apres qu'il fut ſorti

de priſon, elle luy fiſt ſçavoir ce que nous avons dit. Cependant, parce qu'il ne leur eſtoit pas aiſé de traiter immediatement enſemble, à cauſe que toutes les actions de part & d'autres eſtoient obſervées & incontinent rapportées à Eliſabeth, Marie manda au Duc qu'elle ratifiroit tout ce que feroient l'Eveſque de Roſſe ſon Ambaſſadeur, & le Baron de Lidincton. Le Duc donc leur pro-

mist de faire soûlever la partie Septemtrionnalle d'Angleterre, dont il estoit Gouverneur, & qui estoit presque toute Catholique, & d'émouvoir une autre sedition en Irlande, par le moyen des Partisãs qu'il y avoit; adjoûtant qu'il estoit necessaire d'avoir de l'argent, & d'estre secouru de trouppes. Ils l'obligerent d'escrire ces choses à sa Sainteté, & de luy promettre de rentrer dans le sein de

gliſe ſi-toſt que l'é-
de l'Angleterre luy
mettroit. Le Saint
e fort aiſe que les
ſes euſſent un ſi heu-
x commencement,
oigna par ſa réponſe
s'addreſſoit au Duc,
à tous les Catholi-
s d'Angleterre, qu'-
rouveroient toûjours
luy des entrailles de
e; & qu'il emploi-
tout ce qui eſtoit en
pouvoir pour l'avan-
ent de la Religion
holique. Ainſi il pro-

mit de faire tous les frai
de cette guerre, & d
fournir deux cent mill
ducats par avance, &
écrivit au Roy d'Espa
gne de mander au Du
d'Albe Gouverneur de
Païs-Bas, de traiter ave
ceux qui luy seroien
envoyez de la part de
Catholiques d'Angleter
re, à qui en ayant don
né avis, ils deputeren
George de Seton à ce
Duc ; Il luy remontr
qu'il venoit de la part de
Marie Reyne d'Escosse,

: de tous les Catholi-
ues d'Angleterre, pour
ı supplier d'embrasser
ur deffense, & de les
der d'un bon Chef de
uerre & de quelques
oupes. Le Duc qui
roit déja receu ses or-
res du Conseil d'Espa-
ne, luy accorda tout ce
u'il demandoit; sçavoir
x mille hommes de
ied & quatre mille che-
aux, qui iroient des-
endre en quelque port
u Gouvernement du
)uc de Nortfolc. Quand

au Chef, comme il faloit qu'il s'y rendit incontinent, afin de se pouvoir mettre à la teste des Revoltez si-tost qu'ils prendroient les armes, ce n'estoit pas une chose si aisée ; parce que ne pouvant estre qu'un homme de consideration, difficilement pouvoit-il venir sans estre connu d'un païs d'où tout ce qui en sortoit estoit suspect à l'Angleterre ; toutefois la fortune en presenta une oc-

casion qui sembloit estre assez favorable. Il estoit arrivé depuis peu quelque bruit entre l'Espagne & l'Angleterre sur le sujet d'un certain vol, dont Elisabeth pretendoit que le Duc d'Albe n'avoit fait aucune raison. De maniere qu'ayãt fait arrester dans ses ports les vaisseaux, avec tous les effets des Marchands Espagnols, comme on en avoit autant fait en Espagne, cela faisoit craindre une rupture ge-

nerale. Le Duc d'Albe prenant donc l'occaſion de vouloir compoſer ces differens à l'amiable, envoya en Angleterre comme Ambaſſadeur Chyapin de Vitelli Genois, un des plus grands Capitaines de ſon Siecle. Le Conſeil d'Eliſabeth fut long-temps en doute ſi on le recevroit en cette qualité. Sa reputation ne faiſoit que trop preſumer que le Duc d'Albe n'avoit pas donné une Commiſſion apparem-

ment de si peu d'importance, à une personne de cette force, & dont la presence estoit necessaire dans les Païs-Bas, sans quelque plus haut dessein. Neanmoins, comme les choses estoient déja assez aigries, sans donner encore à l'Espagne ce nouveau sujet de mécontentement, on trouva un autre expedient pour le congedier bien-tost apres l'avoir receu. On luy demanda s'il avoit pouvoir de trai-

ter de la reſtitution de l'argent que l'Angleterre pretendoit avoir eſté volé ſur ces Negocians. Comme ce n'eſtoit rien moins que cela qui l'amenoit, ayant reparty que non, on le pria de ſe retirer ; parce que la Reyne eſtoit dans la reſolution de n'entendre à aucun pourparler d'accord, qu'on ne l'euſt ſatisfaite ſur ce poinct. Ainſi il fut obligé de repaſſer la mer ſans avoir rien fait, les choſes

n'ayant pû eſtre en eſtat dans le temps qu'il ſejourna à Londres.

Fin de la ſeconde Partie.

MARIE STVART,

Reyne d'Eſcoſſe.

Nouvelle Hiſtorique.

TROISIESME PARTIE.

A PARIS,
Chez Loüis Billaine, au ſe-
cond Pillier de la grande Salle du
Palais, au grand Ceſar.

M. DC. LXXV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

MARIE STUART,

Reyne d'Escosse.

Nouvelle Historique.

TROISIESME PARTIE.

CEPENDANT * le Saint Pere n'oubliant rien de son costé pour faire

* *Canden. Bucanan.*

reüssir une entreprise qu'il croyoit estre un coup d'estat pour la Religion Catholique, excommunia Elisabeth par une Bulle qui la declaroit décheuë de la Couronne d'Angleterre, & dispensoit ses Sujets du serment de fidelité. Il eust mesme des Agens si zelez à Londres, qu'ils allerent afficher une copie de la Bulle à la porte de l'Eglise de Saint Paul; & comme on estoit en peine qui avoit fait un

oup si hardy, ils se pre-
ntèrent eux-mesmes,
souffrirent constam-
ent les tourmens qu'on
ur fist endurer. Sa Sain-
té pensoit que quelque
épris que cette Reyne
moignast pour l'autho-
té du Saint Siege, cela
e laisseroit pas de faire
npression dans l'esprit
es Catholiques de son
oyaume, & renouvel-
roit en quelque ma-
iere cette horreur que
ous les Peuples con-
oivent naturellement

contre les Destructeurs des anciennes Religions.

En effet, on en vist bien-tost les suittes, la partie Septentrionnalle de l'Isle, & toute l'Irlande, où la pluspart du Peuple estoit Catholique, prirent les armes, portant des drapeaux, sur lesquels il y avoit un Crucifix, & un Calice representez, pour montrer que tout le but de cette Guerre estoit de restablir la Religion Catholique. Mais com-

me cela se fist par une émeute populaire, & avant que les affaires fussent bien disposées, c'est à dire, avant que le secours qu'on attendoit de Flandres fut arrivé, cette prise d'armes, ne produisist rien. Elisabeth envoya de fortes armées cõtre les Rebelles qui les défirent en deux ou trois rencontres; de sorte que la Populace s'estant rebutée, & ayant mis bas les armes, les Chefs qui avoient obeï en cette

occasion, furent obligez de chercher leur Salut dans la fuitte ; ce qui fist qu'Elisabeth ne sceust point que le Duc de Nortfolc eust part à cette conspiration. Toutesfois, connoissant bien que ce n'estoit pas un effet du hazard ; mais qu'il y avoit plusieurs des plus qualifiez de ses Sujets qui y estoient engagez, & mesme peut-estre Marie & l'Espagnol, comme il en couroit un bruit par toute l'Angle-

terre, * pour se fortifier contre tant d'ennemis, elle crust devoir mettre la France de son costé, & faire en sorte que la consideration de ses propres interests, la separast de ceux de la Reyne d'Escosse, pour lesquels ce Royaume se monstroit fort zelé. Voicy la maniere dont elle s'y prist.

* Catherine de Medicis ayãt fait tirer l'horos-

* Camdenus Histoire d'Elisabeth.

* Dondini. De ce que fist le Duc de Parme en France.

cope de tous ſes enfans, on luy avoit diſt qu'ils auroient tous chacun une Couronne ; pour aider donc la Prophetie en cette occaſion, elle avoit eu iuſques alors ſouvent la penſée de propoſer à Eliſabeth d'épouſer Henri Duc d'Anjou ſon ſecond fils, depuis Roy de France. Et ſi elle ne l'avoit pas fait, c'eſtoit parce qu'elle croyoit connoiſtre aſſez les intentions de cette Reine ſur cette

atiere, pour eſtre aſ-
urée d'un refus. Eliſa-
eth qui n'ignoroit rien
e ce qui ſe paſſoit dans
ous les cabinets des
rinces de ſon temps, la
riſt par ce foible, &
engagea par un dou-
le intereſt à luy en
aire la propoſition.
Henry Prince de Navar-
e, depuis Roy de Fran-
e, eſtoit alors Chef des
Huguenots qui venoiẽt
e faire bien de la peine
Catherine, & au Roy
Charles IX. Eliſabeth

luy fait parler de mariage, sans que cela parust venir d'elle, & à mesme temps fait courir de faux bruits que cette affaire estoit fort avácée. Dés ce moment Catherine de Medicis met tout en usage pour en arrester le succez. Elle fait sçavoir à Elisabeth que l'alliance qui estoit entre les deux Royaumes, ne permettoit pas qu'elle épousast un Prince, qui estant vassal de la France, en estoit

aussi comme l'ennemi declaré, adjoûtant que si elle vouloit songer au mariage, elle luy offroit son fils le Duc d'Anjou, Prince extrémement bien fait de corps & d'esprit, & qui venoit de se signaler par le guain de deux batailles, où il avoit commandé en Chef.

Elisabeth accepta le parti; de façon que des Commissaires de part & d'autres ayant esté nommez pour convenir des

conditions, il n'eſtoit plus queſtion que d'en demeurer d'accord. Et cependant à l'ombre de ce Traitté qui la mettoit hors de crainte que la France ſe reſſentiſt du mauvais traitement fait à Marie, elle en negotie un autre avec le Comte de Murrhai, pour perdre cette Reine. Comme il eſtoit tout puiſſant en Eſcoſſe, à cauſe de ſa qualité de Vice-Roy, il n'apprehendoit rien tant que la

delivrance de la Reyne; qui l'eust dépoüillé d'une authorité qui ne luy appartenoit pas. C'est pourquoy il estoit perpetuellement à solliciter Elisabeth de s'en défaire, l'accusant pour ce suiet de conspirer sans cesse contre elle. Elisabeth se trouvoit fort embarassée; car elle ne sçavoit ny comme retenir plus long-temps Marie dans ses prisons, ny comme la perdre, ny comme la delivrer, les

ſuittes de tous ces trois partis, luy ſemblant également perilleuſes. Elle euſt donc recours à une autre voye. Elle convient avec le Comte de Mubay de la luy livrer entre les mains pour en faire ce qu'il voudroit, à condition qu'il luy envoyeroit le ieune Prince ſon fils, qui ſeroit toûjours élevé à ſa Cour iuſques à ce qu'il fut parvenu en ſa Majorité. Ce coup eſtoit la perte de l'un &

de l'autre, s'il eust esté executé; mais le Ciel qui avoit de grands desseins sur ce Prince, le sauva d'une façon miraculeuse. Elisabeth, dont la Politique estoit de garder toutes les apparences, vouloit faire croire en perdant Marie, qu'elle luy donnoit la liberté. Ainsi son dessein estant de la faire reconduire fort honorablement en son Royaume, il faloit que le Comte de Murray la vinst recevoir sur

la frontiere d'Escosse avec le plus grand nombre de trouppes qu'il pourroit, afin qu'elle ne fist que passer d'une prison à l'autre. Il s'y achemine donc ; mais comme il estoit à Limnuch, & que sa partie sembloit si bien liée, que rien au monde ne paroissoit capable de la rompre, un des Hamiltons qu'ils avoient tous extrémement persecutez, comme Partisans de la Reine, luy tira de cheval

un coup de piſtolet au milieu de quantité de Seigneurs qui l'environnoient, & picquant auſſi-toſt vers la Marine ſe ſauva en France, ſans avoir iamais pû eſtre attaint, quoy qu'il y euſt plus de cent chevaux à ſa ſuitte. Eſtant depuis à Paris, * on le ſolicita ſous promeſſe d'une grande recompenſe de tuer l'Admiral de Colligni; mais il reſpondiſt courageuſe-

* *Canden, Hiſtoire d'Eliſabeth.*

ment qu'il ſçavoit venger ſes injures, & non pas celle d'autrui. Pour le Comte de Murthay, ſi-toſt qu'il ſe viſt bleſſé & en eſtat de n'en pas réchapper, il teſmoigna par ſes diſcours emportez qu'il n'avoit iamais eu aucune Religion durant ſa vie; il maudit cent fois ſon ſort; & ſans vouloir écouter ny Preſtre ny Miniſtre, il mourut comme il avoit veſcu.

Cette mort eſtonna

ort Elisabeth, voyant ar là toutes ces mesures ompuës, & qu'il fa-oit recourir à d'autres noyens pour se garen-ir du peril, où elle royoit que la prison de Marie la mettoit. Pre-nierement donc elle it en sorte que le Comte de Lenox, ayeul u jeune Prince, est reé Vice-Roy à la pla-e de Murrhay, afin 'entretenir toûjours les esordres en Escosse, arce que la pensée où

estoit ce Comte, que Marie avoit trempé dans la mort de son fils, coupoit chemin à tout accomodement avec ceux du parti de cette Reine, qui avoient remis sur pied un corps d'armée assez considerable. Ensuitte elle traitte plus serieusement l'affaire du Duc d'Anjou. De sorte qu'il n'y a point de doute que ce mariage ne se fut accompli sans l'article de la Religion, Elisabeth ne voulant

point accorder que le Duc lors qu'il seroit son mari fist dire la Messe publiquement, & Catherine de Medicis refusant tout à plat de passer cét article.

Pendant que cette affaire se traitoit, le Pape, le Duc de Nortfolc, & l'Evesque de Rosse, ne perdoient pas de temps; bien que le peu de succez de la Rebellion arrivée en Angleterre & en Irlande les eust en quelque façon rebutez,

toutefois ce n'estoit pas jusques à un poinct que cela pust esteindre entierement le zele du Saint Pere, l'ambition d'Espagne, l'amour du Duc de Nortfolc, & la fidelité de l'Evesque de Rosse. Ainsi apres qu'ils eurent demeuré quelque-temps en repos, pour revenir de la consternation où la défaite de leurs gens les avoit jettez, Marie comme la plus interessée, recommença à songer aux

moyens de se delivrer. Elisabeth qui l'entretenoit toûjours d'un vain espoir de liberté, afin de l'empescher par là de prester son nom aux conspirations qui eussent pû se former contre elle, luy proposa enfin de la renvoyer dans son Royaume, si elle vouloit s'obliger à interdire pour jamais tout exercice de la Religion Catholique en Escosse, renoncer à la succession de la Couronne d'Angleterre, &

luy livrer ſon fils pour eſtre toûjours nourry auprés d'elle. Bien que Marie n'euſt pas deſſein d'accorder ces cōditions, toutefois elle ne les refuſa pas entierement, par les raiſons que nous allons dire. Elle fait ſçavoir au Roy d'Eſpagne qui ne témoignoit plus la meſme chaleur qu'auparavant pour ſa delivrance, que ſe voyant abandonnée de tous les Princes Chreſtiens, elle eſtoit dans la reſolution s'il ne
la

a secouroit, de passer les Articles qui alloient à l'entiere destruction de la Religion Catholique, dont il estoit alors le plus zelé Deffenseur. Cette demarche porta coup, Philippe II. qui vouloit déja mal à Elisabeth, à cause qu'elle avoit donné retraite à ceux des Païs Bas qui s'étoient voulu retirer en Angleterre, promist toute sorte d'assistance à Marie, & à cet effet écrivist au Duc d'Albe de

traiter de nouveau avec ses Deputez. * Marie luy ayant donc envoyé Rudolphi, dont nous avons parlé, on demeura d'accord de ces conditions; Que le Prince d'Escosse seroit envoyé en Espagne pour estre élevé à la Cour du Roy Philippe; Que le Duc d'Albe feroit descendre en Angleterre sous la conduite d'un bon Chef, six mille hommes de pied & trois mille chevaux, & qu'ensuite lors que la Reyne

* Cand. p.

ſeroit delivrée, ce qui ſe devoit faire par le moyen d'une intelligence, le Duc de Nortfolc l'épouſeroit. L'affaire fut conduite comme toutes les autres, c'eſt à dire jusqu'au poinct de l'execution; mais le Ciel ne vouloit pas que la captivité de cette Reyne finiſt, de ſorte qu'elle renforçoit ſes fers toutes les fois qu'elle eſſayoit de les rompre, ainſi qu'il arriva en cette occaſion. Rudelphi qui eſtoit allé

negotier pour elle auprés du Pape & du Duc d'Albe, se trouvant alors à Bruxelles auprés de ce dernier, envoya à Marie le recit du succez de sa Negotiation, avec quelques Lettres pour elle, pour l'Ambassadeur d'Espagne, & pour l'Evesque de Rosse, par la voye d'un certain Charles Baillif Flamand, qui l'alloit trouver. Bien que l'Evesque de Rosse luy eust mandé de remettre le pacquet entre

des mains du Gouverneur de Calais, afin qu'il le fist tenir comme de sa part à l'Ambassadeur de France : Neanmoins, soit que Bailli ne le jugeast pas necessaire, ou pour d'autres raisons, il ne le fist point ; de maniere qu'estant passé à Douvres, comme il avoit esté autrefois au service de Marie, il fut aussitost arresté & foüillé. Le pacquet de Lettres ayant esté trouvé sur luy, on le porta au Baron de

traitement qu'à Bailli, & se deffit des chifres & de tous les papiers qui luy pouvoient faire du mal. Ainsi le Cõte de Sussex, qui eut cette Commission, ne trouva rien dans sa maison de tout ce qu'il cherchoit, ce qui n'empescha pas qu'il ne le voulust interroger dans les formes comme un criminel; mais l'Evesque s'estant toûjours deffendu sur le privilege de sa qualité, qui le dispensoit de rendre rai-

son de ses actions à autre qu'à son Prince, il n'en pût rien tirer. Il luy donna neantmoins des Gardes, & l'envoya ensuitte dans une Isle écartée par ordre d'Elisabeth. Toutes ces choses donnoient fort à penser à cette Reyne; il couroit outre cela un certain bruit, que la Reine d'Escosse seroit bientost délivrée, & la Religion Catholique rétablie en Angleterre; ce qui la iettoit dans de

terribles inquietudes. Elle estoit presque obligée à ne plus songer au mariage du Duc d'Anjou. Car outre que ses Sujets luy avoient témoigné qu'ils ne souffriroient iamais un Roy qui fit profession publique de la Religion Romaine le Roy d'Espagne qu'elle commançoit à ne vouloir plus fascher, luy avoit fait dire qu'il alloit rompre avec elle, si elle songeoit davantage à cette alliance

Ainsi ne se pouvant plus aider de cét appui pour se tirer de crainte; comme toute son apprehension venoit du costé de Marie, elle crust que le moyen de l'empescher de luy nuire estoit de la priver de ceteste de liberté qu'elle luy avoit laissée iusques alors. Elle reduit donc tous ses Officiers au nombre de dix, & ne luy laissa qu'un Prestre pour toute consolation spirituelle. Bien que cela, joint à l'empri-

ſonnement de l'Eveſque de Roſſe, fut pour rompre fort toutes les meſures qu'on avoit priſes pour ſa delivrance, neantmoins le tout auroit eſté heureuſement executé ſans qu'Eliſabet qui avoit perpetuellement l'œil aux champs, depuis ce qui eſtoit arrivé à Bailli, découvrit toute l'affaire. Le parti qui tenoit pour Marie en Eſcoſſe ne ſubſiſtoit que par le peu d'argent qu'elle y faiſoit tenir; ce

qui ne pouvoit pas neãtmoins eſtre grande choſe, parce qu'elle n'avoit autre bien que ſon doüaire de France, dont elle eſtoit meſme mal payée par les malheurs du temps qui mettoient tout ce Royaume en combuſtion. La grande rigueur dont on uſoit envers elle, l'obligeant alors de recourir à des voyes extraordinaires pour envoyer cét argent, * elle en fiſt tenir une ſomme à l'Ambaſſadeur

* *Candem.*

de France, afin qu'il trouvast moyen de le faire rendre en Escosse. Cét Ambassadeur qui apprehendoit de perdre le credit qu'il avoit auprés d'Elisabeth, ce qui luy donnoit moyen de servir Marie, s'il paroissoit tremper dans des pratiques secrettes, pria le Duc de Nortfolc de prendre cette Commission. Ce qui luy estoit d'autant plus facile, qu'il estoit Gouverneur de la partie d'Angleterre, qui

confine à l'Escosse ; il le fit, & l'envoya pour ce sujet à un Bourgeois de Sal ope, qui estoit à luy, avec ordre de le faire tenir au Baron de Herisci en Escosse. Mais côme les Officiers de la Doüanne d'Angleterre qui se tiennent sur les frontiers du Royaume, pour recevoir les droits des marchandises qui se transportent au loin, eurent demandé ce que c'estoit, en voyant passer cét argent qui estoit cacheté, leur

ayant esté respondu que c'estoit de l'argent blãc, vn Commis connust au poids qu'il faloit que ce fut de l'or, & ainsi que la somme fut considerable ; c'est pourquoy le tout fut arresté & envoyé au Conseil d'Elisabeth. On approfondit aussi tost d'où cét argent venoit, & par quelle voye on le faisoit tenir. Si bien que le Duc de Norfolc s'y trouvant meslé, il fut mené à la Tour de Londres, on

riſt pour pretexte qu'il
ſtoit criminel de Leze-
Majeſté, du moment
u'il avoit eu commer-
e avec le Baron de He-
ſei, qui avoit eſté de-
laré ennemi de la Cou-
onne d'Angleterre, à
auſe que dans les der-
ieres troubles excitez
ar les Catholiques en
e Royaume, il s'eſtoit
pproché de la Frontie-
e avec un corps d'ar-
ée pour les ſecourir:
Mais un crime ſi leger
'eſtoit pas pour perdre

le Duc, & par consequent pour rompre ce qui se brassoit pour delivrer Marie, sans que luy-mesme par son imprudence se precepita dans sa ruine. Si-tost qu'il fut emprisonné, Elisabeth qui presuma bien qu'il ne s'estoit pas chargé de rendre ce dernier service à la Reyne d'Escosse, qu'il n'y eust quelque plus grand Commerce entr'eux, dont elle n'avoit pû rien apprendre, quelque peine

qu'elle y eust pris, luy fit dire que s'il luy vouloit tout découvrir, non seulement elle luy pardonneroit, mais encore elle luy feroit épouser cette Reyne. Le Duc, dont l'esprit n'estoit pas de la trempe de celuy d'Elisabeth, donna aussitost dans le piege, & racompta qu'il avoit toûjours entretenu Commerce avec elle, bié que ce ne fut que sur le sujet de l'amour sans qu'elle luy eust iamais proposé,

n'y luy voulu écouter aucune entreprise contre son service, adjoûtant qu'on en pouvoit voir les preuves par toutes les Lettres qu'elle luy avoit escrites; qu'on trouveroit en un certain endroit de sa maison, qu'il enseigna luy-mesme, où il tenoit tous ses papiers secrets, dont il n'y avoit que luy & ses Secretaires qui eussent connoissance. On y alla; les Billets galands, & qui

parloient de leur futur mariage, furent trouvez, & avec cela bien autre chose, à quoy le Duc ne s'attendoit pas. Comme le Pape estoit le principal mobile de toute cette grande entreprise, qui devoit bientost produire des effets si extraordinaires, Marie * luy écrivoit souvent, & recevoit aussi de ses Lettres. Les unes & les autres estoient écrites en chiffres d'une

* *Candem, Histoire d'Elisabeth.*

differente maniere.:.
les apportoit toutes
le Duc de Nortfolc
un de ses Secretaires
avoit la claye des
chiffres, copioit en
racteres communs
les qui estoient po
Pape, & les donnoi
suite à l'Ambassa
d'Espagne pour les
faire tenir ; & si c'e
pour Marie, il les tr
crivoit en d'autres
fres, qui estoient
siens, & qu'elle l
aussi facilement que

'acteres communs. Le
ıc avoit beau com-
ındet toutes les fois
'il en venoit, à Herc-
lc son Secretaire, de
ûler les Originaux
res qu'il les avoit
ınscrits, il n'en faisoit
en, mais les laissoit
us en cét endroit ca-
ıé, dont nous venons
; parler. Si-bien qu'on
s y trouva tous, entre-
ıtres une Lettre que
Iarie écrivoit au Duc,
ıns laquelle elle luy
ımoignoit que puis-

qu'elle ne devoit plus attendre de delivrance du costé d'Elisabeth, elle estoit resoluë de se la procurer par d'autres voyes dans lesquelles s'il l'aimoit comme il luy vouloit faire croire, il la pouvoit bien servir. Ces mots en apprirent plus à Elisabeth qu'elle n'en vouloit sçavoir, & qu'il n'en faloit pour perdre le Duc. On le met entre les mains des Commissaires; il est interrogé, & il confesse tout, main-

tenant

tenant neanmoins, toûjours que la conſpiration ſe terminoit à delivrer la Reyne d'Eſcoſſe pour l'épouſer, ſans qu'il euſt deſſein de rien attenter ny contre Eliſabeth, ny contre ſa Couronne. Il fut condamné à recevoir le ſupplice dont on punit les criminels de leze-Majeſté en Angleterre. Apres qu'ils ſont à demy étranglez, le Bourreau leur ouvre le ventre & en tire le cœur, dont il leur bat le viſage. Eli-

ſabeth neantmoins luy fiſt grace de ce genre de peine, ordonnant qu'il auroit ſeulement la teſte tranchée. Elle luy laiſſa meſme trois mois, ou pour ſonger à ſa conſcien, ou pour ſe reſoudre à la mort; Il s'y preſenta enfin, & fiſt paroître tant de foibleſſe en cette occaſion, où un grād courage teſmoigne toûjours ce qu'il a eſté, qu'il n'y euſt plus lieu de s'étonner qu'une entrepriſe qui eſtoit appuyée ſur luy n'euſt pas

reüſſi. Il appella plu-ſieurs fois Eliſabeth ſa bonne Maiſtreſſe, pen-ſant par là obtenir ſa grace; & luy qui s'eſtoit offert à ruiner la Reli-gion Proteſtante en An-gleterre, & à y rétablir la Catholique, mourut, pour ainſi dire, en Mini-ſtre; il teſmoigna n'a-voir iamais eu aucun Commerce avec le Pa-pe, ny promis de chan-ger de Religion, mais qu'il s'eſtoit laiſſé em-porter à la violence de

ſa paſſion, à laquelle il n'avoit pû rien refuſer, quoy que tout ſe fut terminé au deſſein de la ſatisfaire, ſans avoir iamais eu aucune penſée contraire au reſpect dû par un ſujet à ſa Souveraine. Le Pape ne puſt apprendre qu'une entrepriſe qu'il meditoit depuis ſi long temps, euſt manqué à la veille de ſon accompliſſement, ſans en reſſentir la derniere douleur; il fut pluſieurs iours ſans vouloir preſ-

que recevoir aucune conſolation. * Le Roy d'Eſpagne n'en fut pas moins affligé, & il dit tout haut devant le Cardinal d'Alexandrie, que iamais conſpiration n'avoit eſté mieux cõcertée, receuë avec plus d'aplaudiſſement, tenuë plus long-temps cachée entre un grand nombre de gens qui y avoient part, & plus facile à executer; d'autant qu'il aſſu-

* *I. Hieroſme à Catena dans la Vie du Pape Pie V.*

roit qu'en vingt-quatre heures, il eust esté aisé de faire passer une assez grande quantité de troupes de Flandres en Angleterre pour emporter d'assaut la ville de Londres, & s'emparer ensuitte de tout le Royaume à l'aide des Catholiques qui devoient tous prendre les armes. Elisabeth voulut proceder contre Marie, comme contre une coupable; mais elle soustint toûjours avec cette fermeté,

qui semble naturelle à
eux qui naissent pour
orter des Couronnes,
qu'elle n'avoit rien fait
qu'elle ne pût faire;
qu'estant née Reine, el-
e ne pouvoit sans la
erniere injustice estre
etenuë prisonniere;
qu'ainsi il luy avoit esté
ort permis de tenter sa
elivrance par toutes
ortes de moyens. Eli-
abeth qui n'estoit pas
n estat de pousser plus
oin sa violence, à l'égard
e cette Reyne, les affai-

res de France & des Païs-bas n'estant pas encore assez broüillées pour la mettre hors de crainte de ces deux costez, se contenta pour cette fois d'augmenter les horreurs d'une esclavage qui ne luy laissoit plus que le nom de Reyne. Et si quelquesfois elle l'entretenoit de quelque ombre de Traitté, c'étoit pour achever de luy faire perdre ce titre, qui estoit déja presque tout effacé par

l'indignité des traittemens qu'elle avoit eus à souffrir. Non seulement cette entreprise ne reüssit point, mais encore elle empescha qu'õ ne songeast à d'autres qui se terminoient simplement à delivrer Marie de prison, dont le succez estoit infaillible. Un Capitaine des Gardes d'Elisabeth, qu'elle avoit envoyé auprés de cette Reyne pour s'en assurer davantage, ayant senti pour elle cette m

me passion qui venoit de faire perir le Duc de Norfolc, proposa à l'Evesque de Rosse des moyens si faciles de l'enlever, lors qu'elle sortiroit pour prendre l'air, comme on luy permettoit de faire une fois la sepmaine, que sans qu'il craignist de quitter le certain pour ce qui ne luy sembloit pas l'estre, en donnant par là ombrage au Roy d'Espagne; il est sans doute qu'elle trouvroit pas fini ses iours

dans une prison, & par
a main d'un bourreau.

Pendant qu'elle fai-
oit agir tous les Prin-
es pour sa delivrance,
lle n'estoit pas en in-
uietude pour elle seu-
e. Les affaires d'Escos-
e, & l'amour qu'elle
voit pour son fils, luy
enoient extrémement
u cœur. D'autant plus
ue sçachant qu'Elisa-
eth y entretenoit des
oubles continuels, el-
'en pouvoit apprendre
ieunes nouvelles par-

ticulieres. Elle avoit ſçeu avec la derniere douleur la perte de la fortereſſe de Dumbrinton, qui eſtoit à couvert de tout, horſmis des ſurpriſes. Ceux de ſon parti s'y retiroient, lors qu'ils ne ſe ſentoient pas les plus forts, & ſortoient delà à tous momens pour ſurprendre les Ennemis ; ce qui empeſchant Eliſabeth d'être abſoluë en Eſcoſſe, l'obligeoit en quelque façon à ne pas faire mou-

rir sa prisonniere. Mais les Factieux espierent tant l'occasion de la surprendre, qui estoit l'unique moyen par où ils pouvoient s'en emparer, qu'ils en vinrent enfin à bout. Un matin qu'il faisoit un grand broüillart, ils planterent des échelles contre le rocher du costé que la place estoit la plus forte, & qu'ainsi on faisoit moins garde, le lieu paroissant inaccessible : ayant gagné de cette sorte l'endroit où

le rocher preſtoit pied, quoy qu'avec aſſez de peine, ils grimperent en s'aidant des mains iuſques au plus haut de la forterelle. Bien qu'ils fuſſent en petit nombre, & qu'il euſt eſté aiſé de leur faire deſcendre tout d'un coup, d'où ils n'étoient montez qu'avec un extréme travail, neantmoins ſi-toſt qu'ils parurent, l'étonnement que cauſa une choſe ſi inopinée fut ſi grand, que toute la garniſon

enfila, non sans se precipiter les uns les autres, une sente qui conduisoit à la mer l'Archevesque de saint André, de la Famille des Hamiltons s'y estant trouvé fut pendu, sous pretexte qu'il avoit trempé dans la mort du Roy. Et plusieurs fugitifs d'Angleterre qui s'étoient aussi retirez dans cette forteresse comme en un lieu assuré, eurent mesme traittement. Le Comte de Lenox qui estoit Vi-

ce-Roy, ayant esté assassiné, le Comte de Marie qui luy succeda fut tué au bout de treize mois. Apres quoy Elisabeth fist tõber cét employ entre les mains du Comte de Morton, le plus grand ennemi de Marie, qui avoit assassiné son second mary, & contraint le troisiéme de s'enfuir. Il continua contre le fils, la rage qu'il avoit exercée contre le pere, & contre la mere, & le reduisist, quoy qu'il

fuſt déja grand, ſous une infame ſervitude, qui éveillant la vigueur de ce jeune Prince, luy fiſt concevoir la penſée d'être Roy autrement que de nom. Il en fait parler à ſes oncles des Guiſes, dont l'argent entretenoit la faction de ſa mere dans le païs. Pour ne pas laiſſer eſchaper cette occaſion, ils luy envoyerent le Comte d'Aubigni de ſa meſme maiſon, perſonnage doüé de toutes les qualitez ne-

ceſſaires pour conduire & faire reüſſir une grande entrepriſe. Le ſuccez reſpondit à l'attente qu'on en avoit euë. Il ſe miſt à la teſte des trouppes qui tenoient pour la Reyne, & fiſt ſi bien qu'il enleva, non ſeulement le Roy aux Factieux, mais encore ſe ſaiſiſt de Morton, à qui on donna auſſi-toſt des Iuges pour luy faiſon procez, comme coupable de la mort du Roy Henry. * Il con-

* *M. le Labeureur ſur Caſtelnau.*

tout, & advoüa
me luy & Bothuel
ent commis ce meur-
à la sollicitation du
mte de Murrhay, &
la Reyne en estoit
it à fait innocente, ad-
ûtant mesme cette cir-
stance, que quelqu'un
e la compagnie à qui
n avoit persuadé qu'el-
e ne desapprouveroit
pas cette action, ayant
demandé de voir son si-
gne, Bothuel avoit dist
apres plusieurs autres
responses, que le moyen

de tout gaſter eſtoit
luy en parler ; &
bien qu'elle duſt e
réjoüie de ſa mort,
ce qu'il la maltraitoit
trémement, neantm
ſa bonté & ſa douc
eſtoient ſi grandes, q
le ne voudroit ia
permettre qu'on reſ
diſt ſon ſang. Le ie
Roy, de meſme que
coſſe, joüirent peu
temps du bon-heur
leur procuroit la
Adminiſtration du C
te d'Aubigni, qui a

reſtabli le calme preſque par tout. Eliſabeth qui ne manquoit iamais de coudre, comme on diſt, la peau de Renart à celle du Lyon, lors que cette derniere eſtoit trop courte, fait ſçavoir au Côte de Gourie, que s'il pouvoit trouver moyen de ſe ſaiſir du Roy, elle l'aideroit de trouppes pour ſe rendre maiſtre abſolu dans le païs, en qualité de Vice-Roy, & en chaſſer le Comte d'Aubigni. L'eſ-

fet ſuiviſt ſon attente, le Comte ayant un iour invité le Roy à diſner dans un de ſes Chaſteaux qui eſtoit extrémement fort, il le retint prisõnier. Enſuitte, ſe mettant à la teſte d'un parti de Factieux qui l'attendoient, il euſt bien-toſt contraint le Comte d'Aubigni qui n'avoit que peu de trouppes faute d'argent, d'abandonner la partie, & de ſe ſauver en France, où il mourut du poiſon qu'on luy donna

en paſſant par l'Angleterre. Ce n'eſt pas que quelque temps apres, le ieune Roy trouva moyen de ſe ſauver, & enſuitte de ramaſſer pluſieurs de ſes Sujets qui le replacerent ſur le Thrône. Toutes ces nouvelles qui ne venoient à Marie qu'obſcurement, redoubloient plûtoſt ſon inquietude, qu'ils ne l'inſtruiſoient de ce qu'elle avoit à craindre, ou à eſperer. La peur de perdre ſon

fils, ne sçachant pas en quel estat il estoit, luy faisoit negliger souvent des moyens de se sauver qu'on luy proposoit, apprehendant que comme elle devoit estre le prix de sa delivrance, elle ne tombast entre les mains de quelqu'un, qui ne se souciast pas qu'Elisabeth vangeast sur le fils l'evasion de la mere ; ce qu'il y a apparence qu'elle eust fait depuis qu'elle avoit remarqué qu'il ne vouloit plus dépendre

dre d'elle ; de façon qu'elle ne cherchoit qu'un pretexte de s'en défaire.

Cependant, Marie eſtoit reduite au plus pitoyable eſtat, non pas qu'une Reyne, mais que la derniere perſonne du monde puiſſe eſtre. Eliſabeth avoit corrompu tous ſes gens, & juſques à ſon Secretaire ; ſi-bien qu'elle la rendoit coupable, afin d'avoir un pretexte de la rendre

mal-heureuſe. Et ce fut enfin par ce moyen qu'elle la perdit, comme nous dirons dans la ſuite de cette Hiſtoire. Lors qu'elle la vouloit priver de quelque liberté, comme de la promenade, elle faiſoit tomber entre ſes mains par maniere de ſurpriſe, des Lettres écrites par ce Secretaire, qui découvroient qu'elle braſſoit quelque deſſein de ſe faire enlever dans cette occaſion; & ainſi leur-

rant son Conseil & les Ambassadeurs des Princes, de ces fourbes, elle pretendoit authoriser sa vexation. Mais ce n'étoit pas assez à la fortune pour montrer son pouvoir, d'oster toute sorte de liberté à Marie, il faloit encore, pour ainsi dire, luy oster le pain de la bouche. Son doüaire de France, qui avoit esté tout son bien depuis sa detention, luy estoit diminué tous les jours, soit par les mal-heurs du

temps, ou que la politique eust plus de pouvoir sur l'esprit de ceux qui gouvernoient alors, que la Justice. * On voit des Lettres qu'elle écrivoit au Sieur de Mauvissiere, pour lors Ambassadeur de France en Angleterre, par lesquelles, apres luy avoir témoigné qu'elle estoit dans la derniere necessité, elle le prie de luy avancer deux mille écus pour subvenir aux frais de sa table; tout

* M. le Laboureur sur Castelnau.

cela neanmoins ne la toucha point à l'égal de voir son fils agir de concert avec ses ennemis, pour luy faire perdre ce nom de Reyne, que son grand courage avoit toûjours deffendu contre toutes les propositions de liberté qu'on luy avoit faites à cette condition. Comme il ne l'avoit jamais veuë, & qu'Elisabeth avoit pris peine de luy faire bastir l'idée d'une parricide, d'une marastre, & d'une femme

qui avoit eu dessein de le perdre, plustost que d'une mere, ayant atteint l'âge de raison, il aimoit presque autant recevoir la Couronne de la main du Bourreau qui abbateroit sa teste, que de la sienne propre. Premierement, il luy fait parler, incité par Elisabeth, de luy ceder le Royaume, & de se contenter d'une pension proportionnée à sa qualité. Cette proposition faite à une mere d'un grand

courage, par un fils pour qui elle avoit toûjours eu une extréme affe-ction, produisit l'effet qu'on peut s'imaginer; elle témoigna plus de douleur qu'elle n'avoit fait les autres fois, lors qu'on luy avoit parlé de la mesme chose; mais elle fist voir la mesme resistance. Elle répondit courageusement que son fils n'estoit rien sans elle qu'un particulier com-me son pere, & qu'ainsi la Couronne luy appar-

tenant en propre, il devoit ſonger à procurer ſa delivrance pour l'obtenir de ſa liberalité, & non pas à prolonger ſa priſon, dans la penſée de tirer advantage de la violence qu'on luy faiſoit. Ce diſcours mit les affaires au poinct où Eliſabeth les vouloit : Car jettant la mere & le fils en mauvaiſe intelligence, cela rompit toutes les meſures à ceux qui avoient deſſein de delivrer cette Reyne. Le

eune Roy qui commen-
oit à prendre goust aux
ouceurs de la Royauté,
estoit plus sensible
qu'à ce qu'il devoit à sa
mere ; de sorte que pour
s'y maintenir, il obeïs-
soit presque en tout à Eli-
zabeth, de crainte qu'elle
n'accordast une liberté
qu'il eust dû procurer
aux dépens de sa vie, si
la passion de dominer
n'eust pas esté plus forte
en luy que l'amour na-
turel. Voila donc le fils
non seulement separé

des interests de sa mere, mais encore dans d'autres directement opposez; Il restoit à Elisabeth d'en faire autant de la France & de l'Espagne, & de mettre ces deux Couronnes dans un estat qu'elles n'eussent pas trop de tout leur credit auprés d'elle, pour leurs propres affaires; c'est à quoy elle travailla; & elle y reüssit avec le succez qu'on vid accompagner toutes ses entreprises, quelques qu'elles

ayent esté, depuis le commencement de son regne jusques à la fin, puis qu'on peut dire que l'Angleterre fut le seul Royaume exempt durant tout le tẽps qu'elle gouverna de ces troubles intestins causez par la Religion, qui ravagerent alors toute l'Europe.

Dans le temps qu'elle cherchoit l'occasion de rendre à l'Espagne la revange de ce que Philippe II. avoit voulu machiner

contre-elle, les Rebelles des Païs-Bas qu'on appelloit les Gueux, ne ſçachant plus par quel moyen ſe guarantir de tomber ſous un joug qu'ils apprehendoient davantage que la plus infame ſervitude du monde, la vinrent ſupplier d'embraſſer leur protection. Ils luy remontrerent, que l'intereſt de la Religion Proteſtante qui eſtoit tout leur crime, l'y devoit engager, puiſqu'elle eſtoit la premie-

re perſonne du monde qui proteſtaſt cette croyance, outre que c'étoit le ſien propre de ne pas ſouffrir qu'une puiſſance dont l'ambition aſpiroit à l'Empire de toute l'Europe, ſe fortifiaſt dans ſon voiſinage. Elle accepta le party, & y envoya des troupes qui empeſcherent ces Rebelles, avec les autres ſecours qu'ils tiroient de France, d'eſtre incontinent opprimez, comme ils euſſent eſté

infailliblemét s'ils n'euſſent eſtéaidez de dehors.

Pour la France, Eliſabeth eut preſque toûjours un moyen dans ſa manche de la tenir aux arreſts ; c'eſtoit de faire courir des bruits qu'elle s'alloit marier avec quelque Prince Proteſtant. Alors Catherine de Medicis ne manquoit point de luy propoſer d'épouſer un de ſes fils, comme elle fit en ce temps-là.

Henry Duc d'Anjou

yant esté éleu Roy de
'ologne, & ensuitte
yant succedé à la Cou-
onne de France par
e deceds de Charles
X, il ne restoit plus à
stre Roy qu'au Duc
l'Alençon, afin qu'on
pût dire, que la pre-
liction qui promettoit
ine Couronne à tous les
enfans de Catherine de
Medicis fust accomplie.
Ainsi, bien que cette
Reyne eust trouvé des
obstacles insurmonta-
bles, lors qu'on avoit

parlé de marier ſon autre fils Henry, qui eſtoit alors Roy avec Eliſabeth, cela ne l'empeſcha point neantmoins d'en renouveller la pourſuitte pour le Duc d'Alcmon. Soit qu'Eliſabeth euſt changé de sentimens, & qu'elle euſt effectivement intention de ſe marier, ou qu'elle ne vouluſt encore qu'aller à ſon but, elle parut y proceder d'une façon, que toute l'Europe ne

douta plus que l'affaire ne se conclud bien-tost. Des Ambassadeurs d'une qualité trop relevée pour n'estre que les instrumens d'une fraude, furent envoyez de part & d'autre, & le Duc d'Alençon mesme ayant fait vn voyage en Angleterre, Elisabeth luy tesmoigna par un tres-grand accueil qu'elle avoit plus que de la civilité pour luy. Elle l'admit dans son cabinet pendant qu'elle estoit

en deshabiller. Faveur que les Reynes d'Angleterre n'accordent pas mesme à leur maris la premiere Dame d'Atoür, faisant serment lors qu'elle est receuë en cette Charge de ne donner à personne du monde l'entrée de ce Cabinet sans l'ordre exprés de la Reyne. * Ce fut ce qui cousta la vie au Comte d'Essex; car enflé de vanité de ce que sa Reyne estoit amou-

* *Iournal d'Elisabeth.*

euſe de luy, il voulut
nontrer en entrepre-
tant de la voir en cét
tat, iuſques à quel point
l avoit pû luy inſpirer
cette paſſion, puis qu'el-
e le diſpenſoit d'une
egle ſi generale; mais
a temerité fut punie.
Et Eliſabeth dont la
plus forte paſſion fut
toûjours celle de regner,
ne voulant pas donner
une ſi grande marque de
a foibleſſe, qui euſt pû
produire avec le temps
le pernicieux effets im-

mola ſon amour à ſon ambition, en ſacrifiant l'amour à la raiſon d'Eſtat. Ce n'eſt pas que l'amour fiſt une grande reſiſtance, & qui coûta toute ſa vie tres-cher à ſon cœur. Meſme on a eſcrit que quelque hautaine, & quelque Politique qu'elle fuſt, elle teſmoigna durant toute la priſon du Comte d'Eſſex, qu'elle luy pardonneroit, s'il vouloit advoüer qu'il l'avoit offenſée, ce qu'elle luy

nvoya encore repeter
usques sur l'Eschaffaut;
nais son aveuglement
ut si grand, qu'il crut
ne se pouvoit vanger
l'elle qu'en la mettant
dans la necessité de ne
luy point faire de grace,
& en la contraignant,
pour ainsi dire, de perdre son Amant, qui est
une peine mille fois plus
cruelle que la mort,
comme un peut voir en
cette occasion, puisque
pendant qu'Elisabeth
faisoit tout pour sau-

ver ſon Amant, le Comte ne vouloit pas dire une parole pour ſauver ſa vie. Pour revenir au mariage du Duc d'Alençon Eliſabeth qui eſtoit touſiours Politique, horſmis lors qu'elle aimoit, fit cette grande démarche en ſa faveur de l'admettre en ſon cabinet, parce qu'elle en vouloit tirer un effet proportionné. Il faloit le perſuader fortement qu'elle agiſſoit de meilleure foy avec luy qu'elle n'avoit

fait avec le Roy son frere sur le mesme suiet, lors qu'il n'estoit que Duc d'Anjou, afin qu'il s'embarquast dans l'affaire des Païs-bas qu'on luy proposoit alors. Car les rebelles de Flandres voyant qu'il leur faloit un Chef, dont le nom les fortifiast contre la puissance d'Espagne s'étoient venus offrir à luy, le suppliant d'accepter leur Souverainneté; Elisabeth prend donc l'occasion aux cheveux, el-

le remontre à Catherine de Medicis, qui conserva tousiours une tres-grande authorité durant le regne de ses trois fils, qu'elle ne pouvoit pas épouser le Duc d'Alençon, tandis qu'il seroit vn Prince sans Principauté, & sans autre bien qu'un Appanage sujet à un coup de plume; mais que si le Roy son frere vouloit luy donner des forces assez considerables pour se rendre maître des Païs-bas, dont
la

la Principauté luy estoit offerte, elle s'engageoit à accomplir ce mariage aussi-tost aprés. Marie Stuart par ce coup luy demeuroit en proye, puisque la France estoit par là dans l'obligation de ne la pas secourir, & l'Espagne dans l'impuissance. Ce qui arriva en effet; Car Catherine de Medicis acceptant aussi-tost le parti, les articles du mariage de son Fils le Duc d'Alençon, avec Elisabeth sont dres-

ser, * & les Pays-bas qui devoient estre conquis par les armes des François assignez pour constitution dotalle. Si Elisabeth avoit en cela une double intention, & de mettre la France dans ses interests, & d'embarasser l'Espagne, Catherine qui n'en sçavoit pas moins qu'elle en estoit de mesme. Voulant se défaire du Duc d'Alençon, qui venoit de

* *Dondini des choses que le Duc de Parme fist en France.*

broüiller le Royaume par le moyen des Huguenots, parmi lesquels il s'estoit jetté, & d'où on ne l'avoit pû retirer qu'en accordant aux rebelles tout ce qu'ils voulurent, c'en estoit une occasion bien specieuse. D'ailleurs, comme il devoit estre accompagné d'une armée de François elle purgeoit la France de quantité de vagabõds, qui estant accoustumez à mener une vie dereglée ne se pouvoient

passer d'aller à la Guerre. L'entreprise se fit dõc, & eut le succez que tous les Historiens ont escrit.

Cependant Marie ressentoit les effets de tous ces coups de Politique, qui estoient autant de pas qu'on luy traçoit à l'échafaut. Bien qu'Elisabeth choisist les plus barbares Ministres qu'elle eust pour leur confier la garde de sa prisonniere, neantmoins la douceur & les charmes de cette belle infortu-

née faiſoient inconti-
nent une ſi forte impreſ-
ſion ſur leur naturel,
qu'ils devenoient ſuſ-
pects à Eliſabeth, par
ce qu'ils témoignoient
quelque cõpaſſion pour
celle qui eſtoit plainte
de toute la terre, horſ-
mis de ſa plus proche
parente. Ainſi apres l'a-
voir pluſieurs fois chan-
gée de priſon, & de
Geoliers, elle la fit enfin
cõduire à Fodringaie, qui
meritoit mieux le nõ de
cachot que de Chaſteau.

Elle est cõmise à la garde d'un nommé Paulet, le plus cruel homme qui fut au monde, iamais personne ne fist si bien sa Cour à Elisabeth, parce que iamais personne n'exerça tant de cruauté envers cette Reine, il luy avoit osté generallement tous ses Officiers, & iusques à son Aumosnier, afin de l'acheminer par ces rigueurs à la derniere qu'on luy vouloit faire souffrir.

Mais il ne ſera pas hors de propos de dire un mot de Bothuel, & ce qu'il devint, apres s'eſtre enfui d'Eſcoſſe. Il ſe retira d'abord dãs les Orcades, où il exerça quelque temps le meſtier de Piratte; mais enfin ayant eſté défait, bien qu'il euſt pû facilement eſtre pris, neantmoins comme Murrhay & Morthon, apprehendoient qu'ils ne revelaſt tout le ſecret de leur trahiſõ, ils le laiſſerẽt ſauver en Dannemarc, où

ayant demeuré quelque temps à mener une vie miserable, il fut enfin reconnu par des Marchands Escossois. Ils le denoncerent au Roy qui le fit aussi-tost arrérer; ce n'est pas qu'il se trouvoit fort embarassé de la maniere dont il le devoit traitter, ne sçachant si c'estoit un Roy & un Espoux de Marie, un traître & un parricide, ou un particulier & un malheureux. Les Partisans de Murrhai vouloient à

toute force qu'il fuſt traitté en criminel, & que le Roy de Dannemarc luy donnaſt des Juges; mais ce Prince qui ne vouloit pas ſervir d'inſtrument pour aſſouvir la paſſion d'autrui, répondit qu'il falloit que Marie luy en reſcrivîſt: Ce qui fut une des raiſons qui porterent le Comte de Murrhay à propoſer à Marie, comme nous avons dit, d'épouſer le Duc de Norfolc, parce qu'il luy marquoit à mé-

me temps que cela ne se pouvoit accomplir qu'elle n'escrivist au Roy de Dannemarc de faire faire le procez à Bothuel, mais elle tira l'affaire en longueur jusqu'à ce que ayant découvert la continuation des méchancetez de Murthay, elle n'écouta plus aucun de ses conseils, & si elle songea encore depuis à espouser le Duc de Nortfolc, la voye qu'elle vouloit prendre estoit de faire casser son mariage

avec Bothuel par les Estats d'Escosse, sous pretexte qu'il avoit deux femmes vivantes. Ainsi il demeura dix ans dans les prisons du Roy de Dannemarc, où il mourut enfin, non sans soupçon d'avoir esté empoisonné par les prattiques des Factieux d'Escosse. Mais avant que d'expirer il raconta en détail en presence de plusieurs personnes tres-considerables, tout ce qui s'estoit passé dans le meur-

tre du Roy Henry, & comme luy, Murrhay & Morthon y avoient eu seuls part, sans que la Reine y eust trempé en aucune maniere. Le Roy de Dannnemac fut assez genereux pour envoyer cette confession à tous les Princes de l'Europe, sans se soucier des suittes, ni craindre en declarant l'innocence de cette Reine, de se rendre ennemis deux Royaumes, l'Angleterre & l'Escosse, qui faisoient

consister leurs interests à la faire passer pour criminelle. Un témoignage si authentique n'est que trop suffisant pour convaincre de fausseté toutes les calomnies que les ennemis de cette Reine ont fait publier contre sa reputation, par Bucanan, le plus grand Imposteur qui fut iamais. Quelques uns ont escrit que elle eut une fille de ce Bothuel, qui vesquit & mourut Religieuse en un Monastere de Sois-

ſons; mais avec tout le reſpect que ie leur dois, il me ſemble que cela, non ſeulement n'eſt pas vray-ſemblable , mais encore poſſible , en ce que n'ayant demeuré que trois mois avec ce mary, il faudroit ou qu'elle eût eſté groſſe avant ſon mariage, ou qu'elle euſt accouché apres qu'elle en fut ſeparée. Pour le premier, outre que ſa vertu ne le laiſſe pas preſumer, ſes ennemis n'auroient eu que faire de

prendre tant de peine à
la marier, puis que sa
grossesse auroit esté assez
suffisante pour authori-
ser leur vexation, & les
discours qu'ils semoient
de ses amours avec Bo-
thuel. Et pour l'autre, il
luy arriva des circonstan-
ces apres l'avoir quitté,
qui ne permettoient pas
qu'elle fust grosse : com-
me d'estre contrainte
d'aller à pied depuis le
Camp ennemy jusques
à Edimbourg, d'estre
tousiours en prison, ou

obligée de prendre la fuitte, & mille autres violences qu'elle souffrit. D'ailleurs, Bucanan qui luy impose tous les crimes imaginables, n'auroit pas oublié celuy-cy, que ceux qui le faisoient escrire n'auroient pû ignorer. Et enfin, si cela eust esté, elle eust mieux aimé demeurer toute sa vie femme de Bothuel, quoy que traistre, quoy que parricide, que de demander une separation qui l'eust perduë

d'honneur en la rendant mere d'un enfant illegitime. Mais c'est assez sur ce sujet, sur lequel nous ne nous sommes estendus, que pour monstrer au Lecteur l'innocẽce de cette Reine infortunée.

Elle ne fut pas longtemps à s'appercevoir du Traitté fait entre la France & l'Angleterre. Les deux Ambassadeurs de ces Couronnes, qui éclairoient de prés les actions d'Elisabeth à l'égard de Marie, furent

congediez d'une differente maniere. Elisabeth fist rappeller civilement par ses Maistres le Sieur de Mauvissiere, qui avoit toûjours servy la Reine d'Escosse avec tres-grand zele, cõme on peut voir par plusieurs Lettres de remerciment qu'elle luy écrivit, & qui se trouvent dans * une compilation de memoires faite de ce temps ; & l'Ambassadeur d'Espagne eut ordre de se retirer, sous

* *Le Laboureur sur Castelnau*.

pretexte qu'il estoit de toutes les conspirations que l'Escossoise faisoit contre l'Angleterre; mais ce n'estoit pas assez à Elisabeth d'oster tout secours à Marie, il faloit encore qu'elle luy ostast le pain apres avoir tenté inutilement de l'empoisonner; Elle y reüssit si bien, qu'à peine Marie estoit elle payée d'une partie de son doüaire. Elle eust beau écrire des Lettres pitoyables à la Reyne Louyse femme

de Henry III. elle n'avançoit rien, & la politique de ses ennemis rendoit inutils ses larmes & ses soûpirs.

Le Duc d'Alençon étoit au Païs-Bas, où ayant esté proclamé Duc de Brabant, cét ombre de Souveraineté luy faisoit ouvrir les yeux pour celle que le mariage de l'Angloise luy promettoit. Il l'en sollicitoit fortement toûjours par quelque nouveau Courrier; & Elisabeth qui ne

ſe ſoucioit pas de quelques ſuittes que ce pût eſtre du coſté de l'honneur, pourveu qu'elle allaſt à ſes fins, demeura d'accord de tous les Articles, ſans ſe reſerver d'autre moyen de rompre une affaire qu'elle n'avoit jamais bien vouluë que celuy de ſe dédire ſimplement de ſa parole ; ſi-bien que * le Duc d'Alençon s'eſtoit déja réjouy par avance de l'affoibliſſement du

* M. le Laboureur ſur Caſtelnau.

party de Marie en Escosse, dans des Lettres qu'il écrivit sur ce sujet à l'Ambassadeur de France en Angleterre ; mais il eust tout loisir dans la suite de s'en affliger : Car Elisabeth qui n'avoit parlé de l'épouser, que pour empescher que la France n'envoyast du secours en Escosse, se voyant hors de crainte de ce costé-là, témoigna un refroidissement sur ce mariage, qui pouvoit passer parmy les po-

litiques pour un refus. De maniere que cela joint au mauvais succez que le Duc d'Alençon eust ensuitte dans son entreprise des Païs-Bas, le fist mourir peu de temps apres ; ce qui delivra Elisabeth de la peine d'expliquer plus clairement son manque de parole.

Cela n'empeschoit pas qu'il ne se brassast tousiours quelques pratiques pour la delivrance de Marie, ou plustost

quelque trahiſon pour ſa perte ; car comme ſon ſecretaire eſtoit gagné, ainſi qu'elle dit elle-méme peu avant que de mourir, toutes les démarches qu'on faiſoit pour ſa liberté, eſtoient autant de coups qui avançoient ſa ruïne. Trocmorton avoit eſté employé par Eliſabeth dans les affaires d'Eſcoſſe, durant que Marie eſtoit encore ſur le Thrône, il connoiſſoit à fonds la grandeur de l'injuſtice

qu'on

ı'on luy faiſoit , & il
; pouvoit ſonger ſans
ɔrreur qu'il euſt eſté
nſtrument de ſa perte,
liſabeth s'eſtant ſervie
: luy pour conſeiller à
ſarie de ſe retirer en
.ngleterre. Comme il
ſt difficile qu'une paſ-
on demeure long-tẽps
ans l'ame, ſans produire
la fin quelque effect, il
onceut le deſir de la
ervir , & de la tirer
'un endroit où on pou-
'oit dire qu'il l'avoit mi-
e. Dans un voyage qu'il

fiſt en France, ayan
communication avec
certain Morgan q
faiſoit les affaires de
rie: Ils reparlent enſ
ble de faire rentrer le
pe & le Roy d'Eſpa
dãs une ligue pour de
ner Eliſabeth, & deli
la Reine d'Eſcoſſe.
eſtant là-deſſus ret
né en Angleterre, i
ſe pût empeſcher
faire courir quel
bruits; entr'autres la
d'eſcrire directeme
Marie ne luy ſemb

pas seure, il la voulut réjoüir par quelques signes qui luy fissent concevoir de bonnes esperances. Il luy fist tenir plusieurs emblemes. * qui sembloient promettre la fin de sa captivité, entr'autres ceux-cy, un Argus avec tous ses yeux endormi par Mercure, qui joüoit de la musette. & au bas ce vers,

Avecque la douceur il ferme tous ses yeux.

* *Cambden, Histoire d'Elisabeth.*

Un Mercure qui coupoit la teste à un Argus, qui gardoit un tresor.

Une tige enfoncée dans un tronc d'arbre, & liée de tous costez avec des chaisnes, & ce vers au bas,

Ie sçais me faire jour à travers tant de chaisnes.

Une palme courbée, & repoussant une nouvelle tige, & ce vers au dessous.

Vne forte vertu ne peut estre abbatuë.

Il y avoit aussi une Ana-

;ramme , qui faisoit
rouver dans *Maria Ste-*
'arta , veritas armata,
Foutes ces choses qui
'enoient incontinent à
ia connoissance d'Elisa-
eth par la trahison des
)fficiers de Marie l'em-
arassoient fort, elle ne
avoit que craindre, ou
ui punir. Elle ne dou-
›it pas que tous les Ca-
ıoliques de son Royau-
ıe, ne fussent ses enne-
is , mais leur grand
›mbre les mettoit à
›uvert dans cette incer-

titude, elle s'advisa d'un moyen pour estre instruitte de tout ce qui se brasseroit à Rome contre elle. * Elle choisit un Escossois inconnu, & le chargeant de quantité de fausses Lettres, luy donne ordre de se rendre à Rome, & de dire qu'il estoit frere naturel du Roy Henry, qu'on le cherchoit par tout pour le mettre à mort, à cause de la Religion Catholique qu'il professoit; mais qu'il se

* *Apologie de Marie Stuart.*

venoit refugier auprés du Saint Pere, comme à l'azile commun de tous les Chrestiens, s'offrant de donner quantité d'amis qu'il avoit, & en Angleterre, & en Escosse, pour delivrer Marie de prison, & oster Elisabeth de dessus le Thrône, qui estoit ennemie iurée de tous les Catholiques. Mais cette fraude fut incontinent découverte, & le personnage mis dans l'Inquisition. Cependant

les bruits continuant de se respandre par tout que Marie alloit sortir de captivité, Elisabeth qui ne trouvoit autre soulagement dans la peine qu'elle en recevoir, que celuy de pouvoir avec quelque apparence de Iustice descharger sa colere sur quelqu'un, en rencontra alors une occasion. Nous avons dit que Trogmorton avoit conçeu le dessein de servir Marie comme il commençoit

à former des preparatifs
pour faire un iour éclor-
re quelque chose, il fut
arresté & mis entre les
mains de la Justice. Bien
qu'on n'eust aucunes
preuves formelles con-
tre luy, toutesfois quel-
ques legeres indices
l'ayant fait soupçonner;
ce qui arriva dans le
mesme temps acheva de
e faire iuger crimi-
el. Les Peres Jesuittes
voient tousiours tes-
moigné un extréme zele
our entretenir la Re-

ligion Catholique en Angleterre, outre que le saint Pere, ayant les affaires de ce Royaume fort à cœur, on ne pouvoit luy faire un plus grand plaisir que de s'employer à cette Mission. Si bien que plusieurs de cette Compagnie qui vouë une obeïssance particuliere au Saint Siege, y avoient couronné leurs travaux par un glorieux Martyre, entr'autres le Pere Campien * de qui on

* [illegible]

ne put iamais arracher une parolle qui rendiſt Marie criminelle, quelques tourmens qu'on luy fiſt ſouffrir, cõme on l'avoit accuſé de tremper dans une conſpiration contre la vie d'Eliſabeth, l'entrée du Royaume fut interdite par un Edit public à tous ceux de cette Ordre ; ce qui n'empeſchant pas neantmoins qu'il n'en vinſt touſiours quelqu'un par l'Eſcoſſe, où ils abordoient plus facilement,

il arriva qu'un Preſtre de cette Compagnie qui paſſoit en Eſcoſſe dans une Barque de François Catholiques fut pris avec tous les ſiens par un Pirate Anglois, dont il y avoit alors grand nombre, ſans que par le malheur du temps on ſe miſt en peine d'arreſter ce deſordre. Comme il apprehenda d'eſtre reconnu, il rompit un grand memoire qu'il avoit, & en jetta les morceaux dans la mer.

Mais il arriva par hasard, ou ainsi que raconte * un Historien de ce temps-là, qu'un coup de mer ayant rejetté tous les fragmens dans la Barque, ils furent ramassez, & si bien rejoints les uns aux autres, qu'on y leut aisement qu'il se brassoit une conspiration en Angleterre pour delivrer Marie. Cela estant venu à la connoissance d'Elisabeth, les soupçons

* *Candenus.*

qu'on avoit cõtre Trog-morton, passerent pour des preuves ; il fut mené à la Tour de Londres, où il en confessa incontinent plus qu'on ne luy en demandoit ; ce qui luy fit fort peu apres recevoir le supplice des traistres. Elisabeth pour diminuer le nombre de ses ennemis ne diminuoit pas pour cela ses inquietudes, elle estoit tourmentée nuict & iour de mille pensées diverses

qui luy laissoient moins de repos qu'à celle qu'elle persecutoit avec la derniere cruauté. Tantost elle faisoit resolution de s'en défaire à quelque prix que ce pût estre, & d'immoler sa vie à sa tranquillité; tantost elle se representoit tous les Princes Crêtiens armez pour sa vengeance. Un moment apres lors qu'elle avoit franchi toutes ces considerations; elle restoit en peine de la maniere

dont elle devoit executer son coup, le poison ne luy sembloit pas seur, un assassinat trop odieux aux yeux de toute l'Europe à qui elle ne le pourroit cacher, & une condamnation dans les formes impossible. Cette irresolution la jettant dans une langueur qui paroissoit aisement à tout le monde le Comte * de Leicestre, qui estoit en ce temps-là son plus grand favori en devinant

* *Histoire du Martyre de Marie Stuart.*

aiſément la cauſe, s'offrit de l'aller faire ceſſer en mettant fin à la vie de Marie.

Il part donc pour aller faire ſon coup, mais un remords qui le prit en chemin, le deſeſpoir de pouvoir tuer la plus belle perſonne du monde, & la crainte de noircir ſa reputation pour iamais, le font revenir ſur ſes pas; il advouë ſa foibleſſe à Eliſabeth, & luy apprend par ſa deſobeïſſance l'énormité d'un

crime qui ne la touchoit point. Ce fut alors qu'elle se sentit malheureuse, voyant qu'un homme qui tenoit tout d'elle, & qu'elle pouvoit abbattre en un moment, estoit moins touché de la peur de tout perdre, que de l'horeur de cette action. Mais enfin elle n'en étoit pas venuë si loin pour en demeurer là, elle envoye ordre à Paulet, sur qui elle pouvoit conter asseurement pour une action barbare, de la dé-

ſaire de ſa priſonniere: mais la méme nuit comme elle dormoit, une de ſes femmes qui eſtoit couchée dans ſa chambre, jetta tout d'un coup un grand cry, ce qui l'ayant éveillée elle luy en demanda la raiſon. Elle luy dit qu'il luy avoit ſemblé de voir couper la teſte à Marie, & qu'en ſuitte le meſme Bourreau la couppoit à ſa Majeſté. Eliſabeth fort ſurpriſe de cela, répondit que la meſme

chose luy estoit aussi arrivée; si bien qu'elle envoya aussi-tost apres le Courrier pour le faire revenir, ce qui n'empescha pas qu'elle ne mádast à Paulet de tuer Marie au moindre tumulte qui arriveroit : ce qu'il fut une fois sur le point d'executer, à cause que le feu s'estant pris par hasard à la cheminée de sa chambre, il croyoit desia que c'estoit une chose premeditée pour faire sauver Marie.

Elisabeth esperoit que tous ses Sujets connoissant son intention, il s'en trouveroit quelqu'un assez zelé pour luy rendre un service qui seroit d'autant plus grand, qu'elle ne l'osoit commander ; mais son attéte fut toûjours vaine,&tous avoient horreur d'un pareil crime: ou estant persuadez que les Princes aiment les trahisons sans aimer les traistres, ils croyoient qu'Elisabeth ne vouloit point com-

mander ce coup, parce que la mort devoit estre la recompense de celui qui le commettroit. Enfin, voyant qu'il falloit qu'elle seule se chargeast des suites d'un crime qui faisoit horreur à tout le monde, horsmis à elle seule, elle songea à faire si bien ses preparatifs, que la France & l'Espagne se trouvassent en quelque façon contraintes de se payer des raisons qu'elle leur allegueroit pour la deffense

l'une action qui ne pouvoit jamais estre que tres injuste & tres-enorme.

La mort du Duc d'Alençon eut infailliblement changé à son égard les dispositiõs de la France, qui commençoit à voir qu'elle fomentoit & par son argent, & par ses prattiques, la rebellion des Religionnaires; mais si par cette cõduitte elle donnoit un juste sujet de plainte à Henry III. par le mesme moyen elle le met-

toit dans l'impuissance de vanger ses propres injures, & celle de sa belle-sœur qui estoit si indignement traittée. Il estoit au milieu de deux Factions, la Huguenotte, & celle des Guises qui luy donnoient également à apprehender, quoy que sous divers pretextes. Ainsi il avoit assez à se deffendre des ennemis de dedans, sans en aller chercher au dehors; & Elisabeth qui ne croyoit point en avoir de plus redoutables

redoutables que les Guises, à cause qu'ils étoient proches parens de sa prisonniere, soustenoit de tout son pouvoir le party des Huguenots, qui eust bien-tost esté accablé sans cela par la Faction contraire. Elle n'avoit donc qu'à continuer comme elle fit, & elle estoit hors de crainte du costé de la France.

Pour l'Espagne il n'en estoit pas tout à fait de mesme. Les Gueux des Pays-Bas avoient esté

battus en deux ou trois rencontres, & la mort du Prince d'Orange assassiné environ ce temps, leur avoit presque entierement fait perdre cœur; si bien que les affaires du Roy Philippe se rétablissant dans les Pays-Bas, il falloit qu'Elisabeth eust recours à de nouveaux moyens pour se delivrer d'apprehension de sa part. Comme elle n'en manqua iamais, elle luy donne satisfaction sur tous les sujets de

ılaintes qu'il pretendoit
voir receus d'elle, & luy
ait entendre obſcuré-
nent qu'eſtant dans la
eſolution de ſe marier,
:l le prendroit volontiers
ın Eſpoux de ſa main.
Soit que Philippe adjoû-
:aſt foy à ſon diſcours,
ɔu qu'il fuſt bien aiſe
qu'elle le cruſt afin de la
mieux tromper, les ſui-
tes furent les meſmes
que s'il avoit eſté forte-
ment perſuadé de ſa ſin-
cerité.

Apres qu'elle ſe crut
à couvert de ces deux

qui
... e branle à tous
... de l'Europe, elle
... alla aupres du Roy
... d'Escosse, le fils de Ma-
... ie, que nous nomme-
... rons desormais Iacques
VI. pour le mesme des-
sein. Nous avons desia
fait voir comme elle a-
voit trouvé moyen de les
mettre mal ensemble, de
peur que leur union ne
produisist quelque cho-
se qui luy fust prejudi-
ciable. Elle fit alors bien
... antage, elle luy don-

na de si frequentes allarmes d'aller restablir Marie sur le Thrône, qu'elle le mit dans une disposition à luy pardonner tout, horsmis la delivrance de sa mere, & les nœuds de la Nature qui lioient seuls ce fils à sa mere, à cause que ne l'ayant iamais veuë, on la luy representoit comme une marastre, n'étoiẽt pas assez forts pour resister à la passion de regner, qu'un grand Homme de l'Antiquité a dit

pouvoir legitimer un crime. Jacques VI. ne ſonge donc qu'à s'entretenir bien avec Eliſabeth, afin de s'aſſeurer la Couronne, & s'il fait quelques démarches en faveur de ſa mere, c'eſt par les meſmes raiſons qui empeſchoient Eliſabeth de la faire mourir.

Elle ne vit pas plûtoſt les choſes au point qu'elle les ſouhaittoit, qu'elle ne voulut pas perdre temps pour achever le dernier Acte de la plus

ſanglante Tragedie qui ſe joüera jamais; le Theatre eſtoit preparé, & on peut dire que les ſpectateurs eſtoient auſſi tout diſpoſez à regarder, ſans s'émouvoir, quoy qu'on y vouluſt repreſenter. Il reſtoit de donner une forme à la piece, & de rendre au moins ce reſpect à tous les Princes de la Chreſtienté qui eſtoient parents ou alliez de Marie, de ſauver les apparences, en feignant de donner aux grandes

instances de ses Sujets, une action qu'elle meditoit depuis si long-téps. Pour y acheminer les choses elle parle de delivrer sa prisonniere, & se fait porter des propositions sur ce sujet, qu'elle estoit tres-resoluë de ne pas accorder, sçachant bien qu'il luy seroit aisé de trouver mille occasions de se dédire, comme en effet il arriva; car dans le temps que tout le monde, horsmis elle, croyoit de voir bien-tost

Marie hors de priſon, & que la France & l'Eſpagne s'en réjouyſſoient, voicy que tout à coup elle pretend avoir découvert une conſpiration qui romp tout ce Traitté. Cõme elle ſçavoit que nonobſtant ſes deffenſes aux Ieſuittes de mettre le pied dãs le Roïaume, ſous peine de la vie, & à tous ſes Sujets de leur donner retraitte, s'ils ne vouloient paſſer pour criminels de leze-Majeſté, il ne laiſſoit pas d'y en ve-

nir plusieurs, elle voulut renouveller cet Edict dans une Assemblée du Parlement, y adjoûtant encore quelques articles plus pressans. Mais un certain Docteur de Droit nommé Paré, s'y estant fortement opposé, soit qu'il fust Catholique, ou qu'il trempast dans quelque conspiration, comme on a pretendu qu'il avoit confessé, c'en fut assez pour le faire arrester incontinent. Il fut interrogé & mis à la que-

ſtion, où un Hiſtorien rapporte qu'il advoüa s'eſtre engagé à l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Veniſe où il avoit fait un voyage, de tuer Eliſabeth, ayant trouvé des Theologiens Catholiques qui luy avoient dit qu'il le pouvoit faire en conſcience, bien que d'autres lui euſſent maintenu le contraire. Enfin, quoy qu'il en ſoit, il fut executé. Apres quoi Marie eſt reſerrée plus que iamais, tous ſes papiers

rité du Parlement, par laquelle tous ceux qui seroient declarez crimi-nels de leze-Majesté, de quelque qualité & con-ditiõ qu'ils pussent estre, & sujets aux mesmes pei-nes qu'un particulier; & qu'au cas que ceux qui seroient convaincus d[e] ce crime, se trouvasse[nt] heritiers de la Couron[ne] d'Angleterre, ils en [se-]roient décheus eux [&] leur posterité, sans q[ue] ils y pussent iamais p[re-]tendre. Enfin, à la

à ſa poſte, & d'avoir corrompu ſon Secretaire, pour la rendre coupable de tous les crimes qu'elle jugeroit les plus propres à donner une apparence plauſible à celuy qu'elle pretendoit commettre : Il luy fallut encore faire des Loix exprés, pour rendre coupable celle qui ne le pouvoit jamais eſtre, ou tout au moins qui ne pouuoit eſtre condamnée. Elle fait publier une Ordonnance de l'autho-

choſes eſtoient bien preparées pour condamner Marie ; tous ceux qu'on pouvoit aprehender ſont tres-diſpoſez à tout ſouffrir avec patience ; pour les Juges, Eliſabeth n'en faiſoit aucun doute, ce qui eſtoit arrivé à la plûpart des premiers qui avoient declaré Marie innocente, la rendoit aſſeurée que persõne n'accepteroit une pareille commiſſion qu'il ne fuſt tres reſolu d'executer ſes volontez. Il ne falloit donc

plus qu'une apparence, mais c'est dequoy elle devoit moins craindre de manquer, * ayant le Secretaire de Marie à sa disposition.

Il avoit esté gagné à prix d'argent, & avoit servi jusques alors ceux qui le payoient, en les instruisant de tous les plus secrets desseins de Marie, ce qui avoit rendu inutils tous les efforts qu'on avoit faits par le passé pour sa delivrance.

* *Histoire du martire de Marie Stuart.*

Mais comme il eſt diffi-cile de s'arreſter dans le chemin du crime, lors qu'on a une fois franchi les bornes du devoir, Nau, c'eſtoit le nom de ce Secretaire, s'engagea encore à Eliſabeth de lui donner des moyens plau-ſibles de perdre ſa pri-ſonniere. Ce qu'il fit ef-fectivement de la manie-re que nous allons dire.

Comme les Catholi-ques d'Angleterre étoiét touſiours dans la perſe-cution, & alors plus que

jamais. On tramoit toûjours quelque complot pour leur moyenner du soulagement, & procurer à méme temps la delivrance de Marie, qui estoient deux choses inseparables l'une de l'autre. Il y avoit souvent plus de zele que de prudence dans ces sortes d'entreprises, * & le peu de succez qu'elles eurent toutes, fut une marque asseurée qu'elles n'étoiēt pas bien conduites. De

* *Monsieur de Mezerai.*

certaines gens qui n'avoient rien à perdre, en faisoient les premieres propositions ordinairement au Pape, qui en communiquoit en suitte avec le Roy Catholique; & cependant les Entremetteurs vivoient de l'argent de l'un & de l'autre, ainsi que de celuy de Marie qui employoit la pluspart de son doüaire à ces sortes de dépenses. Elle estoit un temps sans y vouloir entendre, de peur d'irriter Elisa-

beth qui feignoit de fois
autre de vouloir trait-
er de bonne foy avec el-
e, & puis lors qu'elle
voyoit que tout son pro-
cedé n'étoit qu'une frau-
le perpetuelle, elle a-
voit recours à ses pre-
nieres pratiques. Sur la
in connoissant bien qu'-
elle ne sortiroit iamais
le prison, si un sembla-
ble moyen ne l'en tiroit,
elle s'y estoit attachée
plus que iamais. Elle a-
voit écrit au Pape que
tous les Princes Chré-

tiens l'abandonnoient & que si sa Sainteté ne la secouroit, elle devoit perdre tout espoir de delivrance. Bien que le Pape ne manquast pas de bonne volonté, il n'étoit pas toutesfois en état de pouvoir faire autre chose de luy-méme, que de fournir quelque argent, ce qu'il promettoit de faire si tost qu'il verroit les choses disposées à le pouvoir employer utilement. Ainsi Morgan qui étoit le Cor-

respondãt de Marie à Paris, faisoit agir toutes sortes de ressorts pour bâtir quelque nouvelle conspiration, s'imaginant que tous les autres n'avoient manqué que faute d'argent. Une infinité de gens s'estoient allez offrir à Rome à faire un coup bien estrange en Angleterre, qui eut fort changé la face des affaires * ; mais on ne les avoit point écoutez, soit parce qu'on ne voulut

* *Le Laboureur sur Castelnau.*

pas recourir à des moyés ſi odieux, ou qu'on doutaſt de la ſincerité de ces zelez Catholiques qui commençoient tous cette offre de la meſme maniere, c'eſt à dire en demandant de l'argent. Eliſabeth avoit de ſi bons Eſpions, qu'elle eſtoit incontinent advertie de tout, & il ne ſe braſſoit rien contre elle, qu'elle n'en ſçeuſt incontinent toutes les particularitez, ſi bien que la pluſpart de ces conſpirations s'en alloient

loient en fumée. Mais apres qu'elle eust formé le dessein de perdre Marie de cette maniere, elle aida elle-mesme par le moyen des traistres qu'elle avoit dans le cabinet de cette Reyne, à en conduire une jusques sur le poinct d'estre executée.

Il y avoit à Reims en Champagne un Seminaire de Prestres Anglois, qu'on élevoit exprés pour les envoyer ensuite dans les Missions

de leur païs. Comme ces ſortes d'emplois eſtoient perilleux, & que tous les gibets n'eſtoient remplis que d'Eccleſiaſtiques ſacrifiez à la haine que la Reyne leur portoit, ils ſe preparoient du moment qu'ils entroient en ce Royaume à ſouffrir la mort. Ce mépris pour la vie leur inſpirant des penſées qui ne viennent jamais à ceux qui ſont fort jaloux de ſa conſervation, ils parloient ſouvent en

re-eux de delivrer en-
.n l'Anglererre par
uelque coup hardy, du
yran qui ne se pouvoit
assasier du sang des Ca-
holiques. Entre-autres,
n certain Ballard y é-
ant allé faire un voya-
e, il trouva presque
ous les Prestres dans la
isposition de tout en-
reprendre pour une
ause qu'ils estimoient
sainte. Il repasse donc
n France à dessein de
ousser les choses plus
oin : mais ayant ren-

contré en chemin un nommé Maud Emissaire de Valsengham, principal Ministre d'Elisabeth; celuy-cy sçeut si bien se déguiser, qu'il l'obligea à luy découvrir quelque chose de son dessein, dans la pensée qu'il estoit Catholique; de façon qu'Elisabeth en estant incontinent instruite, elle attendist toutes choses de pied ferme. Cependant Ballard continuë son voyage, & arrive à Paris où il s'abou-

che avec Bernardin de Mendoſe, pour lors Ambaſſadeur d'Eſpagne en France, qui ayant long-temps demeuré en Angleterre en cette meſme qualité, connoiſſoit parfaitement l'eſtat de ce Royaume, & les moyens qu'il faloit tenir pour y reſtablir la Religion Catholique & delivrer Marie. Meſme Eliſabeth l'ayânt crû complice d'une conſpiration qui s'étoit faite contre elle, l'avoit congedié fort ru-

demét ; ce qui avoit presque causé une rupture entre les deux Couronnes. Ballard luy propose donc cette mesme affaire qu'on avoit déja tentée tant de fois inutilement, de faire descendre des troupes de Flandres en Angleterre. Il luy remontre que les choses n'avoient point encore esté si bien disposées qu'elles l'estoient alors ; que les Païs-Bas se pouvoient passer aisément pour quelque-

temps des Armées que le Roy Philippe y avoit, & qu'en Angleterre tous les esprits estoient si fort ulcerez des cruautez d'Elisabeth, que non seulement les Catholiques, mais encore quantité d'autres prendroient incontinent les armes au premier bruit. Mendose repartit à tout cela, que jamais il n'y auroit moyen de rien faire en ce païs tant qu'Elisabeth seroit en vie, parce que jamais de pareilles

entreprises ne pourroient estre conduites avec tant de secret, qu'elle ne les éventast & ne les fist ensuite avorter. Quelque intention qu'eust Mendose dans ce discours, soit qu'il ne voulust qu'exprimer simplement sa pensée, ou qu'il pretendist inspirer à Ballard de plus hauts desseins, il repassa en Angleterre fort resolu de prendre l'affaire par le poinct qu'il pensoit que Mendose luy eust

marqué. * Il ſe déguiſe en Cavalier, & ſe fait appeller le Capitaine Foſcu. Eſtant arrivé à Londres, il fait habitude avec un jeune Gentilhomme Catholique nommé Babington ; Il avoit demeuré quelque-temps à Paris, où hantant particulierement l'Archeveſque de Glaſco & Morgan Agent de Marie, leurs entretiens ordinaires eſtoient les rares qualitez de cette

* *Camden.*

Reyne. Comme il estoit extrémement bien fait de corps & d'esprit, & outre cela versé dans toutes sortes de sciences; ils luy representoient sans cesse que si elle venoit une fois à estre Réine d'Angleterre, il pouvoit tout attendre d'une Princesse qui portoit une tres-grande affection aux gens de merite. Enflé de ces esperances il avoit repassé la mer avec des Lettres de recomman-

dation pour Marie qui luy avoit tousiours fait depuis grand accüeil, méme il luy avoit servy de Correspondant pour luy faire rendre toutes les Lettres qu'on luy escrivoit, jusques à ce qu'étant mise sous la garde de Paulet, l'exactitude avec laquelle il s'acquittoit de sa Commission, l'empeſcha de continuer à luy rendre ce service. Ballart ayant donc lié commerce avec ce jeune homme, il luy parle

Reyne. C
extrémeme
de corps
& outre
dans tout
ſciences ;
ſentoient
ſi elle ven
eſtre Réin
re , il po
tendre d'
qui port
grande
gens de
ces eſp
repaſſé l
Lettres

dation
luy avoit
depuis
me il luy
Correspondans
faire rendre
Lettres qu'on luy
voit, jusques
tant mise
de Paulet,
avec
toit de la Commission
l'empeschoit
à luy

les autres,
ns de Nau,
avoit cor-
ne la pre-
Marie, sça-
que quoy qu'-
naittast rien à
voir en liber-
e consentiroit
ns iamais qu'-
ployast de pa
yens. Mais l'ay
à Elisabeth de
au nom qu
le, sans
t rien

du dessein qui se formoit sur l'Angleterre. A quoi l'autre faisant la mesme réponse que Mendose; il luy repartit qu'Elisabeth ne vivroit pas longtemps, un certain *Savac* qui avoit exprés passé la mer pour ce sujet, estant resolu de la tuer à la premiere occasion favorable, quoy qu'il luy en pust arriuer. Babincton ne gousta point la chose, qu'un coup de si grande importance fust entrepris par un seul;

mais il maintint qu'il falloit au moins estre six, dont il vouloit estre, en y associant aussi Savac, afin que sa volonté ne demeurast pas sans effect. Ainsi il dresse un nouvel ordre pour conduire toute cette entreprise jusques à sa fin, & écrit à Mendose la maniére dont les Trouppes d'Espagne devoiẽt aborder l'Isle, & s'emparer des places fortes. Sur ces entrefaites il reçoit des Lettres de Marie qui le

tançoit de son long silence, & luy mandoit de luy escrire au plutost par la voye de l'Ambassadeur de France. Il fait réponce que l'impuissance où il avoit esté de luy faire tenir ses Lettres, en avoit interrõpu le cours, mais qu'elle seroit bientost delivrée de cette peine, de mesme que de toutes les autres, puis qu'ils estoient six jeunes gens bien resolus de la defaire de son ennemie. Cette Lettre tombant,

comme toutes les autres, entre les mains de Nau, qu'Eliſabeth avoit corrompu, * il ne la preſente point à Marie, ſçachant bien que quoi qu'elle ne ſouhaittaſt rien à l'égal de ſe voir en liberté, elle ne conſentiroit neantmoins jamais qu'on y employaſt de pareils moyens. Mais l'ayãt envoyée à Eliſabeth, il répond au nom de ſa Maiſtreſſe, ſans qu'elle en ſçeuſt rien, qu'elle

* Camd. n.

loüoit son zele & celuy de ses compagnons pour l'avancement de la Foy Catholique, mais qu'elle leur recommandoit sur tout le secret, & de se défier de tout le monde; elle leur marquoit encore quelques circonstances particulieres qui pouvoient servir à l'avancement de leur dessein, & concluoit enfin qu'il pouvoit asseurer ses compagnons qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne fist pour reconnoistre

les obligations qu'elle leur auroit.

Babincton se considere desia comme un homme de grande importance, & qui devoit bien-tost executer un coup qui étonneroit toute l'Europe. Il croit traitter avec Marie, & qu'elle approuve son dessein, ainsi il ne songe qu'à achever son entreprise. Pour ce sujet il s'associe de quelques jeunes gens Catholiques, dont les plus considerables étoiēt

Edoüard de Vindesor, Thomas Salisburi, Charle Tilnei qui estoit Garde du Corps d'Elisabeth, Chidec Ticburn, Edoüart Abincton, Robert Gagei, Iean Travers, Iean Charnoc, Iean Ionesi, Savac dont nous avons desia parlé, Barnuvel d'une famille illustre d'Hibernie, Henry Dunei, & un certain Pollei fort versé dans les affaires d'Escosse, qui se mit presque malgré eux de leur societé, à dessein

de les trahir, comme on a crû dans la suitte.

Babincton ne leur découvrit pas à tous generalement le détail de ses desseins, il n'y eut que Ticburn, Tilnei, Barnuvel, Charnoc, Savac & Ballart qui luy promirent de tuer Elisabeth, à qui il conta toutes les circonstances, quoi que les quatre premiers eurent bien de la peine à se resoudre de tremper leurs mains dans le sang de leur Reine. Pour Sa-

lisburi à qui Babinckton en parla, il declara nettement qu'il estoit prest de tout risquer pour delivrer Marie de prison, mais qu'il ne seroit jamais l'assassin d'Elisabeth. Voyant donc qu'il ne le pouvoit gagner, il le pria de garder le silence, à quoy tous s'étoient obligez par serment avant qu'on leur eust rien dit de l'affaire.

Cependant ils conferent tous les iours ensemble, tantost dans la

plaine de Saint Gilles, tantost dans l'Eglise de S. Paul, & tantost dans les Cabarets où ils étoiét en perpetuels Festins, dans l'esperance que le coup qu'ils alloient entreprendre les enrichiroit tous. Ils agissoient si fort en jeunes gens, que leurs plus ordinaires entretiens * estoient de loüer Marie, d'exalter la valeur des Escossois, qui avoient sçeu naguere delivrer leur Roy Iacque

* *Canden.*

VI. des mains du Comte de Gourie, & parloient de celuy qui venoit de tuer le Prince d'Orange, comme d'un Heros. Ils se firent mesme peindre au naturel chacun dans un Tableau, avec ce vers au bas.

Mes compagnons sont ceux
qui bravent les dangers.

En suitte cela leur paroissant trop clair, & par consequent trop perilleux, ils mirent celuy-cy en la place.

Personne ne connoist ce que i'ay dans l'esprit.

Elisabeth vit plusieurs de ces Tableaux sans en reconnoistre qu'un; mais comme elle se faisoit bien garder, & qu'elle estoit fort asseurée qu'elle arresteroit la conspiration si-tost qu'elle le jugeroit à propos, cela ne l'inquietoit guere.

Babincton avant que de rien executer, desiroit estre asseuré des Trouppes de Flandres,

pour ce ſujet il vouloit y faire luy-meſme un voyage, afin d'inſtruire le Duc de Parme comme toutes choſes eſtoient parfaitement bien diſpoſées, & qu'il ne falloit plus que ſonger aux moyens de jetter des gens de guerre dans l'Isle, qui n'y ſeroient pas plutoſt, que le premier Acte de la Tragedie ſe joüeroit. Il avoit deſia envoyé devant Ballart en France, & pour luy il avoit obtenu congé de Valſin

Valsingan de faire ce même voyage, alleguant pour pretexte qu'il pourroit servir Elisabeth, en luy découvrant ce que Marie tramoit en ces Quartiers contre elle; Valsingan luy accorda cette permission d'autant plus volontiers, par l'ordre de sa Maistresse, que connoissant les veritables intentions de Babincton, elle vouloit que l'affaire allast plus loin, afin d'avoir un pretexte plus plausible de

perdre Marie.

Cependant comme il differa son voyage de iour à autre, à cause de diverses affaires qui luy survinrent, il ne fut pas besoin qu'Elisabeth laissast vieillir plus long-temps l'entreprise, pour la voir au point qu'elle la souhaittoit. Babincton avoit écrit plusieurs Lettres à Marie depuis celle dont nous avons parlé, & comme elles ne disoient rien de la conspiration contre la vie

d'Elisabeth, mais marquoient seulement le dessein qu'il avoit avec plusieurs autres, de la tirer de prison, Nau les luy avoit presentées, & elle y avoit fait des réponses conformes aux choses dont elles traittoient, témoignant qu'elle auroit la derniere obligation à ceux qui la delivreroient d'une si longue captivité. Elle en enseigna mesme les moyens, qui estoient de renverser un Chariot

de foin sous la porte du Chasteau où elle estoit prisonniere, ou de l'enlever lors qu'elle iroit à la promenade à son ordinaire. Pour continuer ce commerce de Lettres il faloit que quelque personne affidée fist sa residence proche l'endroit où Marie estoit detenuë, afin de recevoir celle des Conjurez, & de les garder jusques à ce que l'occasion se presentast de les rendre à la Reine. La Comtesse d'Arondel, *le*

Baron de Lomlei, & Henry Houvart qui demeuroient là autour, quoyque Catholiques, n'avoient point voulu se charger de cette Commission, comme estant trop perilleuse. Les Conjurez donc ne sçachant à qui la donner, un certain Prestre nommé Gilbert Giffart, s'offrit de les servir en cette occasion; s'estant donc rendu proche l'endroit où estoit Marie, Babincton pour voir si cette

voye estoit asseurée, envoya d'abord, cachetée comme une Lettre, une feüille de papier blanc. Ayant receu nouvelle comme elle avoit esté renduë, il ne fit plus aucune difficulté d'écrire souvent à Marie indifferemment de tout ce qui regardoit la conspiration. Mais les uns & les autres estoient bien loin de leur conte.

Rarement entreprend-on les coups extrémes, sans estre poussé de quel-

que cauſe de meſme nature; & ceux qui s'y engagent ſans qu'il paroiſſe que quelque grand motif les invite, ou n'agiſſent pas de bonne foy, ou ne ſont pas pour continuer long-temps. Ainſi, bien que l'intereſt de la Religion & de l'honneur ſoient quelquefois aſſez puiſſans à l'égard de certaines perſonnes pour en tirer de grands effets, neanmoins rarement cela arrive-t-il, & l'on couvre ſouvent de

beaux noms les passions que l'on a honte d'avoüer. Giffart qui s'étoit engagé d'abord à servir les Conjurez sous pretexte qu'il s'agissoit d'une affaire de Religion, fit bien voir dans la suite que ce n'estoit que pour subsister, à l'exemple d'une infinité d'autres que les conspirations qu'on formoit pour delivrer Marie faisoient vivre. En effet, considerant qu'il s'estoit chargé d'une commission

extremément dangereuse, il eut l'ame assez méchante pour songer qu'il arriveroit encore bien plûtost à son but, & sans rien risquer, en découvrant toute l'affaire aux Ministres d'Elisabeth, * il en avertit donc Valsengham, & luy donne avis du sujet qui le faisoit demeurer en ces lieux. Ce Ministre qui estoit un des plus grands ennemis de Marie, & qui vouloit d'ail-

* *Cadenus.*

I v

leurs faire ſa cour à Eliſabeth, luy ordonne de continuer; mais de luy envoyer avant que de les faire tenir, toutes les Lettres tant celles qui alloient que celles qui venoient. Giffart ne manque point, la facilité que la Reyne & les conjurez trouvoient à s'écrire, fait qu'ils ſe donnent ſouvent de leurs nouvelles; meſme on manda à Paulet de laiſſer corrompre à Giffart un des Officiers de Marie;

ce qu'ayant fait, ils font un trou à la muraille du Chasteau, où toutes les Lettres se mettoient, & où on les alloit chercher. Nau, comme nous avons dit, ne rendoit à la Reyne que celles qui ne parloient que de sa delivrance; & pour les autres, il y répondoit seul, quoy qu'en son nom, contrefaisant mesme son signe. Toutes ces Lettres, ainsi que plusieurs autres que Marie écrivoit tantost à Ber-

nardin de Mendose, & tantost à l'Archevesque de Glasco son Ambassadeur en France; estoient incontinent copiées puis refermées, & rendues à leur addresse. Valsengham, qui avoit mené luy seul toute cette trame sans en rien communiquer aux autres Conseillers d'Estat, la vouloit encore conduire plus loin, en differant quelque temps à arrester les complices, afin de prendre du mesme coup plu-

sieurs de leurs compagnons qui se devoient rendre bien-tost dans le pays ; mais Elisabeth qui voyoit par leurs Lettres que l'entreprise estoit sur le point d'éclorre, & qu'il n'y alloit de rien moins que de sa vie, ne fut pas de cét advis. Ainsi Valsingham, qui faisoit observer depuis quelque tẽps Babington par un Officier qui ne le quittoit que rarement, sous pretexte d'amitié, luy

manda un iour de trouver moyen de le saisir, & de le mettre prisonnier, * la Lettre ayant esté renduë à cét officier, comme ils estoient tous deux à table auprés l'un de l'autre, Babincton la lût à mesme temps que luy. Voyant donc que l'entreprise estoit découverte, & qu'il faloit songer à se sauver, il continua à rire comme auparavant, voyant bien qu'il estoit perdu, s'il

* *Candenus.*

faiſoit autrement. Cependant la nuict eſtant venuë il ſort de la chambre ſans chapeau & ſans épée, feignant d'aller à quelque neceſſité, & gagne tout d'un temps Vermonſter, où s'eſtant déguiſé il va trouver Charnot avec qui il ſe retire incontinent dans la foreſt de S. Jean, où Barnuvel & Dunei qu'ils avoient fait avertir ſe rendirent preſque auſſitoſt qu'eux. Tandis qu'on faiſoit crier à ſon de

trompe par toute l'Angleterre, que ceux qui sçauroient le lieu de leur retraite eussent à les découvrir sous peine de la vie. Ne sçachant donc quel conseil prendre ny où se retirer, l'Ambassadeur de France & Tigburn ayant refusé de leur prester des chevaux & de l'argent dequoy ils les avoient envoyez prier, & la faim les contraignant de quitter les bois, apres s'estre coupez les cheveux & noircy

le visage avec de l'écorce d'arbre, ils gagnerent une maison de Catholiques, où on les cacha dans un grenier; mais il y avoit tant de monde en campagne pour faire cette découverte, qu'ils n'eurent pas demeuré dix jours en cét endroit qu'on les en vinst tirer pour les mener prisonniers à Londres, où ils souffrirent peu apres le supplice des traistres.

Au reste, bien que cela fit un tres-grand bruit

par toute l'Angleterre, & qu'on ne parlast presque que de cela; neanmoins Marie estoit tenuë si à l'estroit, & les gens qui l'approchoient si fort observez, qu'elle n'en sçeut jamais rien, ny que l'entreprise fust découverte, jusques à ce qu'un jour qu'elle estoit allée à la promenade, on ne la ramena point coucher au Chasteau, où on la tenoit alors; mais on la conduisit durant quelques jours par manie-

re de divertissement, dans des maisons de la Noblesse des environs. Apres quoy elle fut fort estonnée de trouver à son retour ses cassettes brisées & rompuës, & tous ses papiers, ainsi que son argent, pris & emporté; & en suite on luy vint lire un Arrest du Conseil d'Elisabeth, par lequel elle donnoit Cō-mission à quelques Juges deleguez, de luy faire son procez. Nau & Curlei ses deux Secretaires,

luy furent confrontez, ils soustinrent qu'elle avoit signé toutes les Lettres qui se trouvoient escrites de leur main ; mais elle leur fit voir si clairement leur imposture, que si ceux qui l'interrogeoient avoient esté des Iuges, & non pas des Bourreaux, ils n'eussent pû se dispenser de declarer hautement son innocence. Et pour marque de la méchanceté de ces deux Secretaires, c'est qu'au rapport d'un Hi-

ſtorien irreprochable ſur cette matiere; comme ce dernier demandoit re- compenſe à Valſinghan pour l'avoir ſi bien ſer- vy, il luy reſpondit qu'il n'en meritoit aucune, puis qu'il n'avoit rien oſé ſoûtenir dans la confron- tation à Marie, de tout ce qu'il avoit avancé cõ- tre elle. Cependant cela ne laiſſoit pas de mettre les Iuges fort en peine, ils ne ſçavoient comme proceder contre elle; il eſtoit aiſé de voir qu'elle

ne trempoit nullement dans cette conſpiration, & que c'eſtoit une pure calomnie. Les uns donc vouloient qu'on s'en défiſt par poiſon ; les autres, qu'on ſe contentaſt de la tenir plus à l'eſtroit qu'auparavant; mais ceux qui ſçavoient la fin des penſées d'Eliſabeth, dirent qu'elle étoit criminelle de leze-Majeſté, par la Loy qu'on avoit faite depuis quelque temps, & dont nous avõs parlé. Ainſi on

ngea à donner quelque
:me de Iustice à l'inju-
ce mesme. La premiere
is que les Iuges l'abor-
rent , elle répondit
l'elle estoit bien fas-
iée que sa sœur fust si
al instruitte de ses in-
ntions , que de croire
i'elle eust iamais eu au-
in dessein de rien at-
nter contre elle ; qu'el-
ne sçavoit ce que c'é-
oit que toutes ces Let-
es escrites par ses Secre-
ires ; mais qu'elle les
:fioit de luy en montrer

aucune escrite par elle-mesme, qui tesmoignast qu'elle eust part à cette affaire ; qu'au reste ce n'étoit pas ainsi non seulement qu'une Reine, mais encore que la moindre personne du monde, devoit estre traittée, d'avoir à répondre à tant d'accusateurs ; sans qu'on luy donnast aucun Advocat qui parlast pour elle. Sa réponse ayant esté mise par escrit, on luy demanda si elle ne se vouloit pas soûmettre aux

ux Loix d'Angleterre, puis qu'elle avoit vescu depuis si long-tẽps dans ce Royaume. Elle répondit que s'y estant retirée comme en un azile, on l'avoit mise prisonniere, & priuée de toute sorte de communication; qu'ainsi elle ne sçavoit ce que c'estoit que ces Loix, & que sa qualité la dispensoit de les reconnoître. Le Chancellier l'étant allé trouver en suitte de cela, il luy remontra qu'elle devoit se soû-

mettre à ces Loix, autrement qu'ils luy feroiēt son procez comme à un muet. A quoy Marie ayant encore reparty par quantité de protestations sur le privilege de sa qualité de Reine, elle adjousta que cette Loy dōt ils luy parloient, estoit tout à fait injuste, puis qu'il paroissoit qu'elle n'avoit esté faite que pour la perdre. Pourquoy, disoit-elle, *me* soûmettre à des Loix que vous faites à *tous*

nomens comme il vous
laist ? puis qu'un de
os Roys ne voulut point
econnoistre la Loy Sa-
que de France, bien
u'elle soit aussi ancien-
e que cette Monarchie.
'estant en suitte jettée
ans plusieurs longs dis-
ours, le tout par ma-
iere d'entretien, à ce
u'elle disoit, & non
as de réponses judiciai-
es : les Juges la prierent
ncore de dire si elle ne
es vouloit pas recon-
oistre, de mesme que

l'authorité qu'Elisabeth avoit de luy donner des Iuges. Elle repartit à cela que ses Ancestres les Roys d'Escosse, ne luy ayant jamais fait aucun mal, elle ne vouloit pas faire cette injure à leur Couronne, que de les reconnoistre dependre de celle d'Angleterre ; & cõclud enfin qu'elle parleroit tant qu'on voudroit, pourveu que ce ne fust pas comme criminelle, aimant beaucoup mieux mourir, que

d'advoüer qu'il y euſt aucun Tribunal ſur la terre qui la puſt juger. Le Chancelier apres cela l'interrogea ſur une infinité d'articles, ſur leſquels bien qu'il fiſt ſon pouvoir pour l'embaraſſer, il eſt toutesfois étonnant comme elle déméloit tous les tours de chicannes qu'il luy pouvoit donner. Elle luy faiſoit voir des cõtrarietez dans ſes objections, & tout ce qu'il luy pouvoit dire de plus preſſant, ne ſer-

voit qu'à découvrir davantage son innocence. On l'interrogea sur son commerce avec Babincton, elle fit voir qu'il y avoit de la trahison du costé de son Secretaire, & qu'elle n'avoit iamais escrit toutes les Lettres qu'on luy obiectoit; & sur l'accusation du mesme Babincton qui l'avoit fort chargée en mourant, elle monstroit qu'il avoit esté deceu pensant traitter avec elle. Enfin, apres que toutes ces procedu-

tes eurent continué durant pluſieurs iours, pendant leſquels ils luy firent une infinité de demandes, ils la laiſſerent quelque temps en repos; cependant Henry III. eſtant adverty du peril où elle eſtoit, depeſcha un Ambaſſadeur à Eliſabeth pour luy repreſenter qu'elle devoit traitter avec moins d'inhumanité une parente, une Reine comme elle, & une Doüairiere de France; mais comme les af-

faires de ſon Royaume qui eſtoit extremement broüillé, ne permettoiét pas qu'Eliſabeth puſt craindre qu'il ſouſtint ſes remonſtrances par la force, elle n'y eut aucun égard, & cela n'empeſcha point que peu de temps en ſuite elle n'expediaſt une nouvelle Commiſſion pour la condamner à mort. Les Iuges ayant donc rendu un Arreſt de mort contre elle, un Mardy ſeptiéme de Fevrier de

l'année 1587. selon la Reformation du Calendrier Romain, le grand Mareschal d'Angleterre qui eut ordre de le luy venir signifier, la fit advertir qu'il avoit quelque chose à luy dire. Elle fit réponse qu'il ne la pouvoit pas voir pour l'heure, à cause que se trouvant indisposée elle estoit encore au lict, mais que si c'estoit quelque chose d'important, il luy donnast un moment de patience, & qu'elle se le-

veroit aussi-tost. Le Mareschal ayant reparty qu'il falloit qu'il luy parlast sur le champ, elle se mit en robbe de chambre sur une chaise qui étoit proche son lict. Alors le Mareschal estant entré dans sa chambre avec Paulet, & quelques-autres, il luy declara en presence de toutes ses filles, comme Elisabeth l'ayât trouvée criminelle de tous les faits dont on l'accusoit, l'avoit condamnée à mourir. Lors qu'il eut

acheyé elle repartit, en faisant le signe de la Croix sur son front, Dieu soit loüé qui me delivre aujourd'huy de tant de miseres & de déplaisirs, dont i'estois depuis si long-temps accablée; puis elle commença à s'entretenir avec les Anglois qui estoient presens, d'une façon aussi tranquille, que si elle eût appris la meilleure nouvelle du monde. Elle repassa tous les points de son accusation, & mon-

ſtra que ce n'eſtoit par tout qu'une pure calomnie, que ſes ennemis avoient prevenu l'eſprit de ſa bonne ſœur contre elle, puis qu'elle ne doutoit point que ſi elle euſt pû luy parler une fois, comme elle avoit ſi fort ſouhaité, toutes choſes ſe fuſſent terminées entre elles à l'amiable, que neantmoins elle luy pardonnoit ſa mort; adjoûtant, en mettant la main ſur une Bible qui eſtoit prés d'elle, qu'elle pre-

noit Dieu à témoin comme elle n'avoit iamais rien attenté contre Elisabeth, ny contre l'Angleterre. Le Mareſchal ayant reparti que ſon ſerment eſtoit nul, parce que cette Bible eſtoit de la verſion Romaine, elle reſpondit que c'eſtoit en quoy on la devoit croire, puis qu'il n'y avoit que cette ſeule verſion qu'elle eſtimaſt veritable. Elle demanda en ſuitte qu'on luy donnaſt un Preſtre &

quelques perſonnes de pieté pour ſe preparer à la mort ; mais on luy refuſa cette conſolation avec la derniere cruauté, de façon qu'ayant prié le Mareſchal & les autres Anglois de ſe retirer juſqu'au lendemain matin qu'elle devoit mourir, à ce qu'ils luy avoient ſignifié, elle ſe jetta dans ſon Oratoire, où apres avoir eſté long-temps en prieres, elle prit une Hoſtie conſacrée, par une permiſſion des Papes qui

luy avoient accordé cette grace, depuis que tout commerce luy estoit interdit avec les Ecclesiastiques. Estant retourné en sa chambre elle se mit à consoler ses filles, & ses Officiers qui fondoiēt en larmes; & comme deux Ministres de la Religion Protestante furent entrez, pour pretendre luy monstrer qu'elle avoit esté iusques alors dans l'erreur, elle leur fit voir leur propre ignorance, & répondit

d'une maniere ſi forte à tous leurs diſcours, qu'-ils furent obligez pour leur propre honneur, de luy accorder la grace qu'elle leur demandoit, qui eſtoit de la laiſſer en repos ; en ſuite s'eſtant fait donner une plume & de l'encre, elle écrivit à Henry III. pour luy marquer comme elle avoit eſté condamnée à mort apres vingt ans de priſon, ſans qu'on luy euſt voulu permettre d'eſtre conſo-

lée par un Preſtre, ny meſme que ſon corps fuſt porté en France, dont elle avoit eu l'honneur d'eſtre autrefois Reyne. Elle écrivit auſſi à Eliſabeth une longue Lettre, dans laquelle ſans uſer d'aucune parole d'aigreur, elle ſe juſtifioit de toutes les choſes dont on l'avoit accuſée, & la ſupplioit de ſouffrir que ſes Officiers emportaſſent le peu qu'elle leur pouvoit donner. Ces Lettres

acheveés, elle deſcendit en ſa Garderobe où elle partagea toutes ſes hardes, & donna à chacun ce qui luy eſtoit le plus propre, ayant plus d'égard à la neceſſité, qu'au ſervice qu'on luy avoit rendu; de façon que ceux qui eſtoient les plus riches eurent le moins, bien qu'ils pûſſent l'avoir ſervie plus long temps. Elle ſe fit auſſi apporter une liſte de toutes ſes pierreries, & les leur départiſt, à la

reserve de quelques-unes qu'elle envoya aux Roys de France & d'Espagne à Catherine de Medicis, & à ses cousins de Guise. Apres cela, l'heure du souper estant venuë, elle ordonna qu'on la servist de la mesme façon qu'à l'ordinaire; elle mangea sans témoigner aucune inquietude, entretenant ses Officiers comme elle faisoit les autrefois; mesme sur la fin du souper, elle beut à leur santé, & leur ordonna avec une

gayeté tout à fait ex
ordinaire dans une s
blable conjoncture,
luy faire raison, ce q
firent en se mettant à
noux & mélant leurs
mes avec le vin.
hommes ensuitte
tant retirez pour m
ger, les filles qui avo
soupé à mesme te
qu'elle, suivant la
me qui se pratiq
alors en Angleterre,
tinrent compagnie.
vouloit passer la n
en prieres; mais ve

à ſonger qu'elle ſeroit trop abbatuë le lendemain, elle ſe fit mettre au lict, & commanda à tous ſes Officiers d'en aller faire autant. Elle paſſa cette nuict d'une maniere fort douce, & ſes filles qui coucherent dans ſa chambre aſſeurerent qu'elle dormit preſque toûjours. Le lendemain matin, le Mareſchal l'eſtant revenuë trouver, il luy demanda ſi elle eſtoit bien preparée, & ſi elle ne vouloit

Anglois ne
...as, &
...ux puſ-
...ſes in-
...y de Fran-
...it le plus
... habillement
...ſt, afin, diſoit-
...e preſenter d'u-
...on honnorable a
...ſi grande Feſte.
...goin ſon Medecin
...pria en ſuitte de pren-
...e un peu de pain & de
...in, ce qu'ayant fait el-
...e ſe mit à genoux pour
...prier Dieu, ne voulant

point abjurer ces erreurs dont elle s'estoit laissée abuser iusques alors ; mais elle luy apprist bien tost à sa honte, que ce n'estoit pas à luy à faire le Ministre. Elle supplia aussi qu'on luy accordast encore un peu de temps, durant lequel elle fit une espece de testament, où marquant plusieurs choses obscurement, comme la trahison de Nau, elle en donna l'intelligence à ses Officiers,

afin que les Anglois ne le ſupprimaſſent pas, & que cependant eux puſſent apprendre ſes intentions au Roy de France. Elle prit le plus magnifique habillement qu'elle euſt, afin, diſoit-elle, de ſe preſenter d'une façon honnorable à une ſi grande Feſte. Bourgoin ſon Medecin la pria enſuitte de prendre un peu de pain & de vin, ce qu'ayant fait elle ſe mit à genoux pour prier Dieu, ne voulant

re de ce qu'il apprehendoit, qu'à la fin il se laissa fléchir. Pour les autres Officiers, on ne voulut point non plus souffrir d'abord qu'il y en eust aucun ; & lors qu'elle eut passé son antichambre pour descendre en la Salle où l'Eschaffault estoit dressé, on les enferma tous, de façon qu'elle fut obligée de prendre la Croix des mains de celuy qui la luy portoit. Rencontrant en chemin un d'eux

petite Croix d'ivoire qui estoit sur l'Autel de son Oratoire, & qu'on la luy portast à l'endroit du supplice où elle s'achemina aussi tost. Le Mareschal ne vouloit point d'abord que ses filles fussent presentes à l'execution, de peur que leurs larmes & leurs cris n'augmentassent encore l'horreur d'une chose si tragique, mais elle le pria avec tant d'instance de luy accorder cette grace, l'assurant du contrai-

longue consultation avec les autres Anglois, permit enfin à quatre de descendre. L'Eschaffaut paroissoit au milieu de la Salle de douze pieds en quarré, & environ moitié moins de hauteur; il estoit couvert d'une petite frise noire, & il y avoit dessus une espece d'escabelle. Apres que Marie fut montée par le moyen d'une petite eschelle, elle s'assit sur ce siege, alors sa condemnation de mort fut enco-

re leuë à haute voix. Apres quoy elle ſe mit à défaire ſon corps de cotte, & comme le Bourreau s'approchoit pour luy aider, elle luy dit, mon amy il n'eſt pas neceſſaire, & appella une de ſes Damoiſelles qui eſtoient toutes en bas à genoux, pour luy venir rendre ce dernier ſervice, ce qu'ayant fait elle redeſcendit, & Marie ſe mit à genoux, où elle demeura quelque temps en prieres, penſant que

on luy coupperoit la téte à la façon de France, c'est à dire sans billot; mais l'Executeur avec son valet ayant un peu attendu, la coucha la teste sur un billot, où elle commençoit le Verset, *In manus tuas*, &c. il luy porta un coup d'une hache toute pareille à celle dont on fend du bois, sans luy faire autre mal que de luy offenser le crane, tant il estoit mal-adroit; en suitte ayant redoublé un second & un troisiesme

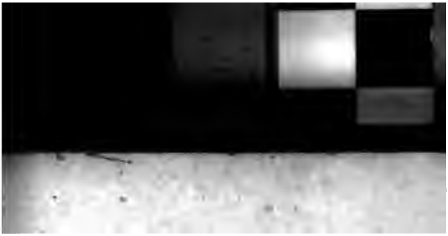
coup, il luy abbatit enfin la teſte. Apres quoy le Mareſchal cria à haute voix, *Vive la Reine Eliſabeth, & ainſi periſſent tous ſes ennemis.* Le Bourreau dépoüilla incontinent le corps pour avoir les habits qui étoient des plus magnifiques, ainſi que nous avons dit ; & pour le corps, bien que les Officiers de Marie le luy demandaſſent avec inſtance, afin de luy ren-

dre les honneurs de la ſepulture , il le refuſa ; de maniere que cela joint à ſa grande beauté qui eſtoit encore auſſi brillante que jamais, fait ſoupçonner à quelques-uns , qu'une action la plus horrible qu'on puiſſe imaginer, n'ait empeſché que ſes malheurs ne ſoient finis avec ſa vie. Enfin , voilà quelles furent la vie & la mort de Marie Stuart, Princeſſe aſſeurement

doüée de grandes qualitez, & qui meritoit un meilleur ſort que celuy de finir par les mains d'un Bourreau. Mais Dieu vouloit donner en ſa perſonne un exemple de la fureur des Religionnaires, & de l'inconſtance des grandeurs d'icy bas. Elle fut enterrée ſans preſque aucune ceremonie, en un Temple voiſin qui avoit autresfois eſté une Egliſe, ſes ſerviteurs y ayant fait met-

tre une Epitaphe, elle ſut bien-toſt oſtée, à cauſe qu'elle faiſoit ſon Eloge, & marquoit la cruauté de ceux qui l'avoient fait mourir.

FIN.



20